F. PEZARD

CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE

FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Contes et Légendes de Babylone et de Perse, par Pierre GRIMAL.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire grecque, par M. DESMURGER.
Contes et Légendes du Temps d'Alexandre, par Pierre GRIMAL.
Contes et Récits tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire de Rome, par J. DEFRASNE.

HISTOIRE

Contes et Légendes des Croisades, par M. TOUSSAINT-SAMAT.
Contes et Légendes du Moyen Age, par Marcelle et Georges HUISMAN.
Épisodes et Récits de la Renaissance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes du Grand-Siècle, par QUINEL et de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par M. et G. HUISMAN.

PROVINCES DE FRANCE

Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.
Contes et Légendes d'Auvergne, par Jacques LEVRON.
Contes et Légendes du Pays Basque, par R. THOMASSET.
Contes et Légendes de Bourgogne, par PERRON-LOUIS.
Contes et Légendes de Bretagne, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes du Dauphiné, par Luce BOSQUET.
Contes et Légendes de Franche-Comté, par J. DEFRASNE.
Contes et Légendes de Gascogne, par F. PEZARD.
Contes et Légendes du Languedoc, par M. BARRAL et CAMPROUX.
Contes et Légendes de Normandie, par Ph. LANNION.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par QUINEL et de MONTGON.
Contes et Légendes du Pays Niçois, par Jean PORTAIL.
Contes et Légendes de Picardie, par CHASSAIGNON
Contes et Légendes de Provence, par M. PEZARD.
Contes et Légendes de Savoie, par Jean PORTAIL.

(suite page 255).

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE

PAR

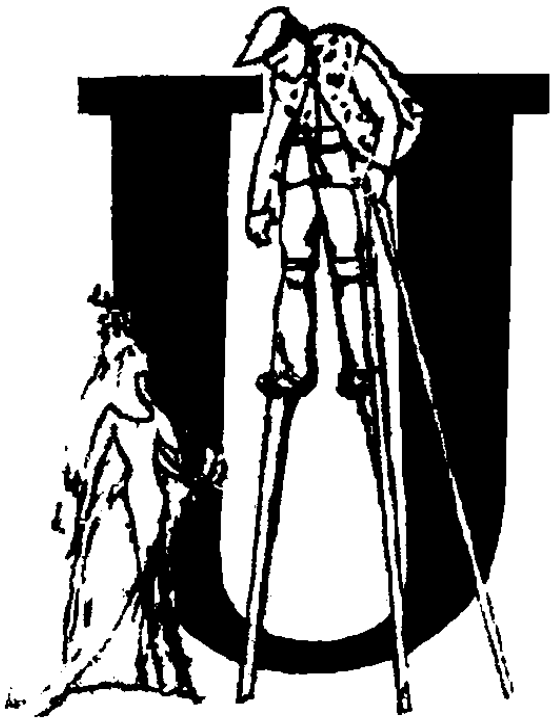
FANETTE PÉZARD

ILLUSTRATIONS DE RENÉ PÉRON

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

© 1962 Fernand Nathan

Le combat avec la fée



UN jour, Henriquet gardait son troupeau. Le soleil descendait à travers une brume chaude, tout était calme sur le marais. Mais soudain les moutons se bousculèrent et refluèrent vers leur berger, un vol de bécasses s'éleva derrière les joncs, le chien se mit à aboyer, puis à gémir craintivement. Le jeune homme se leva et chercha des yeux ce qui effrayait ses bêtes. Il vit de l'autre côté de l'étang une forme légère qui avançait dans la clarté rouge du couchant.

— Hé! cria Henriquet, hé, femme! N'allez pas plus avant, vous enfonceriez jusqu'aux genoux dans la vase!

Sa voix lui sembla résonner curieusement et il se sentit un peu inquiet sans savoir pourquoi. Il grimpa

sur ses échasses et s'avança vers la silhouette claire qui s'était immobilisée. C'était une jeune fille vêtue d'une longue robe blanche, les pieds nus. Elle tenait à la main un bouquet de nénuphars et d'œillets des sables. Ses cheveux blonds dénoués tombaient jusqu'à sa ceinture. Elle levait la tête vers le berger et le regardait en silence, de ses yeux verts.

– Bonjour! dit-elle.

– Bonjour! répondit le garçon.

Il était tout étonné. D'où venait cette étrange créature? Il connaissait tout le monde au village et dans les environs. Nulle part, il n'avait vu des cheveux de cette couleur. Les filles de la région étaient brunes, sauf la Lucie du Pont-Perdu qui avait des cheveux rouges. Aucune d'elles d'ailleurs ne gâchait son temps à cueillir des fleurs au milieu des marais, en robe blanche.

– Qui es-tu? demanda-t-il.

– Ta promise, si tu le veux! répondit-elle.

Henriquet devint tout rouge et bredouilla :

– J'ai déjà une promise au village...

La jeune fille se mit à rire.

– Quelles belles couleurs! Tu ressembles à une pomme bien mûre. Grand niais! A-t-on idée de répondre d'une façon aussi discourtoise? Heureusement pour toi que tu es beau, sans quoi je pourrais te haïr, et alors... pauvre Henriquet! Va-t'en maintenant. Je ne te retiens

plus. Peut-être changeras-tu d'avis, et auras-tu envie de me revoir. Je serai tous les soirs au bord de cet étang, au coucher du soleil.

Et elle lui tourna le dos. Au bout de quelques pas, elle se retourna et éclata de rire encore une fois.

— A demain, cher trésor!

Puis elle continua sa marche. Henriquet la regardait s'éloigner avec stupéfaction. Il avait l'air, sur ses échasses, d'un héron qui voit s'échapper une belle carpe. Quand il s'aperçut qu'elle marchait sur la vase sans s'y enfoncer, et qu'elle traversait l'étang à petits pas, comme une belle dame sur un tapis, il devint tout vert de peur et s'écria :

— Sainte Vierge! c'est une fée!

Elle l'entendit de loin, se retourna et cria en riant toujours :

— Que tu es beau, Henriquet! que tu es beau, je reviendrai, tu es si beau!

Il entendit son rire cuivré qui se perdait peu à peu dans la lande. Il resta longtemps immobile et quand il se décida enfin à bouger, ses échasses étaient profondément enfoncées dans le sable bourbeux. Il se dégagea et rejoignit son troupeau, massé craintivement dans l'ombre grandissante. Il chassa les moutons devant lui et reprit le chemin du village.

Quand il y arriva, il faisait déjà nuit, les lumières

brillaient à travers les chênes, les crapauds chantaient. Il rentra ses bêtes dans l'étable, puis ouvrit la porte de la ferme.

— Henriquet! c'est enfin Henriquet! crièrent des voix joyeuses. Les enfants de maître Vincent se poussèrent pour lui faire place à la grande table. La soupe au lard fumait déjà dans les écuelles et la patronne s'écria :

— D'où sors-tu, chenapan? Je pensais que le loup-garou t'avait mangé!

Sa voix était cordiale, le berger n'avait donc aucune raison de se troubler et de rougir comme il le fit. Les rires et les cris redoublèrent. Maître Vincent dut taper sur la table pour rétablir un peu de calme. Tout le monde avait l'air joyeux et moqueur. Henriquet d'habitude savait si bien plaisanter! Chacun l'aimait à la ferme, le fiancé de Colombe. Colombe ne riait pas, elle non plus. Elle regardait attentivement Henriquet et se sentait inquiète. Qu'y avait-il donc?

Les enfants se jetèrent sur leur soupe, maître Vincent et sa femme discutèrent paisiblement des événements de la journée, mais les deux jeunes gens ne dirent pas un mot.

Pauvre Colombe! elle fut encore plus inquiète après le souper. D'ordinaire, elle allait se promener avec son ami, sous les étoiles, jusqu'à l'autre bout du village;

puis ils rentraient la main dans la main en bavardant sans fin. Mais ce soir-là Henriquet déclara qu'il était las, qu'il allait se coucher. Colombe, l'air sombre, aida sa mère, mit au lit les petits et s'enferma dans sa chambre.

La fermière pensa :

— Nos pigeons se sont querellés. Bah! ça ne durera pas longtemps!

Et elle alla fermer le poulailler que sa fille avait oublié.

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, Colombe dit à sa mère :

— Il n'y a plus un grain de poivre à la maison. Je me demande d'ailleurs comment cela se fait, il y en avait encore hier. Le chat ou les petits ont dû renverser le pot. Je vais chez la Bernarde, je sais qu'elle en a de pleins sacs.

— Chez la Bernarde? Pourquoi si loin? Va plutôt chez ta cousine ou chez Jeanne!

— Celui de la Bernarde a meilleur goût! déclara Colombe avec sang-froid; et elle enleva son tablier de cuisine. La mère haussa les épaules, mais c'était une femme avisée qui savait être discrète.

Colombe se mit à courir et traversa le village comme un lièvre poursuivi. Elle prit un petit sentier sablonneux

qui serpentait dans le marais. Bientôt, elle s'arrêta à bout de souffle et regarda à ses pieds autour d'elle. Des moutons étaient passés par là. Elle suivit leurs traces et bientôt aperçut la silhouette d'Henriquet dressé sur ses échasses. Elle approcha avec prudence entre les roseaux, sans prendre garde à la vase qui souillait ses sandales.

Devant Henriquet, la tête levée, se tenait la femme vêtue de blanc; le soleil brillait sur ses cheveux, elle était belle comme une sainte de vitrail et sa voix douce semblait une chanson :

— Tu as eu raison de revenir, Henriquet, je t'attendais. Partons ensemble et tu seras si heureux que tu oublieras ton village et la misérable vie que tu as menée jusqu'ici. Tu es beau, tu es si beau! viens, suis-moi!

Henriquet la regardait de tous ses yeux, penché en avant. La lande était silencieuse. Les moutons serrés comme dans un parc tremblaient sans bruit, et le chien, le poil hérissé, se tenait aplati contre le sol. Colombe, folle d'angoisse et de colère, saisit une vieille racine sèche qui se trouvait devant elle et la lança à toute volée. La racine tomba dans l'eau à quelques pas de la fée. Cela fit un grand bruit d'éclaboussure. Le chien, reprenant courage à cette musique familière, se mit à aboyer et se précipita en bondissant, comme pour saisir au vol une sarcelle imprudente. Henriquet sursauta et passa

la main sur ses yeux. Il se dirigea vers ses moutons au grand pas de ses échasses, sans se retourner. Une fois encore la fée éclata d'un rire moqueur.

— Tu as peur? Tu me quittes? Je sais que tu reviendras, benêt!

Et elle s'en alla en sautant légèrement parmi les nénuphars, de feuille en feuille, comme sur les pierres d'un gué. Elle criait joyeusement :

— A demain, Henriquet, à demain! Ah! que tu es beau!

Sa voix semblait une forte cloche d'airain dont les sons traversaient le marais en ondes vibrantes.

— Tu es beau! tu es beau!...

Quand elle eut disparu, le berger se laissa tomber sur le sable, la tête dans les mains. Colombe le regarda quelques minutes, hésitante, rouge jusqu'à la racine des cheveux. Un projet se faisait jour peu à peu dans son esprit.

Alors, sans rien dire, sans se faire voir, elle quitta l'étang et retourna au village. En arrivant à la ferme elle posa sur la table les grains de poivre qui n'avaient pas quitté sa poche et se remit à l'ouvrage sans mot dire. Sa mère, toujours prudente, ne la questionna pas.

— Travaille, ma fille, travaille, pensa-t-elle. Passe tes nerfs sur le chaudron. Mais ne me fais pas croire que

c'est la visite à la Bernarde qui t'a donné des joues si rouges et des yeux si enflammés!

A table, une heure plus tard, la jeune fille n'ouvrit pas la bouche, et Henriquet de son côté resta muet. Les enfants essayèrent encore une fois de plaisanter avec lui, comme les autres soirs; mais leurs efforts furent vains, et tout le monde alla se coucher, au milieu d'un silence morose. Cette nuit-là, Colombe ne dormit pas.

Le lendemain matin, la jeune fille alla trouver sa mère :

— Écoute, si tu peux obtenir de père qu'Henriquet aille à Dax pour la journée, avec la mule, tu lui sauveras la vie, et la mienne avec.

La mère sursauta et regarda Colombe avec stupeur.

— Quelle est cette nouvelle histoire? Avez-vous perdu le sens tous les deux? Me diras-tu ce qui est arrivé? Tu restes là les sourcils froncés et les dents serrées! J'aurais encore mieux aimé avoir une fille sourde-muette!

Elle eut beau dire, elle ne put obtenir aucune explication. Cependant, frappée par la pâleur de sa fille, elle courut tout d'un trait chercher son mari.

— Il se passe quelque chose, dit-elle, du diable si je sais quoi. Envoie Henriquet à Dax pour la journée, c'est une question de vie ou de mort.

– Comment? Comment? répète un peu! cria maître Vincent dont le visage s'empourpra aussitôt.

La bonne femme comprit qu'elle faisait fausse route et tenta de rétablir la situation en disant d'un air presque assuré :

– Je voulais dire... que j'ai vu... que j'ai su par le forgeron, qui est allé l'autre jour à Souston que Bastien allait aujourd'hui à Dax. Si nous voulons acheter cette chèvre, il est temps de nous entendre avec lui. Henriquet peut s'en charger, il s'y connaît.

Le fermier, un peu calmé, regarda sa femme avec un sourire moqueur et lui fit remarquer à quel point elle manquait de logique.

– Je te croyais la tête plus solide! Tu refuses une chèvre pendant deux mois sous tous les prétextes; tu m'as fait une scène il y a cinq jours parce que je voulais envoyer Henriquet au marché de Dax pour acheter celle de Bastien... Et aujourd'hui, tu ressembles à une marmite qui déborde sur le feu, tu dis que c'est une question de vie ou de mort! que diable! D'abord, es-tu vraiment sûre que Bastien va à Dax aujourd'hui? Il n'y a pourtant pas de marché! Ne pouvons-nous attendre?

– Non! non! hâtons-nous! Il peut vendre la chèvre à d'autres, et c'est celle-là qu'il nous faut!

Maître Vincent leva les bras au ciel, et pour calmer la bizarre humeur de sa femme, il appela Henriquet.

— Attelle la mule, et va chez le Bastien à Dax. Parle-lui un peu de cette maudite chèvre. Et par la même occasion, rapporte le bahut que le menuisier a dû terminer. Comme cela, nous serons moins chargés la prochaine fois, en revenant du marché.

Henriquet pâlit et s'écria :

— Mais les moutons, maître! Je dois...

— Ah çà! cria le fermier, êtes-vous tous fous aujourd'hui? La chèvre par-ci, les moutons par-là! Vous voulez me mettre hors de moi, j'imagine! Est-ce la première fois que le troupeau sort sans toi? File à Dax, au trot! Il n'est que temps si tu ne veux pas rentrer à la nuit noire. Et toi, paresseuse, n'as-tu rien à faire? Crois-tu que tu te rends utile en regardant ton Henriquet avec cette paire d'yeux-là? Tu t'imagines peut-être que je te laisserai aller avec lui? Tu iras garder les moutons, et jusqu'à ce soir, je te dis!

Colombe baissa les yeux et fit mine d'être contrite. Tout s'arrangeait exactement comme elle le désirait. Elle attendit avec impatience ce que son fiancé devait dire, selon ses prévisions. Cela ne tarda guère :

— Colombe, murmura-t-il d'une voix angoissée, ne va pas vers l'étang, les moutons n'ont rien laissé. Va plutôt au Pont-Perdu, l'herbe y est belle.

Colombe le regarda de biais, sous ses cils, et dit froidement :

— C'est bien, j'irai au Pont-Perdu.

Maître Vincent, exaspéré par ces conciliabules, siffla son chien et partit faire un tour vers sa vigne.

— Je ne sais ce qu'ils ont tous, pensa-t-il, mais ils font des mines de contrebandiers.

Et il se consola en regardant son beau raisin presque mûr.

★

Une heure après, Henriquet trottait vers Dax, la mort dans l'âme, pendant que sa fiancée lavait le linge, avec de grands gestes furieux. Elle attendait impatiemment que la chaleur fût tombée pour sortir le troupeau. Enfin, elle put quitter le lavoir. Elle se mit en route rapidement, bousculant brebis et moutons, activant son chien. Elle n'avait pas pris d'échasses bien qu'elle sût s'en servir aussi bien qu'Henriquet, mais elle avait l'intention de s'en passer. Elle portait seulement une corde longue et solide.

— Comme il avait l'air déçu de ne pas venir, pensait-elle. Il est grand temps que je fasse quelque chose; il est prêt à me quitter, prêt à quitter le pays, prêt à aller en enfer, pour suivre cette fée...

Elle se laissa tomber au bord de l'étang, parmi les roseaux. Les moutons se mirent à paître sous la surveillance du chien, et le temps passa. Le soleil baissait

lentement, l'odeur douce des marécages engourdissait la peine de Colombe. Soudain, le chien aboya, et les moutons trottèrent autour de lui. Colombe sentit son cœur se glacer de peur, mais elle fit un violent effort sur elle-même. Elle se souleva un peu et vit la fée qui approchait, cherchant des yeux le berger qui aurait dû se trouver à côté du troupeau. Elle passa sans la voir devant Colombe. La jeune fille attendit que la fée fût éloignée de quelques pas pour se redresser et bondir silencieusement.

La fille en blanc n'eut pas même le temps de poser son pied sur le sable humide et se trouva ceinturée par un bras solide. Elle se retourna violemment et lutta de toutes ses forces.

Certes, une fée a un pouvoir surhumain, Colombe ne l'ignorait pas; mais elle savait aussi que ce pouvoir des fées réside dans leurs yeux et dans la douceur de leurs paroles plutôt que dans leurs bras. Et puis la colère décuplait les forces de la bergère. Pendant quelques minutes elles se battirent sauvagement dans un tourbillon de robe blanche et de jupe rouge. Le sable autour d'elles était tout labouré.

La fée cherchait à gagner l'étang où elle aurait retrouvé sa supériorité mais Colombe se méfiait. Le chien hurlait à pleine gorge, sans oser intervenir.

Enfin la forme blanche s'écroula. Colombe lui posa

un genou sur la poitrine et lui maintint les poignets d'une seule main. De l'autre, elle attira la corde et se mit à attacher la vaincue avec un soin minutieux. Elle s'appliquait comme pour faire de la dentelle. Quand elle eut fini, elle s'assit, hors d'haleine.

La fée grinçait des dents; sa robe était déchirée, ses cheveux épars sur le sable brillaient comme des éclairs. Colombe se dit qu'après tout elle n'était pas aussi belle qu'elle l'avait cru.

— Tu sais qui je suis, sorcière, lui dit-elle. Que dois-je faire de toi? Le sais-tu, cela? Faut-il te mener au village et te montrer à tout le monde? Faut-il que j'aille te tremper dans le bénitier à l'église? Faut-il que je te conduise à la ville dans les foires? ou faut-il seulement que je te fouette jusqu'à ce que les bras m'en tombent?

La fée regarda attentivement Colombe :

— Si je te promets de te laisser ton Henriquet, me rendras-tu la liberté? Tu sais qu'il est rare qu'une fée soit vaincue et quand elle l'est, elle doit quitter le pays. D'ailleurs, j'aime voyager. Je voulais partir avec ton petit homme, je partirai seule, voilà tout. Et ne crois pas que je le regrette! il est beau, mais il est ennuyeux.

— Là n'est pas la question, dit Colombe, dis-moi plutôt où tu comptes aller?

— Voyons... je connais l'étang de Biscarosse, l'étang de Léon, celui de Soustons, celui d'Aureilhan... Je crois

que je retournerai un peu à l'Océan, tu seras tranquille.

— Je veux être sûre de ton départ.

— Accompagne-moi jusqu'au courant, et tu verras.

Colombe délia les pieds de sa prisonnière et elles se mirent en marche, suivies des moutons et du chien. Quand elles furent sur la rive, la jeune fille détacha les derniers nœuds et la fée délivrée marcha sur l'eau, la tête haute. Elle s'arrêta au milieu et s'assit. Le courant l'emporta comme une pinasse blanche, et elle disparut bientôt, sans se retourner, vers les dunes de sable, vers l'Océan.

★

— Alors, Henriquet, cette chèvre? dit maître Vincent pendant que sa femme servait la soupe, sous la lampe allumée.

— Qué? cette chèvre? crièrent les enfants très animés.

— Je n'ai pas trouvé Bastien, personne ne l'avait vu! dit Henriquet d'un air confus.

Les enfants éclatèrent de rire, la mère devint très rouge et s'écria précipitamment avant que maître Vincent eût le temps de se fâcher :

— Ça ne fait rien! Aucune importance, il a rapporté le bahut, c'est le principal. Pour la chèvre, ce n'est pas pressé, nous avons tout notre temps.

Le fermier se renversa en arrière, pencha la tête de

côté et cligna de l'œil, en se donnant une grande claque sur la cuisse.

– Ah! toi, vraiment!...

Mais il ne put en dire davantage, car le fou rire l'avait saisi. Il s'en étouffait. Tout le monde l'imita, sauf Henriquet, qui avait encore l'air d'être dans la lune.

Après le repas, la mère dit d'un air aimable :

– Allez donc faire un tour, jeunesse, il fait bon ce soir.

– Allons! dit Colombe avec décision.

Le berger suivit, lugubre, comme s'il portait en terre toute sa parenté.

Quand ils furent sur la route, la jeune fille murmura :

– Où iras-tu garder, demain?

– Je ne sais pas, répondit-il avec hésitation.

– Il vaut mieux ne pas retourner à l'étang. L'herbe y est vraiment pauvre, cette fois. Il n'y a plus guère que du sable.

– Oh! y serais-tu allée?

– Mais oui. J'ai même vu une fée. Tu ne la connais pas, par hasard? Elle avait l'air d'être une habituée de l'endroit.

– Seigneur tout-puissant! quelle imprudence! Il ne fallait pas! Elle aurait pu te tuer, t'ensorceler, te noyer! que sais-je!

– Pourquoi? Je suis bien plus forte qu'elle.

– Ne dis pas cela! Tu n'y connais rien!

– Tu crois cela? Tu te trompes, Henriquet. J'ai une grande expérience des fées! Celle-ci, je l'ai battue comme plâtre; ficelée comme un saucisson et chassée comme chien galeux. A cette heure, elle est au fin fond de l'Océan, où elle se console de son humiliation.

Henriquet cessa d'avancer et regarda sa fiancée. Il la connaissait assez pour savoir qu'elle ne mentait pas. Il se sentait partagé entre une grande honte et un grand soulagement, entre l'admiration et la colère, entre le regret et la joie. Il avait peur en pensant au danger qu'elle avait couru, et dans le fond de lui-même, il avait un peu de regret de ne pas avoir revu la fée. Puis, il se maudissait d'avoir eu ce regret... Bref, il ne savait que dire et restait là les bras ballants. Colombe éclata de rire et s'écria pour l'achever :

– Et puis tu sais, ce n'est pas vrai, tu n'es pas tellement beau!

Cette fois, il eut envie de se mettre en colère et s'élança sur elle. Elle se sauva, il courut à ses trousses et la rejoignit bien vite. Il la saisit alors par les épaules et la serra sur son cœur, comme un trésor retrouvé; et il se mit enfin à rire, lui aussi.

Le prince aux sept vaches d'or

Il était une fois un tout jeune prince qui vivait dans un beau château au bord du Gers.

A la ronde verdoyaient les peupliers et les saules, les paysans cultivaient en paix leurs vignes et leur maïs et vivaient dans des maisons blanches parmi de joyeux jardins, éclatants de poivrons rouges.

Le Prince avait beaucoup d'amis et le château était toujours plein. Tard dans la nuit retentissaient les cris et les rires des convives et le son du tambourin rythmant de longues chansons. Le vin et l'eau-de-vie coulaient à flots; c'était le pays du bonheur.

Une nuit, le Prince se coucha encore plus tard que

d'habitude. Le silence était enfin tombé sur le château; on n'entendait que le murmure du vent d'été et la voix douce des crapauds. Le jeune homme en soupirant enlevait ses habits de fête, devant la fenêtre ouverte. Au loin le ciel rosissait déjà. Soudain, une voix s'éleva au fond de la chambre.

— Prince, je suis à votre merci et j'implore votre protection.

Le Prince se retourna brusquement et vit un homme au visage creusé de fatigue et d'angoisse.

— Prince, écoutez mon histoire. J'ai quitté mon pays pour connaître le vôtre qu'on dit si beau et si riche. Le travail ne doit pas y manquer pour les garçons courageux. J'ai beaucoup marché et je suis las. J'ai été mal reçu par vos paysans; le bonheur ne leur donne pas un cœur généreux, aucun n'a voulu me recevoir et ils ont lâché leurs chiens sur moi. Je me suis réfugié ici à grand peine, et je m'y suis endormi. Pardonnez-moi.

Le Prince se sentit tout ému; il avait un caractère loyal et confiant et voulut rassurer le vagabond.

— Je suis honteux d'apprendre que mes gens ne savent pas recevoir les étrangers. Pour réparer un peu le tort que l'on t'a fait, je vais te prendre à mon service, tu seras bien payé. En attendant le jour, couche-toi sur ce lit et dors, tu tombes de fatigue.

L'inconnu accepta avec reconnaissance et s'endormit

comme un enfant à côté du Prince. Le lendemain, il fut présenté aux autres domestiques qu'il salua courtoisement. Toutefois, il refusa la livrée verte et rouge que lui désignait l'intendant et conserva son vieil habit noir. Par la suite, tous ses autres costumes furent également noirs et on le surnomma « le Valet Noir ».

Le nouveau serviteur se montra fidèle et adroit. Il servait son maître avec discrétion et la besogne semblait lui fondre entre les doigts. Il évoluait sans bruit à travers les vastes salles du château et les amis du Prince sursautaient en le voyant surgir d'une façon aussi imprévisible au milieu d'eux.

On ne trouvait rien à lui reprocher et pourtant ils ne l'aimaient guère et le trouvaient inquiétant. Mais personne n'aurait osé s'en plaindre car le Prince ne jurait que par lui. Ne savait-il pas tout faire? Il accordait les luths, façonnait des arcs, dépeçait le gibier, dressait les chevaux, jouait aux dames et aux échecs, faisait la lecture et écrivait sous la dictée.

Un soir, il vint trouver son maître et lui dit :

– Seigneur, vos richesses sont grandes, mais elles ne sauraient suffire à votre train de vie. La ruine vous guette si vous gardez chez vous tous ces jeunes gens qui perdent leur temps à boire votre vin et à gaspiller l'argent que vous leur prêtez. Vous-même faites trop de dépenses

en fêtes, bals et concerts. Vous êtes jeune et imprévoyant, seigneur.

Le Prince tomba assis sur son lit en ouvrant de grands yeux, puis il éclata de rire :

– Tu veux me faire peur, Valet Noir! et ma foi, tu y es presque arrivé. Quand tu joues au sorcier, tu serais bien capable de me donner la chair de poule! Si tu savais de quel œil tu m'as regardé! Bah, assez de plaisanteries. J'entends sonner quatre heures, l'aube approche, il est temps de dormir.

Et il tira les rideaux du lit bien soigneusement pour ne pas être gêné par le soleil levant. Le Valet Noir se retira comme un furet silencieux.

Mais quelques soirs plus tard, il recommença à parler de dettes, de ruine, de déshonneur.

– Mon cher, répondit gaîment le Prince, j'ai des amis. Si, par hasard, la chance tournait, ils m'aideraient. Je les ai moi-même aidés si souvent!

– Prince, vous êtes trop confiant. Si vous étiez ruiné, vos amis vous tourneraient le dos et ce château deviendrait désert comme une église foudroyée.

Mais le jeune homme ne voulut rien entendre. Il continua à rire et à chanter et les jours coulèrent joyeux au son du tambourin.

Pourtant, un soir d'hiver, le Valet Noir vit que son maître était triste.

— Seigneur, il n'y a pas eu de fête aujourd'hui. Êtes-vous las?

— Écoute, Valet Noir. Je dois t'avouer que tu avais raison. Je n'ai presque plus d'argent, et je ne sais que faire.

Le Valet Noir le regarda en silence d'un air doux et triste. Puis il dit :

— Jusqu'à présent, maître, vous avez vécu comme un enfant. Maintenant les temps sont révolus, il vous faut devenir un homme à travers les soucis et les douleurs. Puisse votre courage être aussi grand que le fut jusqu'à présent votre insouciance.

Le lendemain, le Prince trouva à côté de son lit un sac plein d'or. Il appela son serviteur, mais le Valet Noir déclara qu'il ne savait rien à ce sujet. Le jeune homme devina cependant la provenance de ce petit trésor : c'étaient bien certainement les économies du Valet Noir! et le prince rougit de honte et de regret à l'idée qu'un de ses valets lui faisait l'aumône. Puis, il se reprocha son orgueil et se sentit tout bouleversé de reconnaissance.

Il passa une bien mauvaise matinée, sans savoir à quoi se résoudre. Il se sentait tellement jeune et inexpérimenté, que son cœur en était serré. Il décida d'agir.

Malgré sa fierté, il alla trouver le plus vieux de ses amis et lui demanda son aide car il ne voulait pas toucher

à l'argent du Valet Noir. Mais l'ami se déroba avec de vagues excuses. Le prince comprit alors que le Valet Noir connaissait bien les hommes...

Par la suite les difficultés se firent de plus en plus grandes. Les domestiques mal payés abandonnèrent le château. Les paysans gardèrent pour eux les récoltes, malgré tous les efforts du fidèle serviteur.

Bientôt, le jeune Prince demeura seul. Un jour, il appela le Valet Noir. Tous deux se trouvèrent face à face devant la cheminée sombre.

— Tu m'as fidèlement servi au temps de ma prospérité, dit le Prince, mais je ne veux pas t'enchaîner à mon malheur. Je te remercie et te rends ta liberté. Va ton chemin, j'irai le mien à travers le monde, à la recherche de la fortune si elle existe.

— Prince, répondit le Valet Noir, vous avez raison de partir d'ici. Le bonheur est à qui le mérite, et je suis heureux qu'enfin vous le méritiez. Cependant, je ne vous quitterai pas, si vous le permettez. Qui sait? mon aide vous sera peut-être précieuse.

Le Prince écouta en silence la voix de son serviteur qui résonnait à travers la vaste salle déserte. Ce ton familier ne le choquait pas mais au contraire le réconfortait. Il garda le silence un bon moment, puis sourit, de son ancien sourire.

— Eh bien! partons donc ensemble, comme deux

frères! dit-il gaîment. Je ne suis pas seul au monde puisque tu es avec moi. Je t'obéirai en tout car tu es de bon conseil. Moi, je ne suis qu'un étourneau, je l'ai prouvé! De plus, ma pauvreté est telle que tu es mon égal. Oublie donc que tu m'as servi.

Ainsi fut fait. Ils se tutoyèrent bientôt, mais par la force de l'habitude ils continuèrent à s'appeler entre eux « Prince » et « Valet Noir ».

Ils quittèrent le château le lendemain, un baluchon sur le dos. Ils marchèrent plusieurs jours, bavardant et chantant pour se donner du cœur. Quand ils furent dans une région où personne ne risquait de les reconnaître, ils entrèrent dans une ferme et demandèrent du travail. C'était le moment de la moisson et on les accepta volontiers. Le Prince se trouva bientôt dans les champs de blé, une faux à la main, sous un soleil de plomb. Il se sentit fort embarrassé de lui-même. Son fidèle ami lui montra comment il devait se servir de sa faux, et toute la journée ils peinèrent côte à côte. Le soir, le Prince était épuisé. Son visage rougi brûlait, ses mains étaient en sang et ses reins lui semblaient raides comme du bois de chêne. Il se coucha sur le pauvre lit qu'il partageait avec le Valet Noir, tout en haut de la ferme, sous les toits. La chaleur était étouffante.

— Misère de moi! j'entends mille et mille cloches. Ne crois-tu pas que je vais mourir?

Le Valet Noir, frais et dispos, lui répondit dans l'ombre :

– Non, Prince, certes non! Repose-toi, et demain tu iras mieux.

– Tu es le diable en personne! Tu sembles à l'aise comme si tu sortais du bain...

– L'habitude, Prince, l'habitude...

Mais le lendemain ne fut pas plus agréable, ni les jours suivants. Malgré l'aide continuelle du Valet Noir, le Prince s'épuisait. Il ne se sentit un peu mieux qu'après la moisson. Le fermier, qui n'avait plus besoin d'eux, les congédia, et il dormit plusieurs heures dans l'herbe fraîche, près d'une rivière. Quand il se releva, il entendit sonner dans sa poche les pièces d'or qu'il avait gagnées et eut un moment de joie. Il se sentit plus riche qu'il ne l'avait jamais été.

Ils trouvèrent bientôt du travail dans une autre ferme, puis dans une troisième. Ils vécurent ainsi tout l'été, et tout l'automne. Le Prince apprit à battre le blé, à vendanger, à labourer; il devenait maigre, ses mains étaient calleuses et plus d'une fois il coucha à la belle étoile avec son infatigable compagnon, que cette vie errante ne semblait pas éprouver. Le Valet Noir était toujours gai, toujours vaillant; il soignait de son mieux le Prince et se privait souvent, pour lui, de nourriture.

Un jour froid de décembre, le Prince, frissonnant dans ses vêtements rapiécés, murmura :

– Ami, je ne voudrais pas avoir l'air de me plaindre, mais qu'allons-nous devenir? L'hiver approche, nous ne pouvons continuer à errer ainsi de ferme en ferme, pour chercher un travail, que nous ne trouverons bientôt plus, car en cette saison la terre se repose.

– Tu as raison, Prince, mais que proposes-tu? As-tu un projet?

– Il me semble que nous devrions aller en ville. Nous pourrions trouver à nous placer, comme valets d'auberge...

– Tu accepterais de servir toute la journée des marchands et des ivrognes?

– Certes, Valet Noir. J'ai su être riche, mais je sais être pauvre.

– Je pourrais travailler pour deux, et tu te reposerais un peu. Et d'ailleurs nous avons encore cette bourse mystérieuse, à laquelle tu n'as pas voulu toucher...

– Et je n'y toucherai encore pas. Inutile d'en reparler. Quant à te laisser travailler seul, n'y compte pas. As-tu oublié nos conventions? Nous sommes égaux, toi et moi.

Alors, le Valet Noir serra le Prince sur son cœur et l'embrassa :

– Pardonne-moi, ami, j'ai voulu t'éprouver, je suis fier de ton courage et ta loyauté. Tu as bien mérité le bonheur, tu es un homme. M'aimeras-tu autant quand

tu sauras que je suis sorcier? sorcier, oui, Prince. Mais je n'ai pas besoin de te dire deux fois que ma sorcellerie ne m'a jamais servi que pour le bien. Mon rêve a toujours été de te rendre heureux et tu vas l'être, si tu as encore un peu de courage.

Le Prince regarda avec stupéfaction le Valet Noir. Bien des choses étranges lui semblaient maintenant plus compréhensibles.

– Parle, que dois-je faire?

– Viens avec moi, nous retournons dans ton pays.

Ils marchèrent de nouveau pendant de longues journées. Le prince ne cessait de poser des questions, mais son ami ne répondait que par des sourires pleins de gravité.

Enfin, une nuit, ils arrivèrent au village du Prince. Là-bas, sous la lune, la masse sombre du château se dressait. Le Valet Noir marcha jusqu'au cimetière et y entra, suivi du Prince, assez inquiet. Le vent froid sifflait dans les roseaux, sur les tombes. Le jeune homme frissonna.

– Prince, il te faut maintenant rassembler tout ton courage. Cette nuit est la nuit de la Saint-Jean d'hiver et, tu ne l'ignores pas, elle est toujours pleine de sortilèges. Coupe un de ces roseaux, pour t'en faire une flûte. Ensuite va au bord du Gers et joue doucement. Tu verras sept vaches d'or sortir de l'eau une à une, portant sur leur dos sept sacs de chanvre pleins de doublons

d'Espagne. Quand les vaches seront sur la rive, tu cesseras de jouer et tu verras.

– Ce que tu me demandes ne semble pas trop difficile. Est-ce pour cela que j'ai besoin de tout mon courage?

– Je ne peux te donner aucune précision. Souviens-toi cependant de ceci : tant que ton roseau ne sera pas transformé en flûte, tu ne dois pas lâcher ton couteau. Souviens-toi aussi que tu dois jouer sans arrêt tant que les sept vaches ne seront pas sur la terre promise. Je souhaite de tout mon cœur que tu réussisses, tu le sais. Mais de grands dangers t'attendent, il est encore temps de renoncer.

Le jeune Prince secoua la tête et tira son couteau.

– Puisque tu es bien décidé, je te quitte. Adieu. Tu me retrouveras sur la rive quand tout sera fini.

Ils s'embrassèrent en plein vent, parmi les tombes, et le sorcier disparut.

Le Prince alors coupa un roseau et se mit à le tailler, le cœur battant, dans le silence de la nuit. Et soudain, il sentit qu'il ne tenait plus un roseau, mais un serpent visqueux qui se tordait avec rage. Le cœur soulevé de dégoût, frissonnant, il serra le poing et donna un autre coup de couteau. Le serpent disparut pour faire place à un dragon, puis à un autre serpent et à un nouveau dragon. Le couteau frappait toujours, la main ne faiblissait pas. Pourtant, le Prince faillit s'interrompre

quand il crut voir dans sa main un bébé nouveau-né. La tête lui tourna si fort qu'il lâcha presque son arme. Il frappa cependant et le bel enfantelet se transforma en vampire. Enfin, au bout de plusieurs siècles, lui sembla-t-il, tout rentra dans l'ordre; et il vit qu'il tenait une flûte bien taillée. En titubant, il sortit du cimetière et s'essuya le front. Il arriva au bord du Gers; le cœur lui battait encore.

L'eau courait et soupirait, le vent était glacé. Tout était désert. Le Prince se mit à jouer avec hésitation devant la rivière mystérieuse : elle s'entr'ouvrit en son milieu, comme un fruit mûr. Une vache d'or parut, brillant faiblement sous la lune. Elle glissa à la surface de l'eau sans la rider. Le Prince ne se sentait pas très à l'aise, mais il continua à jouer sans se soucier de l'étrange mélodie tremblante et discordante qui sortait de sa flûte. Une autre vache avait paru avant que la première eût touché terre.

Le Prince commençait à retrouver son courage; l'air qu'il jouait prit plus de sonorité et un rythme plus régulier. Hélas, pas pour longtemps! Les vaches, en effet, se précipitèrent sur lui en poussant des meuglements de damnés. Elles galopaient en martelant le sol glacé, tournant autour du jeune homme et le menaçant de leurs cornes étincelantes, dans un grand fracas de métal. La gorge sèche, le pauvre Prince continua à

Le Prince commençait à retrouver son courage. *Page 32.*

Le Prince commençait à retrouver son courage. *Page 32.*

jouer malgré sa terreur et les instinctifs sursauts de défense que lui arrachait la vue de ce sabbat. Enfin la dernière des sept vaches toucha la rive et tout s'immobilisa dans un lourd silence.

— Eh bien, Prince, tu ne prends pas ce qui te revient? s'écria une voix joyeuse.

C'était le Valet Noir qui riait de toutes ses dents. Il arrivait sur la berge conduisant un char tiré par de paisibles bœufs blancs. Le pauvre Prince avait jeté sa flûte et il regardait tantôt son ami, tantôt les vaches d'or immobiles comme des idoles, chargées chacune d'un sac de chanvre.

— Je vais t'aider, continua gaîment le Valet Noir, car je vois que tu n'es plus bon à rien!

Et il se mit à décharger les sacs qu'il portait sur les chars. Tout cela avait l'air d'une scène familière, le Valet Noir semblait un fermier qui transporte son grain; les bœufs attendaient placidement sans tourner la tête; leurs beaux yeux pleins de douceur brillaient sous les filets rouges à pompons qui leur protégeaient le museau; ne voyaient-ils pas, vraiment, ces vaches de sorcellerie, si près d'eux? Devant ce calme spectacle, le Prince reprit courage et aida à transporter les derniers sacs; puis il se laissa tomber sur la rive, les jambes coupées de fatigue et d'émotion. Le Valet Noir s'assit à côté de lui et lui montra les vaches d'or qui bougeaient légèrement.

— Regarde, tes danseuses rentrent chez elles...

Le Prince fit la grimace et les regarda d'un œil plein de rancune et de reconnaissance à la fois. Elles s'éloignaient et rentraient dans la rivière une à une sans aucun bruit. L'eau n'était pas troublée par leurs mouvements de fantômes. Au ciel la lune pâlissait et à l'horizon l'orient devenait plus clair. Les vaches s'enfoncèrent successivement au milieu du courant et, quand la dernière eut disparu, le Prince vit que l'eau se teintait d'aurore.

Au soleil levant le char à bœufs, chargé de son butin, pénétrait dans la cour du château, sous l'œil ébahi de quelques paysans accourus. Ils avaient peine à reconnaître ces deux vagabonds bronzés et déguenillés.

— Prince, dit le Valet Noir, te voici de nouveau chez toi. Toute cette fortune t'appartient.

— As-tu oublié nos conditions? Nous sommes égaux, toi et moi. La moitié de ces sacs est à toi.

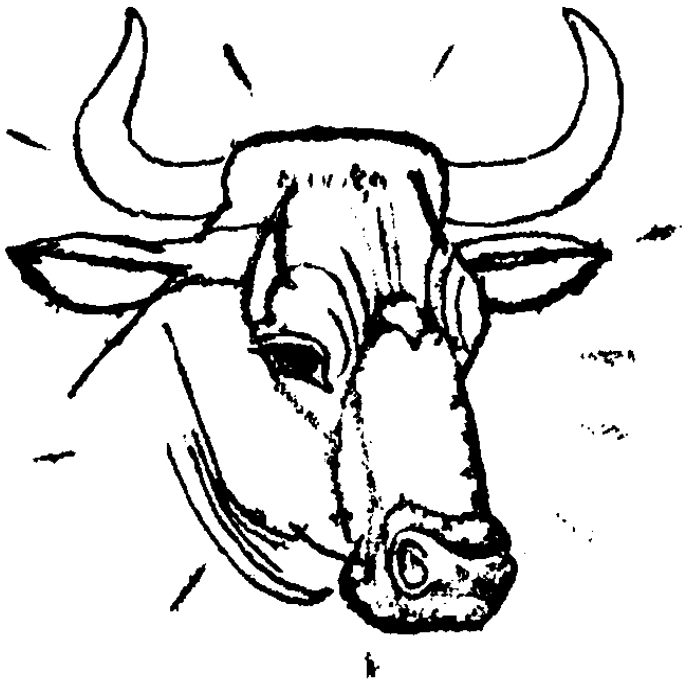
— Que ferais-je de doublons d'Espagne? Je suis sorcier, tu le sais bien.

— Ami, tu peux si tu le veux me rendre parfaitement heureux. Renonce à ta sorcellerie et accepte de vivre avec moi. Tu seras mon ami et mon frère. Tu me conseilleras pour prendre femme, et pour élever mes fils. Sans toi, ma joie ne sera pas complète.

Le Valet Noir, tout ému, s'écria :

– Puisqu'il en est ainsi, j'accepte. Notre amitié ne peut finir aujourd'hui, tu as raison. Je serai ton intendant et je vivrai ici jusqu'à ma mort.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et les paysans, qui voyaient de loin la scène sans la comprendre, crurent bon de manifester qu'eux aussi ils étaient contents. Ils poussèrent des cris de joie qui s'entendirent jusqu'au Gers et galopèrent à grande allure en faisant claquer leurs sabots pour annoncer à tous le retour du Prince et de sa richesse.



Le renard et le chat

Il était une fois un renard gascon plus rusé que ne furent jamais renards provençaux ou renards normands, et pourtant il devait trouver plus fort que lui.

Un soir, il se rendait à Auch pour ses affaires et filait bon train.

Il arriva près d'une ferme blanche. On entendait des bruits de voix et de vaisselle venant de la cuisine. Dehors, tout était paisible. La grille qui séparait la cour de la route était encore ouverte et le renard entra d'un bond. Il resta caché un bon moment, tout rêveur, derrière un massif de marguerites jaunes. Pourrait-il arriver à croquer une de ces poules qui dormaient déjà, derrière la porte bien close du

poulailler? La nuit tombait petit à petit, et le renard se sentait un peu engourdi. Il bougea légèrement. A ce moment, il entendit une grosse voix qui le fit sursauter.

– Eh! vagabond! décampe au plus vite ou je plante mes crocs dans ton poil rouge!

C'était le chien de la maison qui arrivait, les babines retroussées.

– Bonjour, chien! dit le renard d'une voix suave. Tu n'es guère poli. Les voyageurs fatigués n'ont-ils plus le droit de se reposer?

– Fatigué? Tu ne l'es guère. Tous tes muscles sont tendus comme des cordes, tes narines hument le vent et tes oreilles sont en alerte. Je te connais, toi et tes semblables : tu rumines un mauvais coup.

– Non, très cher. Je ne rumine pas un mauvais coup. Je me demande seulement où je vais passer la nuit. J'ai des rhumatismes et l'humidité me fait mal.

Le chien regarda le renard d'un œil méfiant. C'était vrai, il avait l'air tout raide comme un jouet en bois rouge oublié derrière les fleurs jaunes.

– Écoute, renard. Si tu me rends un service, je te permettrai de t'installer dans la grange.

– Bon, se dit le renard, tout va bien. J'arriverai à endormir la confiance de cet idiot et je partirai à l'aube dès qu'on ouvrira la grille; bien malin qui aura le temps

de me voir filer! J'aurai la panse pleine de volailles, mais je n'en trotterai pas moins.

Et il reprit obligeamment :

– Quel service, ô chien plein de bonté?

– Tu es plus souple et plus mince que moi, tu peux entrer par le soupirail de la cave. Tu trouveras un gros morceau de bœuf déjà tout cuit, bien entouré de piments rouges sur un plat de terre. Laisse les piments et laisse le plat, et apporte-moi le bœuf.

– Pouah! quel mauvais goût! de la viande cuite!

– Moi, j'aime ça. Et si tu avais aimé ça aussi mon compère, je ne t'aurais pas demandé d'aller le chercher! je me méfie!

– On ne prend jamais trop de précautions, tu as raison. A tout à l'heure, j'aurai vite fait.

Le renard se glissa dans la cave. Il n'y avait là rien qui pût lui convenir personnellement; il poussa un soupir et ressortit avec la viande. Le chien le remercia, le conduisit à la grange et lui dit :

– Surtout, n'essaye pas d'en sortir. Je te surveille. Demain matin, tu pourras filer, bonne nuit!

Le renard resta l'œil collé à la fente de la porte entr'ouverte. Il vit le chien qui dévorait sa viande, puis qui buvait à la fontaine et enfin qui s'endormait, couché en rond. De temps en temps, il sursautait, ouvrait un œil et faisait un effort pour regarder du côté de la grange.

Mais bientôt, il s'immobilisa, le museau plat, les oreilles sur les yeux. Tout était calme. Le renard sortit de sa cachette et se dirigea vers le poulailler.

– Holà, renard! cria une voix profonde; où vas-tu? Le renard se retourna et vit le cheval qui passait une tête dédaigneuse au-dessus de la porte basse de l'écurie.

– Je vais boire à la fontaine, honorable cheval. Je souffre d'insomnie et ma gorge est sèche.

– Si tu fais un pas de plus, je me mets à ruer contre la porte, cela fera du bruit comme vingt tambours et le fermier se réveillera; mais si toutefois tu veux me rendre un service...

– Quel service, estimable cheval?

– Entre ici en sautant et apporte-moi comme tu peux le sac d'avoine qui est debout dans le coin et que je ne peux atteindre. J'ai faim.

Le renard soupira. Décidément, cette soirée était pleine de contretemps. Il sauta par-dessus la porte, alla dans le coin prendre l'avoine et demanda :

– Puis-je sortir, maintenant?

– Certes non, tu irais droit au poulailler. Reste-là jusqu'à l'aube, je te surveille.

Mais le sac d'avoine était volumineux et le cheval se sentit assez engourdi quand il l'eut achevé. Il lutta quelques minutes contre le sommeil et finalement s'en-

dormit. Le renard rit dans sa moustache et sauta bien vite par-dessus la porte. Il trotta jusqu'au poulailler et se mit en devoir de gratter la terre devant le seuil. Le trou était déjà assez profond quand une voix douce murmura :

— O renard! tu es pris sur le fait. Ne me dis pas à moi que tu as des rhumatismes ou que tu as soif! Ne cherche pas d'excuse!

C'était le chat, assis sur le banc, l'air ironique. Ses yeux verts brillaient dans l'ombre comme des lanternes.

— O chat! ne me dis pas à moi que tu peux planter tes crocs dans mon poil rouge ou que tu peux ruer contre la porte! tu n'es pas assez fort! laisse-moi travailler en paix.

— Je ne peux ni mordre ni ruer, et le fermier a trop l'habitude de mes miaulements nocturnes pour s'inquiéter, je le sais. Mais je peux très bien aller réveiller le chien. Je suis encore plus leste que toi et j'arriverais le premier à la niche. Tu vois que je suis maître de la situation. A ta place, je serais prudent, et par exemple, je serais tout disposé à rendre un service...

— Allons, bon! pensa le renard avec résignation. C'est la soirée des services.

— Tu vois cette porte dans le mur? continua le chat avec douceur, elle ouvre sur la laiterie. Aurais-tu l'obligeance de te mettre debout, et de pousser le loquet

avec ton museau. Je pourrais entrer et boire mon lait. Ensuite, tu ferais tout ce que tu voudrais.

— C'est bien. Je vais t'ouvrir, dit le renard.

— Je te remercie infiniment, répondit le chat avec courtoisie. Il sauta légèrement du banc et ajouta :

— Aurais-tu envie d'entrer avec moi te rafraîchir un peu?

Le renard, charmé de cette exquise politesse, répondit que ce serait avec le plus grand plaisir.

— Passe, je t'en prie! dit le chat, dès que la porte fut entr'ouverte.

— Je n'en ferai rien, passe le premier! répondit le renard, qui voulait montrer que lui aussi avait de l'éducation.

— Mais non, cher ami, après toi! reprit le chat, voilant ses yeux phosphorescents.

— C'est parce que tu insistes, alors! conclut le renard.

Et, sans méfiance, il passa. Il se retrouva hors de la ferme, sur la route. La porte claqua derrière lui avant qu'il eût pu se remettre de sa surprise. Il poussa un glapissement de rage et se jeta contre le solide battant de chêne. Rien à faire. Il essaya de sauter par-dessus le mur, mais il était trop haut. Quant à la grille d'entrée, elle était tirée depuis plus d'une heure. La partie était perdue, il se passerait de dîner...

La voix suave du chat s'éleva dans la cour!

– Alors, cher ami? Comment trouves-tu le lait de la soi-disant laiterie? Tu sauras désormais qu'il faut se défier des portes fermées et des gens trop polis! Bonne nuit, je vais dormir.

Et voilà comment le renard fut joué par le chat.

La belle Aude, la sorcière et le diable

Il y a longtemps vivait en Gascogne un sombre seigneur, qui passait ses jours à chasser et ses nuits à errer dans son château, cherchant en vain le sommeil. Ses domestiques tremblaient dans leurs lits quand ils l'entendaient marcher sans repos jusqu'à l'aube. Au petit matin, il partait à cheval et galopait jusqu'à l'Adour. Souvent, il se jetait dans l'eau fraîche, pour dissiper les mauvais songes; d'autres fois, il traversait à gué et se perdait sous les arbres avec ses lévriers.

Les paysans se souvenaient du temps où il était un petit garçon joyeux : on se répétait à la veillée ses espiègleries et ses farces. D'où lui venait donc cette tristesse? A la mort de son père, certes, il avait été douloureusement

frappé, car il perdait son meilleur ami; mais il s'était vite repris pour donner du cœur à sa mère.

Ils vivaient très unis tous les deux. Pourtant, la pauvre dame se désespérait à présent de voir son fils plus mélancolique de jour en jour. Quand elle passait dans le village, pâle et vêtue de noir, les bonnes gens disaient :

— Le comte Simon est-il fou de gâcher ainsi la vieillesse de sa mère? N'a-t-il pas tout pour être heureux, la jeunesse, la richesse, la beauté?

Un soir, la comtesse alla à la rencontre de son fils, vers la rivière. Arrivée au gué, elle s'assit sous un saule et attendit en parcourant des yeux le rivage opposé. Par où et quand arriverait-il? Il tardait quelquefois si longtemps! Soudain, elle entendit derrière elle un léger bruit; elle se retourna vivement et vit une jeune fille aux tresses noires, aux pieds nus. C'était Aude, la fille d'un de ses vignerons.

— Bonjour, Aude, lui dit-elle doucement, tu viens me tenir compagnie?

— Madame, je voudrais vous parler! dit Aude avec timidité.

La comtesse la prit par la main et la fit asseoir à côté d'elle.

— Madame, continua la jeune fille, prenez-moi à votre service. Je voudrais vous aider, vous êtes seule et triste,

les journées vous semblent longues, peut-être pourrais-je vous distraire et, qui sait? peut-être pourrais-je vous aider à guérir votre fils.

La comtesse était stupéfaite. Cette audace ne ressemblait guère à Aude, si craintive et si modeste qu'on n'arrivait pas à lui arracher trois mots lorsqu'elle venait au château apporter un panier de raisins ou de salades. Que se passait-il derrière ce front bombé et hâlé par le soleil?

– Cette petite est honnête, pensait la vieille dame, elle n'a certainement aucun mauvais dessein, mais peut-être est-elle amoureuse de Simon? Il est inutile qu'elle souffre elle aussi de cette terrible indifférence dont je souffre tant moi-même. Il vaut mieux qu'elle ne vienne pas.

Et elle dit à haute voix :

– J'ai peur que ta vie ne soit bien triste avec nous, ma petite. Crois-moi, reste chez ton père, tu y es plus heureuse.

La figure de la jeune fille se crispa et la comtesse se sentit toute émue. Mais à cet instant, elles entendirent un grand bruit d'eau jaillissante et virent Simon qui traversait le gué.

Des faisans et des lièvres pendaient à sa selle, son chien préféré sautait autour de lui.

– Quelle belle chasse, cher fils! s'écria la comtesse.

— Assez belle, ma mère, je dois le reconnaître!

Et il mit pied à terre pour la saluer, sans même regarder Aude. Celle-ci, rouge jusqu'à la racine des cheveux, commença d'une voix tremblante d'émotion :

— Une bien belle chasse, oui, Seigneur. Il faut avoir fait un pacte avec le diable pour rapporter tant de gibier.

Simon lâcha la main de sa mère et se tourna vers la jeune fille. Il était livide et semblait violemment ému. Elle ne lui laissa pas même le temps de parler et ajouta avec une légèreté feinte :

— Ne vous offensez pas, cher Seigneur! Nous savons bien qu'il n'est pas question de pacte entre vous et le diable! Et d'ailleurs, pourquoi parler de ces choses-là avec solennité? On accorde beaucoup trop d'importance au démon, me semble-t-il. Ne trouvez-vous pas?

La comtesse se mit à trembler de crainte. Pourquoi parler ainsi, même en plaisantant? Était-il possible que Simon eût quelque chose à se reprocher? Si cela était, il fallait avant tout lui donner l'impression qu'elle n'avait rien deviné. Elle s'écria donc d'une voix aussi joyeuse que possible :

— Tu vois que notre petite Aude a perdu sa timidité! elle parle! Elle parle même comme un livre. Et sais-tu qu'elle vient de me demander de venir habiter au château? quel courage! Je lui ai dit que cette vie serait

trop triste pour elle, et elle s'est résignée à rester chez son père.

— Vraiment, Aude? c'est dommage. Un peu de jeunesse n'aurait pas fait de mal dans nos vieux murs sans joie.

— En ce cas, Seigneur, et si votre mère le permet, je ne demande qu'à venir.

Sans voix, la comtesse regarda son fils. Pour accepter une présence étrangère il fallait vraiment qu'il y trouvât son intérêt. Que pouvait savoir Aude, qu'elle-même ignorait?

Tous trois remontèrent au château sans parler. La nuit était tombée, les pas du cheval sonnaient sur les pierres. La mère et le fils marchaient en se donnant le bras, et Aude allait devant, le front haut. Quand elle se trouva dans la cour, elle s'écria :

— Ah! Je suis contente d'être ici!

Aude sembla s'habituer facilement à sa nouvelle existence. Elle s'occupait de la toilette de la comtesse, l'accompagnait partout, et lui chantait toutes les chansons qu'elle connaissait. La jeune fille n'avait fait aucune allusion à la bizarre conversation qu'ils avaient eue tous les trois au bord de l'eau, et la comtesse n'avait

pas osé l'interroger. Quant à Simon, il fuyait la jeune fille comme s'il regrettait les quelques paroles qu'il lui avait dites, mais elle n'en semblait ni triste ni inquiète.

Une nuit cependant, peu de temps après son arrivée au château, Aude, qui ne dormait pas, entendit marcher dans l'escalier. Elle se leva, enfila sa robe et ses sandales et sortit sans bruit. Simon, une torche à la main, montait l'escalier devant elle.

— Comte, où vas-tu? cria-t-elle d'une voix claire.

Le jeune homme sursauta et s'écria :

— Laisse-moi, tu ne peux m'aider, retourne te coucher.

— Pourquoi ne veux-tu pas me parler? Pourquoi n'as-tu pas confiance? Ne te promène plus ainsi comme une chouette. La nuit est faite pour dormir, et le jour pour jouir du soleil.

— Aude, tu ne sais ce que tu dis. Comment pourrais-je dormir ou jouir du soleil, avec le chagrin qui me ronge?

— Ne restons pas dans cet escalier sombre, viens avec moi sur la terrasse, nous verrons se lever le jour. Et ne crois pas que tu puisses encore me cacher ton secret, j'en sais déjà une partie et je suis décidée à savoir le reste cette nuit-même.

Elle avait l'air tellement sûre d'elle que Simon la suivit sans mot dire. Ils poussèrent la grosse porte de chêne et allèrent s'asseoir face à l'Orient encore sombre, sous le ciel plein d'étoiles.

— Simon, je t'ai suivi plusieurs fois dans la forêt. Je t'ai vu entrer dans la cabane de la Bertraude et chaque fois tu en ressortais, l'air plus désespéré. Tu n'es pas homme à visiter la sorcière pour lui demander des philtres et des poisons. La Bertraude est puissante comme le démon, son ami, et souvent elle a racheté des âmes, celle du Jérôme d'Aire sur l'Adour, par exemple : tout le monde connaît cette histoire, mais tout le monde sait aussi qu'en échange elle l'a rendu sourd et aveugle. Parle, vas-tu chez elle parce que, toi aussi, tu as vendu ton âme au diable?

— Si cela était, Aude, que penserais-tu de moi?

— Je t'aime, Simon. Je penserais que je veux t'aider, c'est tout.

— Alors, murmura Simon d'une voix tremblante, écoute mon histoire, et juge toi-même. Je ne crois pas avoir mérité mon malheur.

— Il y a deux ans, je chassais dans la forêt. Mes chiens suivaient un lièvre magnifique, et brusquement... non, je suis incapable de t'expliquer comment moi qui suis bon tireur, j'ai pu frapper d'une flèche mon chien préféré, Cragnac, que tu connais bien. Une maladresse pareille me semble encore maintenant incompréhensible. Toujours est-il que mon lévrier tomba et se roula en boule tout hurlant. Il était blessé à mort. Moi, fou de rage et de douleur, je me suis mis à crier :

— Je vendrais mon âme plutôt que de perdre par ma faute le meilleur chien de ma meute!

Je vis arriver alors un petit homme noir, au nez pointu, aux yeux de crapaud. Il enleva adroitement la flèche et frotta la plaie avec des herbes. Cragnac ouvrit les yeux. Il était sauvé.

— C'était le diable? murmura Aude, d'une petite voix.

— Oui. Le chien était sauvé, mais moi, j'étais perdu. J'eus beau affirmer que j'avais parlé à la légère, j'eus beau prier et supplier, rien n'y fit. Mon âme était à lui. Il disparut en riant comme un tonnerre et à ce moment précis arriva la Bertraude. Elle avait tout entendu, la vieille sorcière, et mon supplice commença. Il dure encore. Chaque fois que je la vois, la même scène se reproduit : elle me promet de me délivrer, je lui apporte de l'argent, je suis prêt à accepter les pires infirmités, les pires maladies, je suis prêt à devenir son esclave pour la payer, elle dit qu'elle va y penser, le temps passe et rien ne change. C'est sa joie de voir souffrir les gens.

— Voilà une histoire bien triste, Simon, s'écria Aude, mais il ne faut pas désespérer. Comment pourrais-tu être damné pour un moment d'imprudence, à cause d'un chien? Il faut duper cette vieille, il n'y a pas d'autre issue. Tu es tellement enfoncé dans ton chagrin que tu ne saurais rien faire toi-même. Laisse-moi agir à ta place.

Longtemps Simon essaya de dissuader la jeune fille. Ils discutèrent jusqu'à l'aube. Au soleil levant, Aude se redressa et dit :

– Allons! je te jure qu'il ne m'arrivera rien. J'ai mon plan. Dis à ta mère que je suis allée faire une visite à ma famille et attends-moi avec confiance.

Simon la regarda partir, le cœur serré. Elle marchait d'un pas allègre comme si elle allait au bal, sa jupe rouge claquait au vent.

★

– Bonjour, Bertraude! dit la jeune fille d'une voix aimable, en entrant dans la cabane de la sorcière.

Il y faisait chaud et noir, la vieille était accroupie dans un coin et ses yeux brillaient dans l'ombre.

– Que veux-tu, petite?

– Te demander un service. Tu ne penses pas que je viendrais dans ton antre malodorant pour le seul plaisir de te contempler. Mais ne crains rien, j'ai de l'argent pour te payer, si toutefois tu es capable de m'aider.

La vieille s'était dressée, verte de colère. Qui osait lui parler sur ce ton?

– Effrontée, péronnelle, pécore! Sais-tu bien qui je suis? Sache qu'on ne s'adresse à moi qu'en tremblant et que tu risques ta vie en me manquant de respect.

— Ta, ta, ta, n'essaye pas de m'en faire accroire. On te connaît. Autrefois, tu étais peut-être capable de quelques petits maléfices, mais, n'est-ce pas, le grand âge change bien des choses. C'est la vie, Bertraude, nous devons tous vieillir un jour. Heureux qui vieillit en conservant sa raison. Bref, je voulais te dire que ma grosse poule blanche me joue des tours continuels; au lieu de pondre ses œufs au poulailler, elle va les perdre dans les buissons, loin de la maison. Je voudrais...

— Folle! Pour qui me prends-tu? une poule blanche! crois-tu que cela soit un travail pour moi? crois-tu que je vais m'abaisser à charmer une poule blanche? Sors d'ici et n'y remets plus les pieds.

— Je ne pensais pas t'offenser. Excuse-moi, mais on m'avait dit que tes affaires allaient assez mal, et que tu serais contente de trouver une occupation de ce genre, facile en somme et bien payée. Écoute, laisse-toi attendrir, ma poule blan...

— Mais malheureuse! je suis l'amie du diable lui-même et non une vulgaire jeteuse de sort villageoise. Perds-tu la raison?

— La dernière fois, elle est allée pondre dans le jardin d'Angèle...

— Tais-toi!

— ... et Angèle, bien entendu, a voulu garder l'œuf...

– Mais enfin, qui t'a mis dans l'idée de venir me consulter pour une poule?

– Tout le monde dit que c'est la seule magie dont tu sois encore capable, vu ton grand âge. Mais laissons-là ces bavardages. Ma poule...

– Raconte-moi tout, où tu ne sortiras pas vivante d'ici.

– Tout? Tout quoi?

– Ce qu'ils disent!

– Écoute, Bertraude, tu me fais perdre mon temps, et tes grimaces ne me font pas peur. On dit dans le village que ta tête est maintenant vide comme une vieille noix, qu'il n'y reste plus un seul souvenir de sorcellerie, que si tu voulais appeler le diable, tu en serais bien empêchée, voilà. Quant à ma poule...

– Sots! Ignorants qu'ils sont! J'appelle le diable quand je le veux.

– Calme-toi, calme-toi, Bertraude. Ce que disent les gens n'importe guère et d'ailleurs maintenant, rien ne les ferait changer d'avis, c'est trop tard. N'y pense plus. Pense plutôt à...

– Et si je faisais immédiatement apparaître le diable, tu me croirais, toi, j'imagine?

– Bien entendu. Malheureusement, on sait bien que tu n'en es pas capable! N'en parlons plus. Mais je te disais donc...

Aude s'arrêta, tremblante d'émotion. Elle n'avait plus le courage de jouer cette comédie dangereuse. La figure de la sorcière était effrayante à voir. Jusqu'à présent, la conversation avait marché comme la jeune fille le désirait, mais maintenant... Elle se pelotonna dans son coin, pleine de crainte.

— Ah, tu fermes les yeux, à présent! tu trembles? Tu commences à penser que je ne suis peut-être pas aussi inoffensive qu'on le dit? Eh bien, ma fille, prépare-toi à trembler encore davantage! tu vas voir le diable en personne, prêt à me rendre service, et tu pourras témoigner de ma puissance devant tout le village. Cependant, ce n'est pas dans mes habitudes de déranger le Seigneur de l'Enfer sans de graves raisons. Tâche de trouver un sujet de conversation capable de l'intéresser et gare à toi si tu restes muette.

La vieille fit alors quelques signes mystérieux dans le feu, en chuchotant de sa voix rauque. On entendit un grand craquement et le diable parut au milieu d'une gerbe d'étincelles.

La jeune fille regarda, tout étonnée, l'étrange petit bonhomme qui se tenait devant elle. Était-ce vraiment le diable? Il était noir de peau et tout maigrelet, mais son aspect n'avait rien d'effrayant.

— Bertraude, ma belle, je te salue. Tes yeux sont vifs et frais comme des étoiles, ton teint brille de santé,

tu as l'air radieuse et accueillante. Pourquoi m'as-tu appelé?

– Je n'ai rien à te dire, moi. C'est cette fille qui prétend te parler. Arrange-toi avec elle.

Le diable regarda Aude et la salua bien bas.

– Mignonnette, joliette, que viens-tu faire en cette maisonnette où d'habitude n'entrent pas les fillettes?

– Je viens te demander une grâce, Satan.

– Mon bel ange, tu m'en vois tout heureux. Tes désirs sont des ordres, je suis très accommodant avec les charmantes personnes dans ton genre. Diantre! Une si douce enfant qui va régulièrement à l'église et remplit tous ses devoirs, voilà vraiment une cliente de choix.

– Je veux que tu me donnes l'âme du Seigneur Simon.

Satan haussa ses énormes sourcils noirs et éclata d'un rire tonitruant :

– L'âme de Simon! ah, ah, ah! Et rien de moins! quelle adorable candeur! Mais j'y tiens, ma doucette, à cette âme. Je tiens à toutes mes chères petites âmes, que je récolte si péniblement.

– Je la veux, et je l'aurai.

– Ouais! Et que me donnerais-tu en échange?

Les yeux du diable brillaient de joie et de méchanceté. Aude fit semblant de réfléchir, puis elle dit :

– Ce que tu voudras, Satan.

– Imprudente! Ce que je veux, c'est ton âme à toi.

– Eh bien, tu l'auras.

– Attention, fillette, je ne me laisserai pas berner. Tu dois confirmer ce don par écrit et signer. Une parole, ce n'est rien.

– J'écrirai.

– Ah! je suis ravi, ravi. Songe donc, Bertraude, quelle charmante histoire! Au lieu de la pauvre âme sans couleur de ce Simon, j'aurai la belle petite âme brillante de cet agneau des champs.

– Cette fille est folle, s'écria la sorcière. L'amour lui fait perdre la tête. Réfléchis donc à ce que tu vas faire, nigaude.

– Bertraude, tais-toi. Ce pacte ne regarde que Mademoiselle et moi.

Et le diable tira de sa poche un beau parchemin neuf. Il prit dans le foyer un tison ardent et le tendit à Aude.

– Courage, perle des Gasconnes, prends cette belle plume et écris vite ce que je vais te dire. Ne crains rien, tu ne te brûleras pas, je te protège.

Aude prit le tison et s'assit devant la table. Elle écrivit en lettres de feu ce que le diable lui dictait à toute allure, pressé d'en finir.

– Moi, Aude, fille de Thibaud, cède à celui qui peut l'acheter, mon âme en échange de l'âme du Seigneur Simon.

– Signe bien vite, ma tendronne, bien vite! s'écria le diable joyeusement.

Aude signa avec beaucoup de calme et de lenteur, pendant que le diable bouillait d'impatience, sautant d'un pied sur l'autre.

– Signe à ton tour, Prince des Enfers, je dois être sûre que ce marché est bien clair entre nous, que tu es bien d'accord, que tu ne reviendras plus sur ce qui est écrit.

– Hop là! le parchemin! le tison!

Il relut le texte rapidement et signa de sa grande écriture tortueuse. Puis, il se coupa légèrement le poignet avec sa dague. Une goutte de sang tomba sur le parchemin et durcit en sifflant.

– Et voilà mon sceau! cire étrange, n'est-ce pas? Mais solide comme de l'acier!

– Très bien, merci. Tu peux passer dès ce soir chez mon père, pour prendre l'âne. Veux-tu aussi le bât?

– L'âne? quel âne? es-tu folle?

– Mais non, cher Seigneur. Ne viens-tu pas d'accepter notre vieux baudet en échange de l'âme du Seigneur Simon? C'est écrit là.

– Montre-moi ce parchemin immédiatement.

Tout tremblant de peur, le diable se mit à lire précipitamment :

– m m; mm, mm... mon âne, A, N, E, en échange...

Miséricorde! A, N, E! ANE! Tu m'as joué, espèce de monstre en jupon, pire que trois mille diablesses! que le feu de l'enfer...

Mais Aude avait déjà franchi la porte, serrant sur son cœur le précieux parchemin, et Satan resta seul avec la sorcière, qui sans aucun respect, riait à perdre haleine, recroquevillée dans un coin. Il ne put la faire taire malgré ses hurlements de colère et ses grincements de dents. Elle s'étouffait et sanglotait de joie, jamais de sa vie elle ne s'était autant amusée.

Alors le diable sauta dans le feu et disparut, laissant Bertraude à moitié morte de rire. Elle répétait en hoquetant :

– Un âne! un âne! c'est trop beau! Ah! la petite peste! un âne! comme elle nous a dupés tous les deux : un âne!

Pendant ce temps-là, Aude arrivait au village. Elle entra dans l'église et posa le parchemin sur l'autel. Et puis, toujours courant, elle monta vers le château, son cœur dansant dans sa poitrine.

Simon était seul sur la terrasse et regardait le chemin qui descendait vers l'Adour. Le soleil était déjà haut, le temps passait, Aude ne revenait pas.

Soudain, sans savoir pourquoi, le jeune homme se sentit allégé d'un grand poids, et le bonheur gonfla son cœur. L'air lui sembla plus léger et plus frais, la lumière plus vive. Le parfum des roses monta jusqu'à lui, il sentit toutes les odeurs des jardins et entendit tous les bruits du village; il lui semblait qu'il venait de naître et que le monde était nouveau pour lui. Il regardait le chemin désert, mais cette fois sans impatience, car il sentait qu'Aude avait réussi.

Il la vit bientôt arriver en courant. Il descendit à sa rencontre et elle se jeta dans ses bras, pleurant et riant à la fois.

Quelques jours plus tard, au milieu de la joie générale, ils se marièrent. La comtesse semblait toute rajeunie et des forces nouvelles faisaient briller ses yeux.

On raconte que jamais le diable n'osa venir réclamer son âne tant il se sentait ridicule. Il pensa bien à se venger, mais il ne pouvait rien contre ces gens heureux et on n'entendit plus parler de lui dans le pays.

Annette du Boucau

Il y a longtemps vivait au Boucau une brave petite femme qui s'appelait Annette Coulair.

Son mari était pêcheur et avait une belle pinasse au nez relevé, qui rentrait toujours au port avec des airs orgueilleux, son ventre rond alourdi de poissons odorants. Le brave bateau que c'était là!

Le bébé des Coulair aussi était une merveille : il avait les yeux couleur d'Océan, et la peau douce comme du sable. C'était un enfant sage, il riait toujours et dormait ses nuits pleines sans jamais crier.

Annette était heureuse et tout allait bien.

Un soir, pourtant, le souci entra dans la maison.

Coulair, assis devant sa soupe, annonça à sa femme qu'« on » s'était servi de son bateau la nuit précédente. Il ne l'avait pas trouvé amarré au même endroit, des cordages avaient été touchés.

Annette s'assombrit elle aussi, car elle savait ce que cela voulait dire. La pinasse avait servi aux Esprits. Elle connaissait des gens à qui était arrivée la même aventure. Leur pinasse partait le soir pour des courses mystérieuses et ne revenait qu'à l'aube. Quelquefois, un pêcheur courageux avait veillé la nuit sur la jetée et avait vu partir son bateau, guidé par des êtres invisibles. Des téméraires s'étaient cachés dans leur pinasse, mais ils n'étaient jamais revenus.

Rien ne semblait arrêter les Esprits, ni les marées, ni le gros temps. Cette étrange navigation détériorait rapidement les bateaux sans que l'on sût pourquoi. Ils devenaient irréparables, et, ma foi, peut-on acheter des pinasses aussi facilement que des poissons rouges?

Les Esprits qui naviguent sur la mer sont plus dangereux que les loups-garous qui guettent les voyageurs de leur œil rouge, plus dangereux que les sorcières qui volent la nuit comme des chouettes, montées dans leur pot de grès, plus dangereux que l'horrible Boum, qui habite dans l'étang de Léon, et dont la voix est comme le tonnerre.

Elle était froide de peur.

Elle était froide de peur.

Page 72.

Trois nuits de suite, les Esprits partirent sur la pinasse de Coulair et trois nuits Coulair ne dormit pas, tellement il était en souci. Le quatrième jour, qui était la veille des Rameaux, Annette prit une grande résolution. Elle fit manger son homme rapidement dès que le soleil fut couché dans la mer, puis elle lui prépara le lit et bientôt Coulair, assommé de fatigue, s'endormit sous les couettes bien chaudes. Annette, tout en rangeant sa cuisine, écouta se calmer les bruits du village. Quand tout fut silencieux, elle prit son fils dans ses bras et se glissa dehors aussi doucement qu'une couleuvre. Elle arriva au port en courant. La nuit était tombée. Les lumières du village brillaient comme de l'or. Dans le ciel, une étoile d'argent s'allumait. La mer grondait et se retournait lourdement dans son lit de sable. Annette se souvint que c'était le jour de la grande marée.

Elle sauta dans la pinasse et alla se cacher dans l'escapichot. Peletonnée dans le noir, elle respirait sans bruit l'âcre odeur de l'iode et celle, plus lourde, du goudron. L'odeur de leur bateau!

Le bébé dormait sagement et Annette finit par s'assoupir. Trois voix la réveillèrent qu'elle prit d'abord pour le clapotis moelleux de l'eau contre les flancs du bateau. Ces voix murmuraient une sorte de litanie qu'Annette comprit mal, sauf ces mots :

« Trois heures en route,
Trois heures à l'île,
Trois heures de retour,
Tourne roule et gronde
Gronde roule et tourne. »

Puis, elle entendit sur le bateau un pas, un second pas, un troisième pas. La pinasse ne balança pas, comme si les êtres qui étaient montés n'avaient pas de poids. La chaîne qui les rattachait au port glissa dans l'eau en grelottant et les trois voix reprirent :

« Pars à un,
Pars à deux,
Pars à trois. »

La pinasse ne bougea pas et les trois voix reprirent sur un ton de prière :

« Pars à un,
Pars à deux,
Pars à trois,
Pars à quatre. »

La pinasse resta immobile contre la jetée et les trois voix se firent suppliantes :

« Pars à un,
Pars à deux,
Pars à trois,
Pars à quatre,
Pars à cinq. »

Cette fois, Annette sentit un léger remous qui s'amplifia lentement. Puis, au balancement de la houle, elle comprit que l'on sortait du port. La pinasse vogua longtemps et la jeune femme commença à regretter son expédition. Si le petit s'éveillait, avait faim, avait froid? Si les êtres mystérieux découvraient sa présence?

Enfin, la barque toucha terre mollement comme une feuille morte qui se pose et les trois voix s'éloignèrent en chuchotant. Annette sortit de sa cachette. Devant elle, dans la nuit, s'étendait une terre inconnue, comme elle n'en avait jamais vu. Elle sauta sur le sable du rivage, portant toujours son bébé dans ses bras, et regarda, regarda de tous ses yeux. Vaguement éclairés par les étoiles, des lauriers découpaient leurs feuillages sur de grands rochers pâles. Un vent parfumé et amer se leva et secoua la jupe d'Annette. Oui, certes, elle connaissait bien la côte; mais cette terre étrange il fallait qu'elle fût sortie de l'Océan cette nuit. Bravement, elle s'approcha des lauriers et en cueillit quelques branches. Elle desserra

doucement les doigts de son enfant et les referma sur les tiges lisses et dures. C'était demain le dimanche des Rameaux.

Elle marcha un peu sur le sable pour se réchauffer, car le vent était vif. Soudain, elle aperçut, parmi les lauriers, l'ouverture d'une caverne. Des bruits de voix flottaient et s'enfonçaient tout au fond. Annette hésita une seconde, puis elle entra, sa curiosité étant plus forte encore que sa crainte.

Un vaste escalier descendait devant elle, taillé en spirale dans le roc et faiblement éclairé. La voix des êtres mystérieux la précédait toujours et il s'y mêlait un bruit qui ressemblait à une respiration lente et puissante, de plus en plus proche. Annette arriva en bas de l'escalier et la lumière la frappa en plein visage. Elle resta un moment éblouie, debout sur les dernières marches.

Elle dominait une salle immense et voûtée, aux murs brillants. Le sol était de sable, parsemé de gros coquillages et d'étoiles de mer fraîches. Au fond était une porte d'airain plus haute et plus large que l'église du Boucau. Au milieu un chêne au tronc tordu, au feuillage pesant, enfonçait dans le sable ses racines semblables à des serres d'aigle géant. Sous le chêne était un monstre accroupi. Annette serra son fils dans ses bras tremblants et sentit la terreur engourdir ses jambes. Le monstre

était brillant comme du cristal et mou comme une méduse. A chacune de ses énormes respirations, son corps tremblait et Annette voyait à travers lui se déformer et onduler les murs de la salle.

Les voix des Esprits chantaient des mots que, dans sa frayeur, la jeune femme ne pouvait comprendre. Pourtant, les minutes passaient et elle était saine et sauve, nul ne semblait lui vouloir du mal, ni les Esprits qui glissaient invisibles dans la salle et entrecroisaient leurs voix, ni le monstre immobile sous son chêne. Il regardait de ses yeux glauques comme la chair des huître la grande porte d'airain toujours fermée. Annette reprit un peu courage et essaya de comprendre ce que disaient les voix. Elles semblaient exhorter le monstre à la patience et plusieurs fois, Annette les entendit répéter que c'était bientôt l'heure.

— L'heure de quoi? se dit Annette. Et elle recommença à trembler de peur. Elle aurait voulu se retourner, gravir l'escalier et fuir le plus vite possible. Mais ses pieds étaient soudés au sol. Puis elle crut entendre les voix annoncer qu'il fallait ouvrir les portes, que c'était l'heure de la mer... Les oreilles bourdonnantes, la jeune femme regarda de toutes ses forces. Les lourds battants d'airain tournèrent sur eux-mêmes, tirés par des mains invisibles. Le monstre redressa sa lourde tête, ouvrit sa large gueule transparente...

Et la mer entra en hurlant par la porte grande ouverte, et le monstre se mit à boire cette eau sans en perdre une goutte. A mesure qu'il buvait, il semblait devenir plus fort, plus dur, plus étincelant. Allait-il avaler tout l'Océan? Annette pensa que là-bas, au Boucau et sur toutes les côtes des landes de Gascogne, la mer devait baisser, laissant derrière elle sur le sable humide des coquillages, des méduses échouées, des poissons morts, des épaves...

Et elle comprit alors qu'elle voyait ce qu'aucun homme n'avait vu : ce monstre était le Monstre des Mers, caché au creux de la terre. Il avalait et rejetait régulièrement l'eau des mers depuis la naissance du monde. Deux fois par mois, il était saisi de fringale, et c'étaient alors les grandes marées, deux fois par an cette fringale était terrible : c'étaient les marées d'équinoxes, et la mer démontée qui semble vouloir briser les côtes à coup de bélier, dans la fumée des embruns. Les Esprits de la mer se relayaient pour ouvrir et fermer la porte.

Annette frissonna, jeta un dernier coup d'œil au monstre et remonta les marches en courant. Elle en avait assez vu. Elle sortit de la caverne et regarda avec bonheur le ciel étoilé où couraient de grands nuages. Elle se hâta vers la pinasse et se cacha bien vite dans l'escapichot. Là, elle se sentit mieux et se calma peu à peu. Le bébé dormait toujours et respirait tout dou-

cement, à petits coups paisibles. Annette se sentit si soulagée qu'elle eut envie de rire. Pourtant, tout péril n'était pas fini, mais le parfum du laurier embaumant l'escapichot lui faisait oublier l'âcre parfum de marée qui régnait dans la caverne du monstre.

Enfin, elle entendit les voix mystérieuses lui arriver, portées par le vent. Elles chantaient :

« Trois heures à l'île,
Trois heures de retour,
Tourne roule et gronde,
Gronde roule et tourne. »

La pinasse repartit brusquement et les voix chantèrent avec les sifflements du vent :

« L'odeur du laurier nous suit
Sens-tu l'odeur du laurier
Au milieu de l'odeur de la mer
L'odeur amère du laurier? »

Tout à coup, une des voix se détacha des autres et retentit, couvrant tout autre bruit.

— Femme, tu mérites la mort, mais tu es sauvée par l'Innocent que tu tiens dans tes bras. Sors de ta cachette et viens t'asseoir parmi nous. Ta barque est désormais sacrée et nous n'y toucherons plus à partir de cette nuit.

La voix se tut, et le bruit de la pleine mer se fit entendre de nouveau. Annette sortit de l'escapichot et elle alla s'asseoir fièrement sur le banc. Elle était froide de peur mais relevait le nez pour bien montrer qu'elle se sentait chez elle.

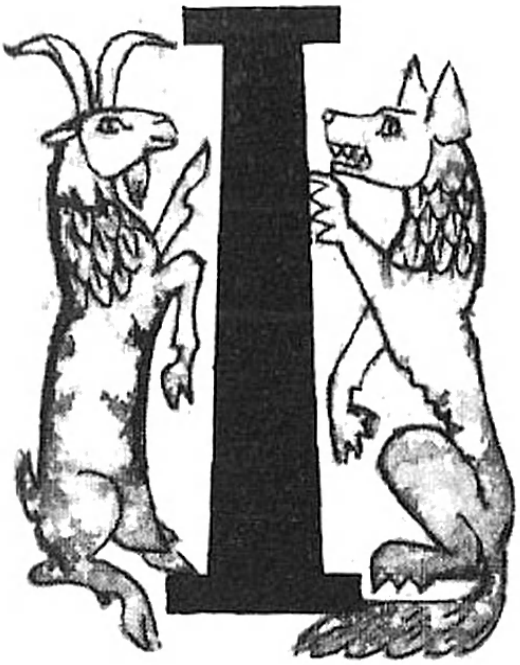
Le vent se calma peu à peu et la barque dansa légèrement vers le Boucau. Elle semblait vide à part Annette. Mais de temps en temps, les voix s'élevaient et bruissaient. Les voiles étaient carguées, le mât tout nu s'inclinait, se relevait et la pinasse semblait avancer d'elle-même. Le bébé dormait toujours, tiède comme un petit chat. De temps en temps, il poussait un gros soupir et sa bouche fraîche s'entr'ouvait. « Il a faim », pensa Annette.

Quand la barque entra au port, le ciel commençait à pâlir. La jeune femme sauta sur la jetée luisante d'embruns et attendit quelques secondes, toute droite et immobile. Puis, quand les pas des Esprits se furent éloignés, elle attacha elle-même le bateau, comme son mari l'avait attaché la veille.

Elle arriva à la maison au moment où Coulair se levait. Elle fit téter le petit, puis mit sa jupe rouge, et son fichu sur la tête. Les cloches sonnaient à toute volée.

Alors, elle voulut prendre le laurier qu'elle avait cueilli la nuit dans l'île mystérieuse pour le faire bénir à l'église, et s'aperçut qu'il était en or.

La chèvre et le loup



Il était une fois une chèvre qui grignotait les branches basses d'un noisetier. Vint à passer un loup, maigre comme une sauterelle et le poil râpé.

— Ma commère, dit-il, d'une voix caverneuse, prospérité à toi et à ta famille! Les temps sont durs, hélas! aussi bien pour les chèvres que pour les loups. Que ce noisetier est sec! que les agneaux sont rares et bien gardés! Je ne parle pas des chevreaux, car, par ma foi, je ne mange jamais de chevreaux, j'ai trop d'estime pour votre race. Écoute, commère la chèvre, associons-nous, achetons une métairie et exploitons-la. Nous nous partagerons la récolte, tu mangeras ta part, je vendrai la mienne, et nous serons heureux. Qu'en dis-tu?

— Je dis, compère, qu'il faut que tu aies grand faim pour me tenir de si suaves discours! Mais j'accepte ta proposition. Toutefois, ne compte pas manger mes petits. Je sais que tu ne te gênerais pas si l'occasion s'en présentait; je sais même que c'est pour mieux guetter cette occasion que tu veux t'associer avec moi. Rentre ta grande langue qui pend, brosse ta pelisse poussiéreuse à ce buisson, et courons acheter notre propriété!

Ils l'achetèrent et s'y installèrent peu de temps après.

— Compère, dit la chèvre, entendons-nous bien pour la récolte à venir. Tu ne connais pas grand chose à la culture, je te crois plutôt braconnier. Partageons équitablement. L'un de nous aura ce qui pousse sur la terre, et l'autre tout ce qui pousse à l'intérieur. Es-tu d'accord?

— Ma bonne dame, ricana le loup qui se croyait très intelligent, je suis d'accord. Mais je choisirai ma part si tu le veux.

— Choisis, compère, choisis!

— Je choisis tout ce qui pousse au soleil et je te laisse ce qui reste dans la terre.

La chèvre s'en fut en trottinant, ses yeux jaunes luisaient de plaisir; elle se sentait de joyeux picotements dans les cornes. Elle sema des pommes de terre, des raves, des carottes, des oignons. A la récolte, le loup eut les tiges et les feuilles que personne ne voulut lui

acheter, la chèvre les succulentes racines qui l'engraissèrent bellement.

– Capricante capricornée, par le diable cornu! je ne me laisserai pas duper une seconde fois. Je choisis pour la prochaine récolte ce qui pousse dans la bonne terre humide, et je te laisse ce qui grille au soleil!

– Ainsi soit-il, compère le loup! murmura la chèvre avec amabilité. Et elle riait tout doux dans sa barbiche.

Elle courut semer du blé à la volée, et des salades, des tomates, des artichauts.

A la récolte, elle mangea tout son saoul, pendant que le loup grinçait des dents. Il aurait bien voulu avaler la chèvre en quelques bouchées, mais elle avait des cornes aiguës, et la bonne nourriture la rendait forte comme un maître bouc. Quant aux chevreaux, gras et soyeux, ils restaient sous bonne garde.

– Capricante capricornée, par le diable cornu! tu ne riras pas de moi longtemps encore!

– Me rire de toi, compère? en aurais-je l'idée? je n'oserais pas. Allons, fais-moi un petit sourire! Viens avec moi à la chapelle de Saint-Pée. J'ai des prières à dire pour la réussite de la prochaine récolte. Tu y es intéressé comme moi.

Et ils allèrent côte à côte dans l'herbette jusqu'à la chapelle. En arrivant, ils virent que le sacristain avait

fermé la porte, mais la chèvre ne sembla pas s'en inquiéter.

— Je connais une autre entrée, compère! dit-elle. Suis-moi!

Et elle se glissa par un trou du mur, tirant, poussant, car elle n'était pas maigre. Le loup entra sans même râper ses flancs étroits. Elle s'installa sur son prie-dieu et s'absorba dans ses prières. Mais, de temps en temps, ses petits yeux vifs s'entr'ouvraient et elle surveillait le loup. Celui-ci furetait partout. Ah, qu'il avait faim, qu'il avait faim! Il se faufila dans la sacristie et la chèvre eut un petit rire moqueur. Elle savait bien, la maligne, ce qui attendait le loup! Pas plus tôt entré, il vit dans un coin un panier qui contenait un poulet, un jambon, deux miches de pain, et des figues fraîches.

— Hé, hé, dit-il, le sacristain a oublié son déjeuner. Ma parole, tant de bonnes choses pour un seul homme, c'est vraiment trop. Il s'en rendra malade. Je vais l'aider.

Il l'aida si bien qu'au bout d'une demi-heure, le panier était vide.

— Excellent, excellent, dit-il en frottant son ventre pelé. Pendant que notre commère récite ses patenôtres, voyons s'il n'y a pas par là un peu de vin de messe. Ce jambon était un rien salé. Voici justement un tonneau.

Ai-je la berlue? Le curé d'ici me semble avoir des goûts peu modérés. Buvons gaîment, et épargnons-lui le péché de gourmandise.

Et le loup lampa le vin consciencieusement jusqu'à la dernière goutte. Après quoi, le ventre gonflé et les idées vagues, légèrement titubant, il retourna auprès de la chèvre.

– Compère, il se fait tard. Rentrons au plus vite. Par là, voyons! on croirait que vous ne savez plus marcher! Ne voyez-vous pas le trou? suivez-moi!

Ce disant, elle se glissa, tirant, poussant, par l'ouverture. Le loup essaya d'en faire autant.

– Aïe donc! commère, que se passe-t-il? le trou était plus large tout à l'heure. Eh! par pitié, ne m'abandonnez pas ici! Au nom de notre vieille amitié, indiquez-moi un moyen de sortir!

– Allons, compère, ne vous désolez pas. Regardez à votre droite. Voyez-vous une corde?

– J'en vois deux!

– Auriez-vous trop bu? vous voyez double, cela est certain. Prenez cette corde et grimpez. Elle vous mènera sur le toit. De là, vous sauterez sur le vieux mur qui longe la chapelle; et de là sur le gros rocher, et de là sur le sentier.

– Merci, commère.

Le loup empoigna la corde et se mit en devoir de

grimper. Mais c'était la corde de la cloche, et la cloche sonna à toute volée.

– Ce vin ne me vaut rien! pensa le loup, qui se hissait péniblement de quelques pouces, et reglissait tout aussitôt; ce vin ne me vaut rien, les oreilles me tintent.

Et il s'escrima avec une patience d'ivrogne. Le sacristain qui logeait dans le voisinage sursauta.

– Femme! le tocsin! qui sonne ainsi dans mon église?

Tous les fermiers des environs s'armèrent de triques, de faux, de seaux d'eau.

– Est-ce le feu?

– La guerre?

Et ils s'élancèrent au grand trot vers la chapelle, où ils virent le loup par le trou de la serrure.

– Au loup! au loup! Nous le tenons cette fois, le dernier loup de la contrée! Enfoncez la porte!

Le loup poussa des hurlements de rage et retrouva toute sa lucidité.

– Oh! capricante, dix mille fois capricornée par le diable aux cent mille cornes, si j'en sors vivant, gare à toi et à ta marmaille!

Mais il n'en sortit pas vivant, dit-on.

La chèvre vécut heureuse et honorée au milieu de ses parents jusqu'à un âge très avancé, et jamais plus on ne revit de loup dans le pays.

Oudelette et le Basilic

OUDELETTE était vive comme un lézard, mais elle n'était pas solide. Son père l'avait placée chez le fermier Janton et le fermier Janton se grattait la tête en disant à sa femme :

— C'est bien mignon et bien propret, mais ça ne sait rien faire, ces petits animaux-là, et ici, le travail ne manque pas.

La fermière ne savait que répondre. Oudelette lui plaisait, mais on se sentait des scrupules à lui demander d'aller puiser de l'eau, de laver l'escalier ou de fendre du bois. La petite avait bien besoin de travailler pourtant, car son père était pauvre. Mais pourrait-on la garder et la payer à ne rien faire?

Pendant plusieurs jours, la jeune fille essaya de finir

son ouvrage sans faiblir mais on la sentait à bout de forces. Le fermier parlait de la renvoyer, et de chercher une servante plus forte. Cela lui coûtait pourtant, car c'était un brave homme.

Un soir le fils aîné alla au puits pour épargner un peu de fatigue à Oudelette qu'il aimait beaucoup. En revenant il posa le seau sur la table et s'aperçut que l'eau était troublée et bourbeuse.

— Père, cria-t-il, le puits se gâte, il faut le faire curer. J'irai demain, dès le matin, chercher le puisatier au village.

— J'espère qu'il ne trouvera pas une mauvaise bête dans le fond, dit la fermière avec inquiétude. Il y a cinq ans les Thibaud ont eu un basilic...

— Je me souviens, dit le fermier, mais chez nous ça ne doit pas être un basilic car il aurait déjà fait des victimes. Vous savez qu'il tue de son regard les personnes qui se penchent sur la margelle. La mère Thibaud est morte de cette façon, la pauvre...

— Peut-être vient-il juste de s'installer, murmura la petite Oudelette. Il n'a pas eu le temps de faire ses sorcelleries. Mais il faudrait nous méfier...

— Et s'il y est, ce maudit serpent, ne peut-on le tuer? cria le fils cadet, rouge de colère sous ses cheveux jaunes.

— Tout doux, fils, tout doux. Il y a bien un moyen

mais personne à ma connaissance n'a pu l'employer. Il faut arriver à voir le basilic avant d'être vu par lui. Et comment faire? Le fond du puits est noir et lui il a des yeux comme des vraies foudres. Mieux vaut ne pas s'y frotter. Faisons combler le puits.

Tout le monde resta silencieux. Combler le puits, c'était un vrai malheur; il faudrait aller chercher de l'eau à la fontaine du Loup-Pendu, à une lieue de chemin. Et l'été la fontaine coulait goutte à goutte.

Personne ne dormit cette nuit-là. Oudelette encore moins que les autres. Le lendemain au lever du soleil, elle était déjà dans la cour.

— Petite, ne t'approche pas du puits! cria le fermier.

— Non, maître. Mais dites-moi, avez-vous de bons yeux?

— Oui, ma fille, pas des yeux de basilic, mais enfin, de bons yeux!

— Maître, avez-vous du courage?

— J'en ai à ma suffisance, il semble. Mais que rumines-tu? Veux-tu me faire descendre dans le puits, donc?

— Non, maître. Mais si vous vous approchez tout doucement de la margelle sans faire rouler de pierres, sans faire craquer de branches, vous pourrez voir dans le fond, même si vous ne vous penchez pas, vous êtes si grand! Le basilic ne vous verrait pas à cette heure.

Le jour n'a pas eu le temps de descendre dans le puits. Il doit dormir encore.

Janton regarda la petite avec des yeux ronds comme des prunes. Il se sentait tout suffoqué.

— Te moques-tu, gamine? Et à supposer que le basilic dorme encore, la belle affaire! Il ne me verra pas, mais moi je ne le verrai pas davantage! Tu dis toi-même que le jour n'a pas eu le temps d'éclaircir le puits. Et d'ailleurs, en plein midi, c'est noir comme dans un four, là-dedans, pour des yeux habitués au soleil. Tu me contes des sornettes.

— Maître, si vous promettez de me garder chez vous (car je sais bien que vous voulez me renvoyer, hélas!), je vous promets, moi, de vous montrer l'intérieur du puits illuminé comme par cent mille chandelles...

Le fermier Janton s'assit sur son escalier, devant sa maison et regarda la jeune fille avec quelque inquiétude.

— Faisons une expérience. En face de vous, maître, vous voyez la porte de l'écurie, grande ouverte. Mais voyez-vous ce qu'il y a à l'intérieur? Votre fils a-t-il ou n'a-t-il pas sorti le cheval?

— Du diable si je le sais, je n'ai rien entendu. Mais ce garnement devrait l'avoir fait, évidemment. Quant à voir d'ici dans tout ce noir, ma fine, c'est impossible.

— Ne bougez pas d'ici, et je reviens.

Oudelette entre en courant dans la grande salle et

revint bientôt avec le miroir de la fermière. Elle le dressa face au soleil et envoya un grand rayon étincelant dans l'écurie. Le fermier sauta sur ses pieds tout émerveillé. La claire lumière reflétée par la glace éclairait les stalles, les harnais, les étrivières. Le cheval n'était pas là.

Allons vite, petite. J'ai compris ton système. Je me charge de découvrir Lucifer lui-même au fond de son enfer, grâce à tes cent mille chandelles.

Ils traversèrent sans bruit le jardin et arrivèrent avec précaution devant le puits. Rien ne bougeait. Janton s'approcha et se tint prêt à pencher la tête. Oudelette était à côté, le bras tendu, le miroir dressé. Une belle tache de soleil dansait au bout du rayon, sur les salades. Le miroir tourna doucement, la tache glissa sur les carrés de choux, se tordit et se déforma sur les plants de tomates, grimpa, bien étalée sur le mur du puits, traversa la margelle comme une main qui tâtonne.

Un rayon en forme d'épée s'enfonça dans les ténèbres. Le fond du puits fut éclairé comme jamais il ne l'avait été pendant sa longue vie obscure. Janton vit un énorme serpent qui se tordait à la surface de l'eau, dans un jaillissement de gouttelettes. C'était bien le basilic couleur de marécage, avec ses yeux flamboyants qui essayaient de soutenir l'éclat du miroir. Dans un dernier sursaut

il jaillit hors de sa demeure et tomba mort dans l'herbe verte, aux pieds d'Oudelette. La nuit retomba dans le puits calmé.

Le fils aîné arriva hors d'haleine, bondissant par dessus les laitues.

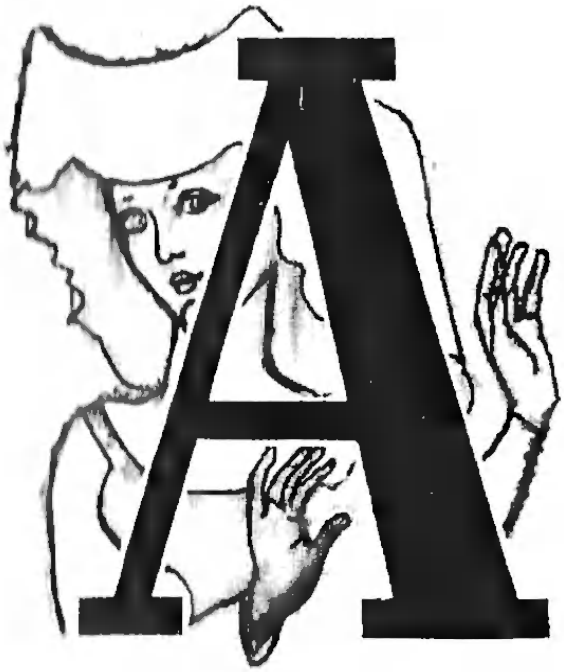
– Oudelette! Oudelette! ma mie, tu n'as pas de mal?

– Elle n'a pas de mal, répondit le fermier goguenard, et moi non plus, je te remercie vivement. Prends ta bêche et va m'enterrer cette vilaine chose. Ensuite, tu iras chercher le puisatier pour qu'il fasse un sérieux nettoyage dans ce puits. Et toi, Oudelette, considère-toi maintenant comme notre enfant.

Désormais, la vie changea pour la petite. Les fermiers prirent une solide servante pour les gros travaux, la jeune fille s'occupa de la couture, du raccommodage, de la cuisine. Ses joues devinrent roses et ses bras grossirent.

Plus tard, elle épousa le fils du fermier Janton; ils eurent beaucoup d'enfants et vécurent heureux.

L'homme aux dents rouges



AUTREFOIS vivaient dans une pauvre maison un homme et une femme qui avaient trois enfants.

L'aîné était un solide garçon, grand chasseur et grand buveur; le plus jeune, un innocent de santé fragile, doux comme un agnelet. Entre les deux garçons était une fille, si jolie qu'on la connaissait à dix lieues à la ronde. Les prétendants tournaient autour de la maison à toute heure du jour, fort bien accueillis par la mère.

— Les mouches sentent le miel! disait-elle. Allons, fillette, sois un peu aimable, offre-leur un pichet de vin.

Mais la fillette ne voulait pas être aimable. Au lieu d'offrir du vin, elle offrait des noix, et chacun sait qu'une

jouvencelle offre des noix à celui qu'elle ne veut pas pour mari. Les galants s'en allaient tout penauds, les uns après les autres.

— Hélas, gémissait la mère, que Notre-Dame de Condat nous aide! Voyez-vous cette mijaurée? As-tu perdu le sens? Pourquoi refuser tous les époux que le ciel t'envoie? Te crois-tu une riche héritière? Tu sais bien que tu n'auras même pas un chapel de roses comme dot!

Mais Mariette ne bronchait pas et sa mère s'égosillait en vain.

Finalement, le père lui-même, pourtant bien patient, se fâcha et tapa sur la table.

— Ma fille, nous sommes pauvres, l'Innocent ne travaille pas, et je n'aime guère les bouches inutiles. Choisis un mari et aide-nous un peu à sortir de cette misère noire.

Mariette avait pâli en entendant parler de l'Innocent, qu'elle aimait tendrement. Elle ne refusait tous les partis que pour pouvoir rester avec lui et le soigner. Elle savait bien qu'aucun gars du village n'accepterait de loger son jeune frère, et elle savait aussi que, loin d'elle, il serait très malheureux. Aussi répondit-elle les yeux brillants :

— Je n'épouserai qu'un homme de mon choix. Je préférerais être bâtonnée comme une mule par mes

père et mère, plutôt que louangée par un mari que je n'aimerais pas. Ce que je veux, c'est un homme aux dents rouges. Si vous ne le trouvez pas, je resterai fille.

Et elle sortit en courant dans la cour. La mère se laissa choir sur un escabeau, le père montra le poing aux poutres enfumées du plafond, et le frère aîné se tordit de rire, à grand bruit, tapant sur ses cuisses ses grosses mains de vigneron.

Deux jours après, on vit s'arrêter devant la maison un cheval noir monté par un cavalier beau comme le soleil couchant. Ses cheveux étaient sombres, son habit de pourpre, et ses yeux verts étincelaient entre ses cils. Il mit pied à terre et prit la main de Mariette.

– J'ai appris que vous cherchiez un mari. Voulez-vous m'épouser? l'Innocent vivra avec nous, et je l'aimerai comme un frère.

Sa voix était douce et pendant qu'il parlait, on vit que ses dents étaient rouges et brillantes comme des baies d'églantier. La jeune fille se troubla et balbutia, mais sa mère accourut, plongea respectueusement dans un grand remous de jupons et de tabliers, puis, contente de sa belle révérence, elle s'écria :

– Cher Seigneur, ma fille est à vous, mon fils est à vous, soyez le bienvenu et le très remercié. L'Innocent n'est pas bon à grand chose : pour dire vrai, sa place n'est pas sur la terre. Mais il tiendra compagnie à votre

femme. Les jeunes épouses doivent se sentir entourées.

L'homme aux dents rouges l'écouta sans mot dire, les sourcils un peu froncés, et accepta l'hospitalité que lui offrait le père.

Quelques jours plus tard, on célébra les noces. Le marié était le plus bel homme de la contrée, quand il restait bouche close. Et, comme il n'était pas bavard, toutes les femmes du voisinage le trouvaient incomparable.

Les jeunes époux et l'Innocent s'installèrent peu après dans une petite maison du village, et pendant trois jours Mariette se sentit heureuse comme elle ne l'avait jamais été. Son seul ennui était que son mari lui avait interdit de chercher à savoir qui il était et d'où il venait.

Le quatrième jour, la vie de Mariette changea, et l'envie de connaître vraiment son mystérieux mari se fit insoutenable. En effet, il se levait dès l'aube, montait à cheval, et partait au galop. Il ne rentrait que le soir, toujours silencieux, les yeux brillants. Son amour pour sa femme et son jeune beau-frère n'avait pas changé, mais Mariette n'en avait cure. Il l'abandonnait toute la journée! c'était un traître, un tyran, le plus mauvais mari de la terre. Elle usait ses beaux yeux à pleurer.

— Ma chère, lui disait sa mère, il fallait ne pas l'épouser. Épouse-t-on un homme aux dents rouges? C'est quelque suppôt de Satan!

Et elle rentrait chez elle, oubliant qu'elle avait été si heureuse de marier sa fille.

Un matin, Mariette alla trouver son frère aîné. Elle arriva en essuyant ses larmes avec son tablier à carreaux rouges et blancs.

– Écoute, toi seul peux m'aider. Si tu demandes à mon mari la permission de l'accompagner, il n'osera pas refuser. Mais seras-tu assez courageux et assez endurant pour rester en croupe derrière lui et ne pas le lâcher de la journée?

– Assez courageux, petite? tu te moques de moi. Il me conduirait dans une réunion de sorcières que je ne le quitterais pas.

Le lendemain matin, au moment de monter à cheval, l'homme aux dents rouges entendit une voix joviale qui disait :

– Mon bien-aimé beau-frère, j'ai fauché, j'ai engrangé. Mon travail de la semaine est fini. Voulez-vous me prendre avec vous? j'ai besoin de me délasser en galopant à travers la campagne.

Le frère aîné, les deux mains dans les poches, se dandinait d'un air fat. Il avait mis ses plus belles bottes et son habit de fête! L'homme aux dents rouges sourit légèrement et dit :

– Fort bien, j'accepte! Montez vite et tenez-vous à ma ceinture.

Et les voilà partis tous les deux au grand galop.

Le soleil fut vite brûlant, et le frère aîné couvert de sueur. Il se cramponnait, mal à son aise et les jambes recroquevillées. Enfin, le cheval s'arrêta auprès d'une fontaine d'argent.

— Vous avez bien chaud, mon ami, dit l'homme aux dents rouges. Descendez et buvez un peu.

— Cher beau-frère, après vous! répondit le garçon qui craignait d'être abandonné. Il ne sauta que le second dans l'herbe fraîche, et se mit à boire à longs traits. Mais l'eau devait avoir une vertu magique, car il sentit ses paupières s'alourdir et commença à dodeliner de la tête, tout titubant.

— Dieu du ciel, mon beau-frère, je... crois... que...

Et il s'écroula à l'ombre des arbres, ronflant comme les grandes orgues.

L'homme aux dents rouges sauta sur son cheval et l'éperonna vigoureusement.

Le soir, il repassa devant la fontaine d'argent.

— Holà, jeune homme! il se fait tard et vous avez assez dormi. Rentrons à toute bride au village, car l'on doit vous y attendre avec impatience.

Le frère aîné se dressa sur son séant, les yeux bouffis et les cheveux raides.

— Jour de ma vie! je suis dupé! pensa-t-il. Et il remonta en silence sur le cheval.

Mariette fut désolée de cet échec. Elle ne se consola que lorsque son frère lui eut promis de repartir le lendemain.

En effet, ils repartirent à l'aube. Cette fois, le garçon s'était bien juré de ne plus boire une seule goutte de l'eau maudite.

Après une longue chevauchée sous un soleil accablant, ils arrivèrent devant la fontaine d'argent.

– Voulez-vous boire, mon ami? vous devez avoir le gosier sec comme un panier de jonc!

– Non, grand merci! répondit le frère aîné en avalant sa salive et en regardant le ciel.

– A votre aise!

La chevauchée continua. Ils arrivèrent au bout de quelque temps devant un abricotier chargé de fruits d'or.

– Ne prendrez-vous pas quelques abricots, mon ami? Je vois que leur parfum vous fait battre les narines.

– J'en prendrai un, mais sans descendre de cheval, cher beau-frère!

Et le garçon allongea la main, cueillit un fruit et le mangea en roulant des yeux blancs.

– Délicieux! En vérité... vous... devriez... essayer...

Et il s'écroula contre le dos de l'homme aux dents rouges. Une seconde plus tard, il ronflait la tête à l'ombre

et les pieds au soleil dans l'herbe verte, et son beau-frère galopait vers son but mystérieux. Il revint au coucher du soleil et cria :

— Ohé, jeune homme! Il se fait tard et vous avez assez dormi. Rentrons à toute bride au village, car l'on doit vous y attendre avec impatience.

La colère du frère aîné éclata dès qu'il se trouva seul avec Mariette.

— Cet homme est le diable, jamais je ne retournerai avec lui! Je ne veux pas perdre mon âme immortelle.

Mariette sanglotait en le traitant de niais et de peureux. Lui s'emportait de plus en plus. Ils se turent en voyant arriver l'Innocent.

— Sœur, veux-tu absolument savoir où va ton mari, malgré sa défense?

— Certes, je le veux. Ah! il n'y a jamais eu sur terre femme plus malheureuse.

— Ne crains-tu pas de lui désobéir en cherchant à découvrir son secret?

— Je ne crains rien si ce n'est de vivre encore un seul jour à me ronger ainsi.

— Et bien, pour l'amour de toi, j'irai, et je saurai tout.

— Toi? pauvre idiot! cria le frère aîné avec rage.

Mais l'Innocent ne se laissa pas influencer par ses sarcasmes.

Le lendemain matin, l'homme aux dents rouges entendit une voix claire qui lui disait :

– Me permettez-vous de vous accompagner? je tâcherai de ne pas trop vous gêner, je ne suis pas bien lourd.

L'homme aux dents rouges regarda avec un sourire plein de tristesse le jeune garçon qui se tenait debout devant lui, les bras ballants, avec du soleil dans ses cheveux pâles.

– Si tu veux, petit. Tu es libre. Et après tout, tu as peut-être raison de me suivre.

Et les voilà partis au grand galop. En arrivant devant la fontaine d'argent, le cavalier dit à l'Innocent :

– Veux-tu boire, petit? l'eau est fraîche!

– Boire? répondit l'enfant avec surprise, je n'ai pas soif, merci.

Ils repartirent dans la chaleur. Arrivés devant l'abricotier :

– Veux-tu un de ces fruits, petit?

– Merci à vous, je n'ai pas faim.

Enfin, ils arrivèrent devant un grand mur. L'homme aux dents rouges sauta à terre, enleva l'Innocent dans ses bras et le déposa à côté de lui.

– Petit, je m'absente une seconde. Tiens la bride de mon cheval pendant ce temps.

L'Innocent attendit qu'il se fût éloigné, attacha le

cheval à une branche et s'élança en courant dans la même direction que son beau-frère. Il le vit au loin passer un large portail, et le suivit. Derrière lui, il traversa une prairie grasse et verte, semée de fleurs, brillant de cent ruisselets. Des vaches maigres et sales y paissaient; elles semblaient ne pouvoir se rassasier et meuglaient avec désespoir.

Ensuite, ils traversèrent une prairie en pente abrupte. L'herbe y était sèche et cassante, entremêlée de ronces. Les vaches qui s'y trouvaient étaient grasses et luisantes et ruminaient paisiblement.

Ensuite, ils traversèrent une prairie de taille moyenne, ni belle ni laide, avec juste ce qu'il fallait d'herbe. Les vaches qui y paissaient ouvraient de grands yeux tristes et semblaient périr d'ennui, immobiles comme des bornes.

Enfin, l'homme aux dents rouges arriva devant une chapelle. Il se prosterna sur les marches du seuil et resta un long moment sans bouger. L'Innocent retint son souffle et attendit. Il vit son beau-frère se relever, entrer dans la chapelle et refermer soigneusement la porte derrière lui.

Mais le trou de la serrure était large, on pouvait très bien voir ce qui se passait à l'intérieur. Une lumière multicolore dansait contre les murs. Le sol était jonché de fleurs blanches comme neige; l'autel semblait un buisson de roses rouges. Un prêtre disait la messe, servie

par l'homme aux dents rouges. L'Innocent ne pouvait détacher son regard de ce prêtre; jamais il n'avait vu un homme aussi grand. Sa robe luisait comme le soleil, ses mains comme des éclairs. Chaque fois qu'il se retournait, son visage éclipsait en lumière la lumière de sa robe et de ses mains.

Le jeune garçon, ébloui, s'efforça de regarder dans une autre direction. N'avait-il pas dit à sa sœur qu'il saurait ce que faisait l'homme aux dents rouges? Mais l'homme aux dents rouges servait la messe, les yeux fixés sur le prêtre avec adoration. Les cierges qui brûlaient sur l'autel, les fleurs, l'encens embaumaient; et l'Innocent, cramponné à la porte, en était tout étourdi. Il remarqua vaguement comme dans un demi-rêve que l'un des cierges placés sur l'autel était beaucoup plus court que les autres. Il tremblotait et clignotait comme l'œil d'un hibou ébloui par le jour.

– La flamme s'éteindra avant ce soir, pensa le jeune garçon. Puis, comme la messe était sur le point de s'achever, il quitta la chapelle en courant. Il fut bientôt rejoint par l'homme aux dents rouges qui le regarda avec gravité, mais sans prononcer une parole. Ils reprirent tous les deux le chemin du village.

– Cher beau-frère, dit l'Innocent, dites-moi quelle était cette prairie grasse pleine de vaches maigres?

– Petit, c'était l'enfer.

– Et cette prairie sèche pleine de vaches grasses?

– Petit, c'était le paradis.

– Et celle qui n'était ni grasse ni maigre était le purgatoire, alors?

– Petit, tu as raison.

– Alors, qui était ce prêtre qui disait la messe?

L'homme aux dents rouges regarda le village tout proche et Mariette, qui attendait sur le pas de la porte. Il poussa son cheval et répondit doucement :

– C'était Dieu, mon cher petit!

A ce moment, le cheval s'arrêta devant le seuil de Mariette. L'Innocent glissa des bras de son beau-frère dans ceux de sa sœur et resta là sans bouger, les yeux clos, pâle comme une anémone des bois. Mariette poussa un grand cri et l'homme aux dents rouges murmura :

– Il a vu pour l'amour de vous ce qu'aucun être humain ne peut voir, et deviné ce que seul peut deviner un cœur pur. Sa place n'est plus sur la terre, il a contemplé Dieu dans sa gloire, et doit retourner à lui.

Mariette, désespérée, regarda son mari avec des yeux brillants de larmes. Elle le vit remonter à cheval et repartir vers le Nord, au grand galop. Elle comprit alors qu'il la quittait à tout jamais parce qu'elle n'avait pas respecté son secret, et elle resta seule dans la nuit tombante, serrant contre elle le cadavre de son frère.

Sa place n'est plus sur terre.

Page 96.

Sa place n'est plus sur terre. *Page 96.*

Bernard-Pêcheur

IL y a longtemps, longtemps vivait à Castéra, sur les bords du Gers, un tisserand nommé Bernard. Toute la semaine il tissait en chantant, le dimanche c'était lui le plus gai; on ne l'avait jamais vu triste ou fatigué. Et pourtant, le pauvre était affligé d'une femme bavarde comme un moulin. Quand il était las de ses discours interminables il allait à la pêche, tout simplement. C'est dire qu'il pêchait beaucoup, et qu'il fournissait de poisson tout le village. Ensuite, il tissait une partie de la nuit, pour rattraper le temps perdu, pendant que sa femme dormait.

Lui et sa compagne étaient connus de tous. On disait dans la région : « Gai comme Bernard-Pêcheur » et aussi « Bavard comme la femme de Bernard-Pêcheur ».

Une nuit, vers trois heures, le tisserand descendit vers la rivière, pour poser ses lignes de fond. Il faisait tiède, le ciel était clair. En approchant des saules qui bordaient la rive, Bernard entendit des cris et des rires de femmes.

— Diable, pensa-t-il. Je quitte une bavarde qui parle même la nuit, en rêvant, et je tombe ici sur cent bavardes. Seraient-ce les filles de Castéra qui sont venues se baigner? c'est folie, de si bon matin. En tous cas elles auront effrayé le poisson et je rentrerai bredouille par leur faute. Maudites péronelles! Je vais m'approcher tout doucement et je leur ferai peur.

Il se glissa dans l'herbe haute, silencieux comme une belette, et passa la tête entre les branches.

Il vit une troupe de jeunes filles aux longs cheveux pâles qui nageaient et se poursuivaient dans l'eau, au clair de lune. Il se sentit tout étonné.

— En voilà un étrange troupeau! Il n'y en a pas une que je reconnaisse. Comme elles nagent bien! Et comme elles sont bizarres!

En effet, ce spectacle avait quelque chose d'étrange et de fascinant. Les baigneuses avaient toutes des chevelures blondes, ce qui est rare en Gascogne, mais chacune

d'un blond différent. Blond d'or ou blond d'argent, blond de cendre ou blond de feu, blond presque vert ou blond presque rose. C'étaient des cheveux longs de plusieurs aunes et légers comme le vent, qui semblaient ne pas se mouiller.

Bernard-Pêcheur, assez troublé, essaya de comprendre leurs paroles entrecroisées, mêlées de rires en cascade. Ce n'était pas du patois, ce n'était pas non plus du français. Il regarda ensuite sur la rive, cherchant des yeux les vêtements des jeunes filles. Il n'y en avait nulle part, mais sur les pierres il vit briller plusieurs peignes d'or.

Soudain, l'une d'elle sortit de l'eau à moitié et se mit à se peigner. Ses bras nus semblaient sortir d'une robe d'or tant ses cheveux étaient longs et épais. Au bout d'un instant elle s'accrocha au rocher, se hissa et s'assit commodément. Alors Bernard-Pêcheur vit que le bas de son corps était une queue de poisson, verte et écailleuse.

— Malédiction, pensa-t-il, je suis tombé sur un troupeau de sirènes — et il se rejeta en arrière, pour échapper au danger. Il savait bien que les sirènes attirent les hommes dans l'eau, irrésistiblement, et que là elles leur sucent le sang et les noient.

Au bruit qu'il fit, la sirène au rocher jeta son peigne en criant en gascon :

– Un homme! un homme!

Toutes alors lui tendirent les bras en criant à leur tour :

– Viens, viens nager avec nous!

Bernique! le tisserand ne songeait qu'à décamper. Il avait une grande envie de revoir son insupportable femme et ses chers voisins. Il remonta la berge en courant, mais les sirènes se mirent à chanter, et ses jambes devinrent lourdes comme du plomb. Leurs voix étaient si douces et si belles que personne n'aurait pu y résister. Bernard-Pêcheur se bouchait les oreilles, mais la musique fluide et puissante s'infiltrait comme la pluie entre ses doigts. Les sirènes chantaient :

« Nous venons de la mer profonde,
La Gironde nous l'avons remontée
La Garonne nous l'avons remontée
Le Gers nous l'avons remonté
La mer est verte et amère
La Gironde est molle et salée
La Garonne est douce et légère
Le Gers est léger et poivré
C'est l'eau du Gers que je préfère
Homme d'ici l'as-tu goûtée? »

Bernard-Pêcheur redescendit la rive doucement. Il arriva tout près de la rivière, tout près... Sa tête tournait.

Mais alors les cloches de Castéra se mirent à sonner l'angélus et les sirènes poussèrent un grand cri. Elles se bousculèrent et disparurent sous l'eau en un instant.

Bernard-Pêcheur resta un long moment immobile, le cœur battant. Quand il fut un peu calmé il s'éloigna. C'est alors qu'il aperçut, brillant sur le rocher, le peigne d'or oublié. Il le ramassa et regagna le village. Sa femme l'attendait.

— D'où viens-tu, tu es en retard, où sont tes lignes, où est ton poisson, tu n'as donc rien pris, je t'attends depuis le lever du soleil, pendant ce temps ton travail n'avance pas, et qu'est-ce que je vais bien faire pour le déjeuner si tu ne rapportes rien, et pourquoi as-tu cet air ahuri?

Bernard-Pêcheur essaya d'endiguer ce flot de paroles mais il n'y parvint pas.

— Ta veste est pleine de terre, on croirait que tu t'es roulé dans l'herbe, donne-la donc que je la nettoie, mais si, donne-la vite, allons, je la tiens, enlève-la donc, oh! qu'est-ce qu'il y a dans la poche?

Et pour la première fois depuis sa naissance, la bonne dame resta muette, le peigne d'or à la main, les yeux écarquillés. Elle finit par murmurer :

— On dirait... un peigne de fée... ou de sirène...

Bernard-Pêcheur, assez confus, raconta son aventure, sans grand enthousiasme. Il aurait préféré n'en pas parler. Sa femme reprit immédiatement toute son énergie et toute sa faconde.

— Je garde ce peigne, on dit que les sirènes tiennent beaucoup à tout ce qui leur appartient, celle-ci voudra ravoir son bien, je le lui porterai, je demanderai en échange une bonne somme d'argent, elle ne pourra pas le refuser...

— Femme, ceci ne me plaît pas. Rendons le peigne si tu veux, mais ne demandons pas d'argent.

Parole malheureuse! La ménagère fut si fort en colère que la maison trembla et que Bernard-Pêcheur accepta tout sans plus discuter.

La nuit suivante, la bavarde alla s'installer bien en vue sur la rive du Gers, le peigne à la main. Elle n'attendit pas longtemps. Bientôt, elle vit une tête blonde qui apparaissait à la surface de l'eau et qui glissait vers elle. C'était la sirène.

— Femme, rends-moi mon peigne d'or que j'aime tant.

— Belle demoiselle, je le savais bien, voyez mon honnêteté et ma charité, je n'ai pas voulu vous faire

attendre et j'ai pourtant hésité, car nous sommes pauvres, ce peigne est en or...

– J'ai compris, j'ai compris. Que veux-tu en échange?

– Pour moi, des cheveux blonds comme les vôtres et pour ma maison la richesse assurée.

– C'est bien. Regarde à tes pieds, tu y trouveras cinq écus d'or. Chaque nuit tu pourras en trouver autant si tu viens avant l'aube et si tu gardes le secret. Souviens-toi que si quelqu'un venait à savoir notre marché, tu n'aurais plus un sou.

La femme promit, rendit le peigne, ramassa l'argent et courut chez elle tout d'une traite pour regarder ses nouveaux cheveux dans le miroir. En la voyant, Bernard-Pêcheur cria :

– Aïe, ma femme! que t'est-il arrivé? Je t'aimais mieux en brune!

Mais elle n'en avait cure et était folle de joie. Et quelle joie encore dans les jours qui suivirent, en achetant les belles robes et la belle vaisselle!

Cependant tout n'était pas rose, ses cheveux en particulier lui attirèrent plus de désagréments que de satisfaction, contrairement à ce qu'elle attendait.

Les voisines en firent des gorges chaudes, les gamins du village se moquèrent d'elle et elle-même dut bien reconnaître que sur sa tête bronzée et passablement

ridée l'effet n'était pas très heureux. On aurait dit un toit de chaume sur une maison de pierres rouges et brunes. Mais surtout le plus pénible était de garder son secret malgré les questions indiscrètes.

– Bernard a pêché un trésor dans le Gers?

– Vous avez donc fait un héritage?

– C'est une maladie qui vous a ainsi éclairci les cheveux?

– Votre mari gagne donc tant d'argent avec son métier à tisser?

Elle n'y tenait plus. Bernard-Pêcheur, lui, s'amusait bien à l'observer. Quel supplice pour une bavarde!

Un matin dans sa cuisine, la brave femme regardait les cinq écus qu'elle venait de ramasser au bord de l'eau.

La femme du sacristain entra brusquement en disant :

– Voisine, n'auriez-vous pas un peu de braise? Oh! les beaux écus tout neufs! D'où viennent-ils?

Alors, rouge et haletante, l'épouse du tisserand raconte tout, très en détail, à une allure vertigineuse. Elle demande le secret qui lui fut promis solennellement. En sortant de là, la femme du sacristain alla rendre visite à la fille du charron, puis à la fiancée du boulanger et à la bonne du curé, qui elles-mêmes passèrent leur journée à courir de droite et de gauche chez leurs amies et voisines.

Quand la femme de Bernard-Pêcheur retourna au bord du Gers, avant l'aube, elle ne trouva à la place des cinq écus que cinq noix sèches toutes noires.

C'est ainsi que redevint pauvre le tisserand de Castéra, qui n'avait qu'un seul défaut : une femme trop bavarde.

Huon de Bordeaux

Il y a longtemps, Charlemagne tenait sa cour à Paris. Il était vieux et sa tête était blanche comme la neige. Un jour il convoqua tous les barons à un grand festin et leur parla ainsi :

— Amis, j'ai besoin de repos, mon corps est usé et tremblant sous ses vêtements d'hermine. Je ne peux plus chevaucher ni tenir une épée. J'ai l'intention d'abdiquer en faveur de mon fils Charles.

Alors les barons se désolèrent bien haut. Ils n'avaient nulle envie d'être vassaux du prince qui était faible et capricieux comme une femme. Le vieux duc Naimes, conseiller et confident de Charlemagne, se désolait plus encore que les autres. C'est alors qu'entra le jeune

Charles, vêtu de pourpre, un épervier au poing. Il regarda les barons de biais en marchant jusqu'au trône de son père.

– Fils, dit l'empereur, approche ici. Je te donne mon fief; sache le mériter, reste preux et religieux.

– Sire, répondit Charles en baissant ses longs cils noirs, à votre plaisir.

Mais alors se leva Amaury de la Tour de Rivier, un des plus grands traîtres que la terre ait porté. Il venait d'imaginer un plan qui pouvait lui assurer la fortune et qui lui concilierait présentement l'estime des barons.

– Sire, dit-il, écoutez vos barons et gardez votre couronne; il n'est pas temps de songer à la succession. Voudriez-vous donner à votre fils un empire désuni? Il reste encore un pays qui n'est pas très éloigné, où votre autorité est bafouée. C'est le duché de Bordeaux. Le duc de Seguin est mort voilà bien quatre ans, et son héritier Huon n'a pas encore songé à venir prêter serment; il ne songe qu'à rire et à jouer avec son jeune frère Gérard. Avant de penser à abdiquer, envoyez vos barons, votre fils et votre bonne armée soumettre ces mauvais vassaux.

En entendant ces paroles, le sage duc Naimes sentit la colère le saisir. Il savait qu'Amaury convoitait le duché de Bordeaux sur lequel il prétendait avoir des

droits. Il fit mine toutefois d'ignorer ces mauvais desseins et tourna Amaury en ridicule.

– Vous bavardez sans plus de bon sens qu'une pie borgne, lui dit-il. Si les enfants de Seguin ne sont pas venus relever leur fief en prêtant serment à l'empereur, c'est parce qu'ils sont jeunes encore, et que leur mère tremble pour eux, imaginant les dangers d'un long voyage. Mais ils sont d'un lignage qui a fait ses preuves de fidélité. Seguin a toujours bien servi son suzerain.

Ces paroles causèrent une longue et orageuse discussion entre les barons. Finalement ils se mirent d'accord quand Charlemagne déclara qu'il renonçait momentanément à abdiquer et qu'il allait dépêcher deux messagers à Bordeaux pour ramener Huon et Gérard. Ils s'expliqueraient devant la cour.

Les barons vidèrent encore une fois leur coupe en l'honneur de l'empereur et tous se retirèrent. Seul Amaury resta dans un coin sombre de la salle, derrière un pilier. Il laissa passer Charlemagne et son fils, puis les valets porteurs de torches, et sortit à son tour, suivant de loin le jeune Charles qui avait salué son père et se dirigeait vers ses appartements.

– Sire Charles! dit Amaury à mi-voix.

Charles se retourna et comprit que le baron voulait lui parler en secret. Il prit la torche des mains de son serviteur et le congédia.

— Parle, Amaury, nous sommes seuls.

— Hélas! beau sire, mon âme désolée cherche un peu de réconfort auprès de votre jeunesse, et de votre gaîté.

Ce disant, le seigneur de la Tour de Rivier regardait le dallage d'un air de profonde affliction.

— Pourquoi te désoler? N'as-tu pas obtenu ce que tu voulais, faux baron? Ne m'as-tu pas enlevé des mains l'empire que je tenais presque?

— Sire Charles, je voulais seulement vous donner l'occasion de briller dans une juste guerre contre Bordeaux. Tous ces barons vous méprisent un peu, pardonnez ma franchise. N'aurait-ce pas été beau de forcer leur estime avant de monter sur le trône? Vous vous seriez assuré ainsi de fidèles admirateurs. Mais hélas! à présent, mon âme est pleine d'amertume, car Naimes s'est mis en travers de mon projet. Bientôt ces damoiseaux seront ici, et avec leur bonne langue de méridionaux ils séduiront la cour. Qui sait même si l'on ne trouvera pas que le fils de Seguin est digne de la couronne impériale? Hélas, beau sire, je pleure sur vous et sur la faillite de vos espérances.

— Hé, Amaury, compère, vous avez trop d'imagination! Les choses certes n'iront pas aussi loin. Toutefois je n'aime guère ces louveteaux. Mieux vaut prévoir le

pire : je pense qu'il va nous falloir aviser. Tu es de bon conseil, aide-moi.

Alors le sire Amaury, que Dieu damne! se mit à parler tout bas, et ses lèvres sinueuses remuèrent vite et sans bruit comme un nœud de serpents. Le jeune Charles se laissa prendre à ses paroles habiles, et tous deux restèrent longtemps sous les grandes voûtes de pierre, éclairés par la torche crépitante.

La route était belle devant Huon et son frère, le soleil brillait, l'eau des ruisseaux chantait.

— Tu seras gonfalonier de France et moi chambellan. La fortune nous attend sans aucun doute à Paris, disait Gérard tout joyeux.

Derrière les fils de Seguin marchaient en bon ordre trente chevaux chargés de vases précieux et de riches étoffes, puis suivaient les chiens de chasse et les valets portant des éperviers et des faucons. Enfin dix chevaliers de haut parage et dix écuyers fermaient la marche.

Peu après midi, la troupe des Bordelais rencontra à un croisement l'abbé de Cluny qui se rendait lui aussi à Paris auprès de Charlemagne, car il était de tiers conseil à la cour. Le bon abbé marchait en compagnie de quatre-vingts moines.

Huon salua l'homme de Dieu et lui expliqua le but de son voyage. Ils furent vite amis et chevauchèrent joyeusement de compagnie.

Déjà on approchait de Paris; au loin le ciel et les collines se couvraient des brumes légères de la Seine, empourprées par le soleil couchant.

— Frère, dit Gérard, ne vois-tu pas là-bas ces hommes d'armes qui viennent de la ville? Charlemagne a envoyé à notre rencontre. Te plaît-il que je pousse de l'avant pour les saluer et leur offrir notre gage?

— Va, Gérard, dit Huon.

Gérard poussa son cheval. Là-bas la petite troupe d'hommes en armes restait immobile.

— Amaury, dit l'un des cavaliers parisiens, laisse-moi aller seul au-devant de cet étourneau. C'est Huon sans nul doute, et je veux de ma main tuer l'importun.

— Allez, sire Charles, et Dieu vous aide! et vous autres chevaliers, ne l'accompagnez pas puisqu'il le veut ainsi.

Charles partit au galop et Amaury continua :

— Non, chevaliers, ne l'accompagnez pas, car s'il meurt, la maison de France restera sans héritier; alors je saurai prendre sa place dans le cœur de Charlemagne, et plus tard sur le trône.

Et Amaury fit reculer les chevaliers, se cachant avec eux dans un bosquet.

Gérard se trouva bientôt devant le jeune Charles et le salua courtoisement :

– Franc chevalier, faites-vous le guet? gardez-vous le pays? Si nous devons quelque droit de péage, nous l'acquitterons volontiers.

– Es-tu le fils de Seguin?

– Oui, chevalier, et je porte à Paris le message de paix des Bordelais.

– Défends-toi, fils de Seguin, je suis venu pour te tuer.

Gérard frémit en entendant ces mots, il crut avoir affaire à un fou. Il avait laissé ses armes à Huon pour venir porter son gage de paix. Que pouvait-il tenter? Il tourna bride et se sauva. Charles saisi de colère le poursuivit et le perça de sa lance. Gérard s'écroula de son cheval. Sur la colline voisine Huon avait tout vu et l'abbé se tordait les mains de désespoir.

– Mes chevaliers, m'aiderez-vous? cria Huon.

– Jusqu'à la mort!

Et la troupe des Bordelais s'élança, pendant que les moines suivaient de loin le combat et priaient agenouillés dans l'herbe.

Huon eut tôt fait de rejoindre le jeune Charles et le défia à grands cris. Le combat s'engagea. La mine de Huon était si terrible que Charles comprit tout de suite qu'il était perdu. Il tourna la tête pour voir si Amaury

venait à son secours, mais il avait disparu avec ses gens. Charles se vit trahi et tomba frappé au cœur par l'épée de Huon.

Le traître Amaury se sentit plein de joie. A travers les troncs d'arbres et les branches il vit Huon agenouillé près de son frère Gérard. Huon déchirait son bliaut et pansait avec douceur la large blessure.

— Admirez l'ironie du sort, chevaliers, disait Amaury dans son bois. Huon n'est pas mort; Gérard est seulement blessé; et Charles, le jeune assassin, a payé sa perfidie. Tout ceci est très moral, vous me voyez ravi de joie.

Bientôt la troupe des Bordelais et des moines reprit sa marche vers Paris. Gérard était à cheval, soutenu à droite et à gauche par Huon et l'abbé de Cluny.

Amaury fit ramasser le corps de Charles et se mit en route avec ses chevaliers, restant à distance respectueuse des Bordelais.

— Par saint Pierre, dit le bon abbé, que font là-bas ces corbeaux? Ils ont ramassé le corps et nous suivent de loin. Je crains quelque traîtrise.

— Non, mon père, dit Huon; ils ne cherchent pas à nous rejoindre, ils ne doivent pas avoir de mauvais desseins. Cependant vous avez assisté au combat et vous pourrez témoigner devant l'empereur qu'il n'y a

pas eu traîtrise de ma part, si les autres là-bas osent prétendre le contraire.

Quelques heures plus tard ils entrèrent dans Paris et se dirigèrent vers le palais. Huon et l'abbé soutinrent Gérard pour lui faire monter les degrés de marbre, et ils se présentèrent silencieux et graves devant l'empereur et sa cour.

Huon s'écria d'une voix forte :

– Que le Seigneur qui fut mis en croix garde le duc Naimes et les hauts barons qui sont assis près de lui, car je connais Naimes qui fut ami loyal de mon père. Mais que le Seigneur confonde Charles de Saint-Denis comme traître et mauvais roi, car il nous a fait venir pour le servir, et a embusqué des meurtriers sur notre route, malgré son sauf-conduit.

Il y eut une grande rumeur, et l'empereur devint rouge comme une épée plongée dans le feu. Il s'écria :

– Vassal, prends garde à tes paroles. Si tu ne peux pas prouver cette embuscade, je te ferai mourir de male mort!

Alors Huon enleva le manteau de son frère et sa pelisse d'hermine. Il débrida doucement la plaie qui se rouvrit malgré ses précautions; le sang se mit à couler, et Gérard s'évanouit une fois encore.

Les barons poussèrent des cris d'horreur et l'empereur s'émut. Pouvait-il supporter d'être accusé de trahison

à l'âge respectable qu'il avait et si près de la mort? Il appela son meilleur médecin et lui promit trois sacs d'or s'il parvenait à atténuer les souffrances de Gérard. Le médecin assura que le jeune homme serait guéri avant cinq jours.

L'empereur se retourna vers Huon et déclara :

— Je ferai périr le coupable, je le jure, quand bien même ce serait le plus cher de mes barons, le meilleur de mes parents, ou mon fils bien-aimé.

Toute l'assistance applaudit. Naimes prit Huon dans ses bras et le baisa au front, Charlemagne lui tendit une coupe pleine de vin blanc. Mais à ce moment-là on entendit une grande rumeur dans la rue. L'escalier résonna de cris et de sanglots, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer des bourgeois, des dames, des écuyers qui se tordaient les poings et s'arrachaient les cheveux. Le silence se fit. Amaury entra à son tour, entouré de ses hommes et portant dans ses bras le cadavre de Charles. L'empereur se leva tout droit et Amaury s'avança jusqu'aux marches du trône en criant :

— Juste empereur, reçois le corps de ton fils!

Charlemagne tomba sur son enfant et resta quelques minutes immobile au milieu d'un grand silence. Enfin il se releva et dit à voix basse :

— Amaury, qui a tué Charles?

– C'est ce petit damoiseau que je vois assis là et qui boit votre vin.

A ces mots l'empereur changea de visage et saisit son épée. Il allait en frapper Huon quand Naimes retint son bras. Huon était fort pâle, il serrait sa coupe entre ses doigts et ne pouvait détacher les yeux du cadavre qu'il reconnaissait. Ainsi il avait tué le fils de l'empereur! En voyant le visage effrayant de Charlemagne, il se sentit tout bouleversé, mais cependant fit bonne contenance.

– Sire, je me soumets à vous; pourtant, je le jure, j'ignorais que ce fût là votre fils.

Et il raconta le drame, d'une voix ferme, mais le cœur battant.

– Sire, cria Amaury, cet homme vous ment. Nous étions à la chasse, Charles et moi, quand nous avons vu arriver ce fou : il s'est jeté sur votre fils dès qu'il a su son nom et son rang. Il l'a tué devant mes yeux.

– Sainte Marie, s'écria alors l'abbé de Cluny, se dressant dans sa grande robe, jamais je n'ai vu une telle félonie! Amaury, que Dieu vous confonde! Je suis prêt à jurer sur l'évangile, et quatre-vingts moines avec moi, que tout ce qu'a dit Amaury n'est que fable et fausseté. Sire, accordez à ces deux hommes le jugement de Dieu, qu'ils se battent en champ clos, on verra de quel côté est la justice.

Le témoignage du saint homme était d'un tel poids que l'empereur finit par consentir.

— C'est bon, dit-il, la bataille aura lieu. Mais il faudra que le vaincu avoue son crime avant de mourir, à voix haute et claire, sinon le vainqueur sera mis hors la loi.

— Sire, dit le sage duc Naimes, ceci est une injustice, car souvent on voit mourir des champions qui n'ont pas eu le temps de prononcer une parole.

Mais l'empereur fut inflexible. Il désirait que le combat s'engageât sans délai. Naimes qu'il nomma juge du camp s'occupa des armes et des chevaux. Pendant ce temps les deux adversaires suivis de toute la cour allèrent entendre la messe au moutier. Ensuite on apporta le pain, le vin et la viande, et ils déjeunèrent sur l'autel même de saint Pierre. Ils s'armèrent devant l'empereur dont le regard sombre ne les quittait pas, puis ils prêtèrent serment sur les reliques avant de monter à cheval. L'abbé de Cluny lui-même tint l'étrier de Huon.

— Si tu n'as pas la victoire, dit-il, que nous soyons pendus, moi et mes quatre-vingts moines! Si tu étais vaincu, cela serait une telle injustice que j'irais tout droit battre saint Pierre dans sa châsse, tant et tant qu'il ne resterait plus une parcelle d'or!

Et pendant que Naimes menait les deux adversaires au camp, l'abbé allait s'agenouiller au moutier.

Les dames et les barons entouraient la lice, vêtus de vair, de petit-gris, de drap fin et d'argent; ils se réjouissaient à l'idée d'un beau combat. L'empereur seul était absent. Il était resté au palais près du corps de son fils. A l'entrée des deux champions un grand silence se fit. Tous les yeux se fixèrent d'abord sur Amaury qui avait un bliaut rouge et un grand manteau jaune. Il montait un large et solide cheval noir et tenait les yeux baissés. Son visage n'était pas beau à voir car il commençait à avoir peur. Les dames détournèrent leur regard sur Huon, encore vêtu de son costume de voyage sombre et déchiré, et qui se tenait fort tranquille sur son petit cheval d'Arabie.

Au signal de Naimes, les deux combattants se précipitèrent l'un sur l'autre et leurs lances se heurtèrent avec un bruit de cloche. Amaury reprit soudain courage et le combat s'engagea furieusement. Les spectateurs criaient pour encourager leurs champions ou les injurier. Les épées lançaient des éclairs en sonnant sur les écus. Naimes, immobile sur son cheval au milieu des tourbillons de poussière, suivait les coups sans rien dire, mais son vieux cœur battait.

Enfin on vit faiblir Amaury, il fut jeté sur le sol et demanda merci. Un grand silence se fit. Amaury allait-il avouer son forfait? Huon mit pied à terre pour recevoir l'épée du vaincu; mais à cet instant précis le traître

Amaury, vif comme l'éclair, lui porta un coup si brutal qu'il déchira trois cents mailles de son haubert. Huon ne fut pas blessé par miracle, mais la rage le saisit. Il trancha la tête d'Amaury d'un revers de son épée.

Alors, malgré les acclamations joyeuses de la foule, il se sentit désolé. Amaury n'avait pas eu le temps d'avouer. Il attacha la tête à l'arçon de sa selle et reprit le chemin du château à côté de Naimes qui se taisait lui aussi.

— Fils de Seguin, cria l'empereur de loin, ne te présente pas devant moi si la félonie d'Amaury n'a pas été reconnue publiquement.

Naimes s'approcha de Charlemagne et lui fit le rapport du combat.

— Huon, cria encore l'empereur, tes richesses m'appartiennent, tu es banni de tes terres. Si tu y remets à jamais les pieds, tu seras pendu.

Huon pâlit de détresse en pensant à sa mère, à son frère Gérard et à son cher pays ensoleillé. Que ferait-il loin de ses terres fertiles, loin de ses compagnons de jeunesse? Il était tellement désespéré qu'il n'entendit pas les barons et Naimes supplier l'empereur. Les dames pleuraient à genoux, les jeunes gens criaient et menaçaient, les vieillards parlaient raison et essayaient de démontrer à Charlemagne l'injustice d'un tel arrêt. Enfin Naimes s'écria :

— Seigneurs, quittons ce roi tout rassoté, et cette cour où le jugement de Dieu n'est pas respecté. Charles, tu bannis Huon de Bordeaux, mais sache qu'avec lui tu bannis tous tes barons!

Et ils se dirigèrent vers la porte où Huon se tenait immobile.

Charlemagne, se voyant abandonné de tous, sentit son cœur se déchirer. Il se leva et cria :

— Naimes, ami fidèle, reviens!

Puis il ajouta :

— Reviens aussi, Huon! Tes terres te sont rendues et mon affection. Mais je veux pourtant te soumettre à une épreuve qui me montrera si tu es le digne fils de ton père.

— Sire, dit Naimes, Huon veut un pardon sans condition. L'épreuve a déjà eu lieu. Ne rusez pas avec nous, sire.

— Laissez parler l'empereur, dit Huon, je suis prêt à me soumettre à sa volonté et à expier par quelque grand danger le tort que je lui ai fait sans le vouloir.

— Tu iras à Babylone, où règne l'émir Gaudisse. Tu lui feras mon salut et tu lui demanderas comme gage de paix ses deux grosses tresses et quatre de ses dents molaires. Le péril est immense mais ton fief t'attend. Ton frère Gérard l'administrera pendant ton absence.

Les barons recommencèrent à gémir et à crier. N'était-

ce pas envoyer Huon à une mort certaine? Pourquoi faire semblant de lui pardonner? Mais Huon s'écria joyeusement :

— J'accepte, sire, et je pars tout de suite. Ne croyez pas me punir ainsi! Cette aventure m'enchante, je suis jeune et fort, et avec de bons amis j'irais jusqu'au bout du monde.

Deux jours après, Huon et cent de ses chevaliers se mirent en route vers l'Orient, accompagnés des vœux et des bénédictions de tous.

— De bons amis, murmura Naimes, de bons amis il en aura partout et toujours, car il est fait pour être aimé. Voilà sa force. Tôt ou tard, Charles-le-Grand, qui est là à froncer les sourcils et à remâcher sa haine, devra bien s'en apercevoir. A bientôt, Huon!

Huon de Bordeaux à Babylone

ÉCOUTEZ maintenant les aventures d'Huon de Bordeaux et d'Obéron, le petit roi sauvage qui passa toute sa vie dans les bois.

Quand Huon eut quitté la cour de Charlemagne avec ses cent chevaliers, il se sentit plein de joie. Et pourtant comme la route était longue et dangereuse! Ils chevauchèrent longtemps, longtemps, passèrent les monts et les plaines, et arrivèrent à Rome. Huon se rendit à la basilique de Saint-Pierre, et fit sa soumission au pape. Il se confessa à lui et lui demanda le pardon de ses péchés. Le pape fut ému de ses malheurs et séduit par sa courtoisie.

— Huon, lui dit-il, tu es un vrai chevalier. Je t'offre mon aide. Va à Brindes, tu y trouveras mon cousin

Garin de Saint-Omer, qui est marin et a la garde du port. Il te sera de bon secours.

Huon et ses amis chevauchèrent jusqu'à la mer, et entrèrent dans la cité de Brindes, pleine de matelots, de chants et d'odeurs mélangées. Garin de Saint-Omer les accueillit avec grand honneur au seuil de sa maison de marbre, et leur fit donner un bon repas dans une salle aux fenêtres ouvertes sur le port.

Huon et son hôte conversèrent longuement et la gentillesse d'Huon était si charmante que le cousin du pape se sentit lui aussi plein d'amitié et d'admiration.

– Chevalier, dit-il, soyez sans crainte, vous poursuivrez votre voyage. J'ai quatre barges, quatre navires et quatre chalands qui courent les mers, et de l'argent plein mes coffres. J'aime les aventures, et ma richesse me permet de satisfaire mon goût. Si vous le permettez, je partirai avec vous dès demain et nous ferons voile sur Jérusalem.

En effet, le lendemain, un grand navire chargé de vivres et de chevaux emporta Huon et ses compagnons.

Après une longue traversée, ils abordèrent en Palestine et Huon alla prier à l'endroit où mourut Notre Seigneur. Puis, à cheval, ils s'enfoncèrent dans les terres hostiles, vers la Mer Rouge. Ils traversèrent d'étranges pays et souffrirent de la soif. Au bout de quinze jours, ils rencontrèrent au milieu du désert un ermite décharné qui

traînait péniblement ses longs pieds secs. Huon le salua avec sa courtoisie habituelle et lui donna une partie des provisions qui lui restaient. L'ermite, qui s'appelait Jérôme, lui baisa les mains et s'offrit pour guider les chevaliers, à travers le pays, là où ils voudraient. Huon lui raconta alors son histoire.

– Messire, je remercie Dieu de pouvoir vous aider, s'écria l'ermite, car je sais le chemin de Babylone pour y être allé plusieurs fois. Je connais Gaudisse le Cruel et sa fille, la belle Esclarmonde. Mais il faut traverser un bois maudit, de quarante lieues de long; je tiens à vous avertir du grand danger qu'on y court.

– En route! dit Huon joyeusement, tant pis pour les dangers. Nous sommes tous bien armés.

– Sire Huon, reprit Jérôme, vous ne savez pas ce que je sais. Dans ce bois habite Obéron, le petit roi qui n'a que trois pieds de haut. A mon avis, il doit être fils du diable car sa puissance est infernale. Et pourtant, il est beau comme le soleil. S'il vous parle, gardez-vous de répondre, on dit que celui qui lui adresse la parole reste en son pouvoir éternellement. Je ne saurais jurer que le fait est exact, mais par Dieu, mieux vaut prendre à l'avance ses précautions.

– Marchons toujours, Jérôme, et merci de votre conseil.

Ils se remirent en route et bientôt entrèrent dans

une sombre forêt, où régnait une chaleur étouffante. Tout était silencieux et Huon commençait à croire que Jérôme avait l'imagination trop vive, quand soudain, il vit devant lui un tout petit homme vêtu d'un grand manteau de soie à bandes d'or. A son épaule pendait un arc noir comme la nuit et à son cou un cor d'ivoire brillant. Il l'emboucha et se mit à sonner. Immédiatement, les chevaux se dressèrent sur leurs jambes de derrière et dansèrent joyeusement, secouant leurs cavaliers en cadence.

— Certes, voilà de la sorcellerie! Est-ce là le nain Obéron, Jérôme? dit Garin de Saint-Omer.

— Certes, messire, répondit le bon ermite fort occupé à se maintenir en selle.

Obéron lâcha son cor, les chevaux se calmèrent. Et l'on entendit la voix claire du nain qui disait ces mots de paix :

— Au nom du Dieu tout-puissant, par l'huile sacrée, par le Saint Chrême et par le sel du baptême, je vous conjure de me saluer.

Alors Huon le preux chevalier se sentit ému.

— Jérôme, dit-il, que ce nain est beau et que sa parole est noble! Nul ne m'a conjuré en vain au nom du Seigneur. Quand ce petit homme serait le diable Burgibus en personne, je devrais lui rendre sa politesse.

Et, malgré les supplications de ses hommes, il poussa son cheval vers Obéron et lui dit :

– Salut, petit roi des forêts, que Dieu te protège.

Il mit pied à terre et s'agenouilla pour se trouver à la portée du nain. Celui-ci, les yeux brillants de joie, lui saisit les mains et les baisa.

– Huon, je t'aime pour ta grande loyauté. Je t'attendais et je peux lire dans tes pensées. Tu es le plus noble des chevaliers. Peu de chrétiens m'ont salué, mais aucun n'aura été mieux récompensé. Je suis le fils de Jules César et de la fée Morgane qui vivait dans les bois. J'ai des siècles d'existence et je ne vieillirai jamais. Quand je voudrai terminer ma vie, ma place est marquée auprès de Dieu.

Le joli chevalier, haut de trois pieds, sonna du cor, et une table richement servie apparut. Huon et ses amis mangèrent de bon appétit. A la fin du repas, Obéron donna son cor à son nouvel ami.

– Quand tu seras dans l'embarras, sonne de toutes tes forces et tu me verras accourir avec cent, et cent, et encore cent cavaliers.

Il lui donna encore un hanap d'or qui se remplissait à volonté de vin généreux, sauf dans les mains d'un homme impur ou parjure. Enfin, il lui donna un fragile anneau de jaspe, qui rendait invisible celui qui le portait le chaton à l'intérieur.

— Marche droit devant toi, dit Obéron, bientôt tu seras à Babylone. Et ne m'oublie pas.

Ils s'embrassèrent tendrement et se séparèrent.

Après quelques heures de marche, la petite troupe aperçut une ville magnifique dorée de soleil.

— Hélas, dit Huon, ces murs si beaux me semblent moins beaux que ceux de Bordeaux, ma chère patrie qui est si loin d'ici!

Et il marchait tristement malgré la gaîté de ses compagnons.

Arrivés aux portes, ils furent arrêtés par des soldats en armes qui refusèrent de répondre à leur salut et les menacèrent de leurs lances.

— Nous venons en ambassadeurs de Charles-le-Grand de France, dit Jérôme; vous devez nous laisser entrer.

A ces mots, les soldats se précipitèrent sur lui et voulurent le frapper : les compagnons d'Huon tirèrent leurs épées pour le défendre et la bataille s'engagea. Malheureusement, les soldats sarrazins accouraient toujours plus nombreux. Alors, Huon prit le cor et sonna longuement. Dès les premières notes, on vit arriver le petit Obéron suivi de cent, et cent, et encore cent cavaliers. Les Sarrazins demandèrent grâce, et Huon leur pardonna à la condition qu'ils ne répéteraient rien à l'émir Gaudisse leur seigneur.

Obéron le fidèle apparut.

Page 133.

Obéron le fidèle apparut.

Page 133.

— Continue, ami, dit Obéron, tu vois que je te suis fidèle. Je t'aiderai toujours.

Et il disparut.

Huon et ses compagnons entrèrent dans la ville et se rendirent à l'auberge où ils prirent un repos bien gagné. Le lendemain, à l'aube, Huon s'habilla de belle façon, glissa le hanap sous les plis de sa tunique, et passa l'anneau à son doigt. Mais, hélas, il oublia le cor, et bientôt il eut à s'en repentir amèrement.

— Adieu, compagnons, dit-il. Je dois aller seul chez Gaudisse. Pensez à moi et attendez-moi paisiblement.

Il tourna l'anneau à son doigt et devint invisible. Ainsi il put entrer dans le palais et se glisser jusqu'à la salle de festin d'où venait un grand bruit de voix. A une longue table étaient assis Gaudisse et ses amis. A la droite de l'émir était la belle Esclarmonde, pâle comme la lune et les yeux pleins de larmes.

— Ma fille, ne fais pas tant de grimaces. N'es-tu pas heureuse du mari que je te donne? Regarde : c'est le plus gros et le plus fort des Sarrazins. D'ailleurs, si tu le refuses, c'est ton affaire. J'en serai quitte pour te faire couper le cou par le bourreau.

— Voici un père tendre et délicatement attentionné! se dit Huon.

Et toujours invisible, il donna trois baisers à Esclarmonde qui crut rêver. Alors Huon brandit son épée :

d'un seul coup, il trancha la tête du gros et fort Sarrazin. Des hurlements d'horreur s'élevèrent et une terrible bousculade s'ensuivit. Huon fut à moitié étouffé et s'écroula à terre, poussé par les convives qui ne pouvaient le voir. En tombant, il heurta brusquement sa main droite contre le dallage de marbre, et son anneau magique vola en éclats.

— Que fait par terre cet étranger? cria Gaudisse. Par où est-il entré?

Huon se releva et ne répondit pas.

— C'est lui qui a tué notre ami, s'écrièrent les Sarrazins, à mort! à mort!

— Certes non, ce n'est pas lui, dit Esclarmonde élevant la voix pour la première fois de sa vie; car il n'était pas là!

Ce sage argument ne calma pas Gaudisse qui fit jeter Huon au cachot, le condamnant à mourir de faim.

Il y resta de longues heures, regrettant son cor magique, pensant à ses chers compagnons et à son pays lointain. Quand il eut faim il prit sa coupe, et le breuvage qu'il y but était tel qu'il en oublia fatigue et tristesse.

Soudain, une voix traversa la lourde porte :

— Seigneur étranger, m'entends-tu? Je suis Esclarmonde; je veux te sauver. Cette nuit, j'irai tuer mon père dans son lit et je prendrai la clé de ton cachot qu'il garde sur lui. Tu seras libre.

– Dans mon pays, Esclarmonde, aucune fille ne tuerait son père, quand bien même il serait un monstre inhumain. J'aimerais mieux mourir que devoir ma liberté à un tel crime.

– Étranger, je hais mon père. N'a-t-il pas lui-même tué ma mère? Ne m'a-t-il pas toujours martyrisée?

Alors Huon la supplia doucement. Puis il lui dit que si elle voulait le sauver, il lui fallait rechercher Garin de Saint-Omer, Jérôme et ses compagnons, pour leur dire qu'il était prisonnier.

De longues heures plus tard, Huon entendit un léger bruit venant du soupirail qui éclairait faiblement sa prison.

– Étranger, approche-toi et tends les mains. J'ai trouvé tes amis et ils t'envoient ceci.

Ceci, c'était le cor magique.

– Jeune fille, sois bénie! va rejoindre mes compagnons et ne les quitte pas si tu veux échapper au massacre.

Un moment plus tard, le son du cor éclate triomphalement dans la prison et résonne à travers tout le palais. Avant que les Sarrazins aient pu comprendre ce qui se passe, Obéron arrive avec cent, et cent, et encore cent cavaliers. Il délivre lui-même son ami et la bataille s'engage avec âpreté. Huon se trouva bientôt devant Gaudisse et leurs épées s'entrechoquent.

— Barbare! crie Huon en ferraillant, je venge ta femme et ta fille!

Et Gaudisse tombe mort à ses pieds. Huon lui coupe ses deux grosses tresses et lui arrache quatre dents molaires.

★

Le lendemain, Huon, ses compagnons et la belle Esclarmonde quittèrent Babylone escortés par le nain Obéron.

— Ami, tu es vainqueur, tu rapportes en France ce qu'attend l'empereur, et même davantage puisque tu as trouvé une épouse! dit le petit roi.

Et grâce à ses féeries le voyage sembla plus court. Il faisait jaillir dans le désert des arbres chargés de fruits où chantaient les oiseaux, des fontaines de marbre sculpté où l'eau murmurait sans trêve. Pendant les haltes, il racontait des histoires si passionnantes que nul n'avait envie d'aller dormir sur les tapis et les coussins qui soudain étaient sortis de terre.

Quand les tours de Jérusalem furent en vue, le petit roi sauvage salua ses amis et embrassa Huon.

— Partout où tu m'appelleras, Huon, tu me verras accourir. Jamais je ne t'oublierai. Le navire de Garin vous attend dans le port, le vent est bon, bientôt vous verrez l'Italie et la France.

★

Charlemagne écouta le récit d'Huon sans une parole. Au pied du trône étaient les quatre dents et les deux tresses de Gaudisse. Tour à tour, les compagnons d'Huon prêtèrent serment pour attester la vérité du récit.

– Eh bien, Sire, dit le duc de Naimes, êtes-vous convaincu?

– Je ne sais trop, dit l'empereur d'un air sombre.

– Sire, cria Huon, je peux fournir encore une autre témoin, plus vieux que N.-S. Jésus-Christ, plus beau que le soleil, et plus preux que tous les preux.

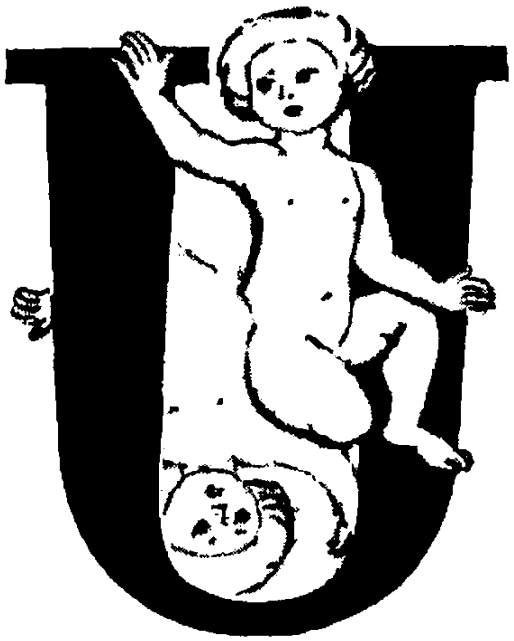
– Prends garde, dit l'empereur, je ne connais qu'un seul être au monde qui ressemble à ce que tu dis, et encore ne l'ai-je jamais vu, car il ne se montre guère dans nos pays. Un sage ermite m'en a parlé dans mon enfance, il y a cent ans et plus.

Alors Huon sonna du cor et Obéron le fidèle apparut, vêtu d'or et d'argent. Les barons poussèrent des acclamations joyeuses devant ce miracle. Esclarmonde embrassa le petit roi, Naimes se mit à rire, lui qui ne riait pas souvent, et le vieil empereur se leva.

– Huon, je te rends tes terres et tes richesses. Je te rends aussi mon affection. Va en paix.

C'est ainsi qu'Huon, accompagné de son épouse et de ses amis, retourna dans son pays, que lui avait gardé son frère Gérard.

Les jumeaux du Poisson Bleu



Un jour, un pêcheur était tristement assis au bord d'une rivière, regardant son bouchon qui flottait sur l'eau sans jamais s'enfoncer.

— Cela ne sert à rien d'être un brave homme, pensait-il. La mauvaise chance ne me quitte pas. Je souhaite du poisson, et l'on dirait que depuis un mois le poisson a quitté la contrée. Quant à ma bonne chère femme, elle souhaite un enfant et malgré ses prières et ses pèlerinages, l'enfant ne vient pas plus que le poisson... Aïe! cette fois le bouchon s'enfonce!

Et le pêcheur tout heureux tira de l'eau un gros poisson bleu.

— Oh! pêcheur, pêcheur! cria le poisson en se tortillant

dans l'herbe, rejette-moi à l'eau! je n'ai pas fait mon testament et mes héritiers vont s'entre-tuer, si je n'y mets pas bon ordre. Rejette-moi à l'eau et je t'enseignerai un endroit où tu pêcheras vingt truites.

L'homme accepta le marché et rentra tout joyeux avec ses vingt truites.

Deux jours après, il reprit le gros poisson bleu.

— Cette fois, pêcheur, je suis prêt à te suivre! Mais tu as été bon pour moi. Si tu vas à tel endroit, sous tel pont, tu prendras du poisson autant que tu voudras; toutefois, tu dois faire exactement tout ce que je te dirai de faire.

— Je t'écoute, gros poisson bleu.

— Tu auras ton repas assuré tous les jours, et tu auras encore autre chose que tu désires beaucoup... tu verras! En rentrant chez toi, dis à ta femme de me faire cuire dans du vin rouge. Ensuite, coupe-moi en trois morceaux, donne ma tête à ta jument, ma queue à ta chienne, mon ventre à ta femme.

Ainsi fut fait. Bientôt, la chienne eut deux chiots, et la jument deux poulains. Enfin, à sa grande joie, la femme eut deux jumeaux, ronds comme des petits pots de lait et gais comme des moineaux.

Ils se ressemblaient tellement que les voisins en perdaient la tête, et que les parents eux-mêmes hésitaient. Mais à mesure qu'ils grandissaient, la différence entre

leurs caractères s'accentuait. Bernadet était rêveur et bruyant tour à tour, imprudent et généreux. Beltramet était calme et d'humeur régulière, discret et dévoué. Ils s'entendaient à merveille et on les connaissait à des lieues à la ronde, eux, leurs chiens et leurs chevaux qui étaient leurs compagnons inséparables.

Quand ils eurent vingt ans, les jumeaux firent leurs adieux au pêcheur et à sa femme, montèrent sur leurs chevaux, sifflèrent leurs chiens et s'en allèrent courir le monde.

Ils arrivèrent en chantant à un carrefour marqué d'une croix de pierre.

— Frère, dit Bernadet en arrêtant son cheval, prends la route du levant, je prendrai celle du couchant. Retrouvons-nous ici dans six mois. Quand tu arriveras, frappe cette croix avec ton épée. S'il en coule du sang, c'est qu'il me sera arrivé malheur, sinon tu ne tarderas pas à me voir arriver.

Beltramet pensait qu'il serait beaucoup plus raisonnable de continuer le voyage ensemble. Et puis, il n'aimait guère ce genre de paroles mystérieuses dont son frère était pourtant prodigue du petit matin à la nuit pleine, et même dans son sommeil.

— Allons, sorcier, dit-il en riant, pourquoi nous séparer? n'est-on pas plus fort à deux? Si tu restes avec moi, je te garantis qu'il ne t'arrivera pas malheur.

Mais Bernadet fut inflexible. Ils s'en allèrent donc après s'être embrassés, l'un vers le levant, l'autre vers le couchant.

★

Au bout de quelques jours de chevauchée, Bernadet arriva dans une ville grande comme Agen et plus belle encore. Des gens étaient prosternés sur la place, à l'ombre du clocher; le glas pleurait goutte à goutte, les orgues gémissaient et un ardent murmure de prières sortait de l'église par le porche grand ouvert.

Bernadet descendit de cheval et s'approcha doucement d'une vieille femme qui marmottait sous son bonnet de dentelle noire.

— Que se passe-t-il donc, bonne mère? murmura-t-il.

— Hélas, jeune homme! La grand-bête à sept têtes et quatorze cornes réclame de nous chaque année un tribut. Et ce tribut est toujours la plus jolie jouvencelle qui vient d'atteindre vingt ans. Cette fois, c'est la fille d'un riche marchand, elle est ravissante comme sainte Marie elle-même. Pitié de nous, hélas!

— Holà! vous qui priez et qui pleurez, cria Bernadet, relevez-vous et écoutez-moi. Je tuerai la grand-bête à sept têtes et quatorze cornes. Ne craignez plus rien.

Il fut entouré en une seconde. On lui baisait les mains, on se moquait de lui, on l'injuriait, on le suppliait d'être

prudent, on le bousculait et on le caressait. Il se dégagea, remonta sur son cheval, siffla son chien et partit sans se retourner dans la direction qu'on lui avait indiquée. A mesure qu'il s'approchait des remparts, il entendait des gémissements déchirants. Il passa la poterne et vit au bord du sentier, attachée à un pin, une jeune fille aux cheveux noirs, à la robe brodée, couverte de bijoux et de larmes.

– Étranger, cria-t-elle, passe ton chemin. La grand-bête à sept têtes et quatorze cornes va venir me manger et te mangera aussi si tu ne te sauves.

– Demoiselle, je ne me sauverai pas. Je vais tuer la grand-bête à sept têtes et quatorze cornes.

Il se carra bien sur sa selle et tira sa grande épée. A ce moment, la terre trembla, la résine jaillit de chaque tronc, les fleurs s'effeuillèrent, et la bête parut.

– Hardi, mon cheval! Mords, mon chien! cria le jeune homme.

Et il se lança contre le monstre. Pendant trois heures franches le combat ne cessa pas. Au moment où le soleil atteignait l'horizon, la grand-bête à sept têtes et quatorze cornes s'écroula dans son sang.

Alors, Bernadet sauta à terre, coupa les liens de la jeune fille et l'installa sur son cheval. Le chien poussa deux ou trois aboiements et tira son maître vers le cadavre.

— Oui, je comprends! dit le jeune homme. Et il coupa les sept langues dans les sept gueules de la grand-bête, les glissa proprement dans son mouchoir et rejoignit la fille du marchand.

Quand ils entrèrent dans la ville, on les porta en triomphe. Le marchand, tout pleurant, serra Bernadet sur son cœur.

— Que veux-tu comme récompense? demanda-t-il.

— Je n'en veux aucune, ou bien je veux épouser la demoiselle, avec votre permission.

Tous applaudirent. On se hâta de préparer les noces, et pendant trois jours et trois nuits, l'on festoya.

★

Quelques jours après son mariage, Bernadet alla se promener à cheval, sa jolie petite femme en croupe, suivi de son ami le chien. Ils passèrent devant une maison sans fenêtres, aux murs épais. Tout autour l'herbe était sèche, la terre craquelée.

— Je voudrais entrer ici! s'écria Bernadet en bondissant sur sa selle, plein d'enthousiasme.

— Cher mari, je ne partage pas ta curiosité, et la vue de ces vieux murs ne me donne aucune envie de m'attarder ici. Abandonne ce projet. C'est la Maison-mal-

habitée, elle a mauvaise renommée dans le pays. Ceux qui ont pu y entrer ne sont jamais ressortis.

Le jeune homme fit semblant de penser à autre chose, et ils continuèrent leur promenade. Le lendemain toutefois, il galopa de nouveau jusqu'à la maison mystérieuse, frappa à la porte, et cria :

– Peut-on entrer?

– Passe ton chemin, pauvre homme! La porte est en cœur de chêne, les verrous d'acier fin! dit une voix sauvage et profonde.

– Ouvrez-moi, je veux entrer!

– Alors, si tu ne crains rien, arrache un de tes cheveux, glisse-le dans la serrure, et la porte s'ouvrira.

Le jeune homme s'arracha un cheveu et le glissa sans hésitation dans la serrure. La porte tourna silencieusement sur ses gonds et bâilla sur les ténèbres... Bernadet poussa son cheval qui renâclait sur le seuil; mais avant d'avoir pu entrer, cavalier, cheval et chien furent engloutis dans la terre brusquement fendue, brusquement reclose. Des éclats de rire retentirent comme des cloches dans la maison, et la porte se referma lentement. Le soleil continua à brûler l'herbe sèche, le sol craquelé, les vieux murs aveugles, et tout retomba dans le silence.

★

La jeune mariée attendit son mari avec angoisse, puis avec désespoir. Les jours coulèrent, et puis les mois. Alors, elle s'habilla de velours noir et cacha ses cheveux sous un long voile. Son père la fit venir chez lui, mais il ne la voyait presque jamais car elle restait enfermée dans sa chambre.

Pendant ce temps-là, Beltramet avait voyagé sans encombre. Il se trouva au rendez-vous six mois jour pour jour et heure pour heure.

Il faisait très chaud, le jeune homme descendit de son cheval et s'assit à l'ombre de la croix. Malgré son caractère calme et peu superstitieux, il se sentait un peu nerveux. Qu'était devenu son étourdi de frère? Et il suivait rêveusement des yeux le chien qui tournait autour de la croix, grognant et menaçant.

– Et bien, mon chien, que se passe-t-il?

L'animal se mit à aboyer sourdement et tira son maître par la manche, par les cheveux, puis essaya de faire glisser son épée hors du fourreau.

– Oui, je comprends ce que tu veux! dit Beltramet en souriant.

Il hésita une seconde, haussa les épaules, et se décida à donner un grand coup d'épée dans la croix. Mais il devint pâle comme la lune en voyant du sang filtrer de la pierre et couler goutte à goutte. Alors, le cœur

serré, il remonta à cheval et prit la route que son frère avait suivie six mois auparavant.

Des gamins jouaient dans la rue de la ville quand il y arriva. En le voyant, ils poussèrent des cris de joie.

— Bernadet est revenu! il est vivant, il est vivant!

Et ils le conduisirent par la bride de son cheval jusqu'à la maison du marchand. Beltramet se laissa faire, persuadé que, puisque l'on connaissait si bien son frère, il pourrait apprendre quelque chose qui le mettrait sur la bonne voie.

Le marchand poussa de grands cris et accourut en trottant, gêné par son gros ventre.

— Mon cher gendre! ah! surprise inespérée! oh! miracle inattendu!

En entendant tout ce bruit, la jeune dame sortit de sa chambre et apparut en haut de l'escalier, vêtue comme une nonne. Elle porta la main à son cœur et descendit en courant pour se jeter dans les bras du jeune homme. Enfin, au milieu des exclamations et des rires, Beltramet fut conduit dans la salle où on lui servit une collation. Le père et la fille parlaient sans arrêt, se coupant la parole, oubliant de manger. Beltramet n'osait pas les détromper, ils étaient si heureux! Et tant qu'il n'avait pas la preuve de la mort de son frère, pourquoi les faire souffrir de nouveau? Mais il ouvrait toutes grandes ses oreilles, sans perdre une bouchée

et une gorgée, car il espérait apprendre dans quelles circonstances Bernadet avait disparu. Ce ne fut pas long.

— J'avais pris le deuil, comme tu le vois, mon cher mari. Je croyais vraiment que tu étais mort!

— Petite, tu avais bien peu de confiance en moi! Tu pensais que j'allais me laisser mourir si tôt?

— J'étais sûre, ah! tellement sûre, n'est-ce pas, mon père? — que tu avais voulu entrer dans la Maison-mal-habitée. Tu en avais tellement envie! et tout le monde sait bien qu'il arrive malheur à ceux qui y pénètrent. Si tu en es sorti, c'est que tu es plus intelligent que les autres et que tu n'as peur de rien. Je le savais déjà, puisque tu m'as délivrée de la grand-bête à sept têtes et quatorze cornes!

Beltramet se mordilla les lèvres en silence. Puis il se leva, bâilla, s'étira.

— Mie, je tombe de sommeil en plein midi. Je vais aller dormir un peu. D'ici deux heures, je viendrai te retrouver.

La jeune dame l'accompagna jusqu'à sa chambre, où il s'enferma. Puis elle courut bien vite à la cuisine préparer le repas du soir d'une façon encore plus éblouissante que la collation.

Au lieu de dormir, Beltramet ouvrit la fenêtre et sauta légèrement dans le jardin. Bientôt, il galopait à toute

Or ça, beau chevalier, cria une voix railleuse. *Page 153.*

Or ça, beau chevalier, cria une voix railleuse. *Page 153.*

bride derrière son chien. Ils arrivèrent devant une maison sans fenêtres, aux murs épais. Tout autour l'herbe était sèche, la terre craquelée. Le jeune homme sauta à terre et frappa vigoureusement en criant :

— Peut-on entrer?

— Passe ton chemin, pauvre homme! La porte est en cœur de chêne, les verrous d'acier fin!

— Ouvrez-moi, je veux entrer.

— Alors, si tu ne crains rien, arrache un de tes cheveux, glisse-le dans la serrure et la porte s'ouvrira.

Beltramet réfléchit quelques secondes, arracha un crin de son cheval et le glissa dans la serrure. La porte s'ouvrit toute grande, bâillant sur les ténèbres. En même temps, le sol céda sous les pas du cheval qui disparut. Beltramet tira son épée et passa le seuil en criant :

— Hardi, mon chien! mords et déchire tout ce que tu rencontreras sous ta dent.

Des hurlements de rage retentirent de tous les côtés et le jeune homme fut assailli dans le noir par des êtres mystérieux. Il frappa à coups redoublés, aidé par son fidèle compagnon qui mordait et déchirait. Peu à peu, les ténèbres se dissipaient et il voyait s'enfuir des formes vagues qui semblaient passer à travers les murailles. A l'endroit où elles s'enfonçaient s'allumait une petite étoile, enchassée dans la pierre comme un diamant dans

du métal. Enfin, le jour inonda la pièce, vide de meubles, vide d'habitants.

Beltramet s'essuya le front et poussa un soupir de soulagement. Après avoir soufflé un peu, il se baissa, fit un signe de croix et commença à dépaver le sol. Une odeur de cave humide le prit à la gorge et par l'ouverture il entendit, ô joie! la voix de son frère bien-aimé.

— Enfin! te voici! je savais que tu viendrais me délivrer et je t'attendais comme la terre aride attend la pluie!

Quelques minutes après, les deux frères se retrouvèrent dehors, se contemplant mutuellement au soleil... Bernadet n'avait pas du tout changé, on n'aurait jamais cru qu'il avait passé six mois dans une cave. Ils remontèrent sur leurs chevaux délivrés au milieu des gambades joyeuses des deux chiens.

Ils arrivèrent à la ville à l'heure du souper. En voyant entrer dans la salle Bernadet et Beltramet, la fille du marchand s'écria : « A table, tout est prêt. » Puis, elle ouvrit de grands yeux et laissa tomber sa louche de buis en poussant un cri.

— Doux Jésus! quelle est cette sorcellerie? Suis-je folle? Ai-je deux maris? Mon père, mon père, au secours!

Le père qui entrait, faillit avaler sa barbe blanche. La servante accourut et cassa un pot.

Bernadet et Beltramet se mirent à rire.

– C'est moi ton mari, ne le voix-tu pas? dit Bernadet.

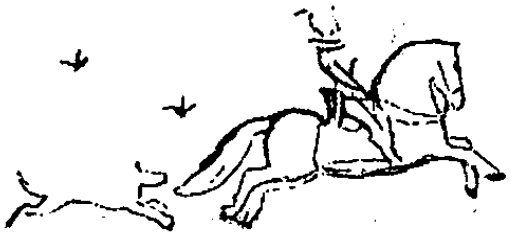
– Mais non, c'est moi! dit Beltramet.

La pauvre dame ne savait plus à quel saint se vouer. Alors Bernadet sortit de sa poche son mouchoir et montra les sept langues de la grand-bête à sept têtes et quatorze cornes. La jeune femme se jeta dans ses bras. Tous se mirent à table en parlant à la fois et en se congratulant. Le repas fut excellent et les rires coulèrent aussi abondamment que le vin.

Au dessert, Beltramet déclara qu'il allait retourner chez ses parents qui devaient attendre avec impatience de leurs nouvelles.

– Mais je reviendrai vous voir souvent et la prochaine fois j'aurai peut-être aussi une femme, capable de faire une aussi excellente cuisine! En attendant, portez-vous bien et soyez heureux. Il n'y a plus de Maison-mal-habitée, il n'y a plus de grand-bête à sept têtes et à quatorze cornes dans les environs!

Et il s'en alla au galop de son cheval, suivi de son chien.



Gervaise et Féliu

Il y avait autrefois, au bord de la Baïse, un beau château de pierre brune habité par un seigneur qui s'appelait Féliu. Il était marié depuis peu à une petite dame ronde comme une caille et si jolie qu'on en parlait de Samatan à Cazanbon. Féliu en était tout fier et il la promenait à cheval pour la montrer à ses paysans, aux arbres, aux oiseaux, aux lapins des champs. La petite dame souriait sous sa coiffe d'or, elle se sentait bien, en Gascogne. Dans sa lointaine patrie du Nord, le soleil était brouillé de nuages, les fleurs grasses et gorgées d'humidité n'avaient pas de parfum. Il fallait se déplacer en barque car l'eau recouvrait le pays.

En Gascogne, il y avait des rochers, des collines, des vallées, des arbres, l'eau courait au lieu de dormir.

Mais un jour Féliu dut partir pour la croisade, avec tous les seigneurs de la région. Les braves gens du pays disaient : « Que va devenir ce pauvre garçon sans sa Gervaise, et que va devenir Gervaise sans ce pauvre garçon ? »

Ils étaient bien tristes tous les deux, et, le dernier soir, la petite dame pleura beaucoup.

— Amie, attends-moi fidèlement, je reviendrai.

— Je t'attendrai jusqu'à la mort, s'il le faut. Qui sait dans combien d'années nous nous retrouverons...

— Je serai peut-être vieux, le soleil de Jérusalem m'aura desséché, le sel de la mer aura brûlé mes cheveux. Tu ne me reconnaîtras plus !

— Et moi j'aurai la tête toute blanche et mes yeux se seront usés à te guetter. Me reconnaîtras-tu ?

Alors, le jeune seigneur prit au cou de sa jeune femme une fine chaîne d'or à laquelle pendait un diamant. Il posa la pierre étincelante sur le sol et tira Simorre, sa bonne épée, qui était capable de trancher les montagnes comme celle du chevalier Roland. Il la brandit, l'abattit en un éclair et coupa le diamant en deux morceaux absolument égaux.

— Jolie, prends une de ces moitiés et garde-la secrètement. Grâce à elle, tu me reconnaîtras sûrement, même si les infidèles m'ont couvert de balafres et de cicatrices.

Le lendemain Féliu fit ses adieux à Gervaise. Les chevaux piaffaient dans la cour, et le cliquetis des armes résonnait dans toute la vallée. La petite dame resta longtemps sur la plus haute tour à regarder s'éloigner les hommes d'armes. Elle retenait ses larmes pour mieux voir, mais quand tout eut disparu, elle se mit à sangloter amèrement, en serrant le diamant dans sa main brûlante.

★

Les jours et les mois passèrent. En Gascogne, Gervaise attendait, attendait...

En Égypte, sous une tente ornée de tapis, deux chevaliers parlaient tout bas. Dehors la nuit était chaude. On entendait gémir les blessés du dernier combat, torturés par la fièvre.

— Alors, ami, je suis monté tout en haut du pic, j'ai trouvé un beau morceau de cristal et je le lui ai rapporté. Elle avait les larmes aux yeux. Elle m'a dit :

— J'ai agi comme une enfant, et tu n'aurais pas dû m'écouter. Tu as risqué ta vie pour mon caprice, pardonne-moi.

Et une de ses larmes est tombée sur le morceau de cristal. Peu de temps après nous nous sommes mariés. Elle a gardé ce pauvre caillou dans un coffret d'or, qui est toujours à la tête de son lit.

Féliu se tut un moment. Le seigneur d'Astugue, son compagnon, écoutait en silence, les yeux mi-clos. La lumière de la torche dansait sur ses pommettes saillantes.

— Une autre fois, continua Féliu, nous nous sommes querellés. Nous étions sur les rives de la Baïse, loin de chez nous, vers Fleurance. Gervaise voulait passer la nuit dehors, dans les champs, car il faisait beau. Moi, je craignais pour elle le froid du matin, et je l'ai reconduite au château malgré ses plaintes. Elle a couru s'enfermer chez elle et a refusé de me voir. Au bout d'une heure elle est entrée tout doucement dans ma chambre en disant :

— J'ai peur toute seule. Viens me raconter l'histoire de ton épée Simorre, je t'ai interrompu méchamment cet après-midi, quand tu voulais m'en parler. Pardonne-moi.

Alors, je lui ai dit comment un ange avait donné Simorre à un de mes aïeux, un jour qu'il avait brisé la sienne en pleine bataille.

Guy d'Astugue écoutait toujours. La nuit s'écoulait.

★

En Gascogne, la petite dame attendait, usant ses yeux à guetter et à pleurer.

En Égypte eut lieu une grande bataille. Féliu et le

seigneur d'Astugue furent entourés d'Infidèles et séparés du reste de l'armée. Malgré les exploits de Simorre, qui coupait cinq ou six têtes chaque fois qu'elle frappait, la position des deux chevaliers était terrible. Les Musulmans étaient nombreux comme des sauterelles en plein été. Quand il en tombait un, trois autres arrivaient le remplacer.

Féliu et Guy étaient affaiblis par la soif et par la faim.

Soudain le seigneur d'Astugue reçut un coup de sabre entre les deux yeux et s'écroula sur le cou de son cheval, le visage en sang. Il ne se sentit même pas tomber et roula sur le sol sans connaissance.

Longtemps après il rouvrit les yeux. Tout était calme autour de lui. Il se releva à grand peine et vit des centaines de cadavres couchés sur le sable. Un vent léger faisait frissonner les voiles des Arabes, les étoiles se reflétaient dans les brillantes armures des chrétiens. Il frissonna d'horreur. Soudain, à quelques pas, il aperçut Féliu couché sur le dos, les yeux clos. Sa main ouverte avait lâché Simorre qui gisait à ses côtés. Guy se pencha sur lui et resta un long moment immobile.

— Or çà, brave chevalier! cria une voix railleuse, est-ce ainsi que l'on porte secours à un compatriote?

Guy se retourna d'un bond et vit un ridicule petit personnage tout rond, vêtu de vert, fort noir de teint et qui parlait gascon avec beaucoup de naturel.

— Cet homme est mort, répondit Guy d'une voix rauque, inutile de tenter quoi que ce soit!

— En es-tu sûr? N'est-ce pas plutôt ton secret désir, que tu prends pour une réalité? Belle charité et digne d'un croisé!

— Ne raillez pas! Je n'ai jamais souhaité sa mort, et vous n'avez pas le droit d'en douter.

— Joli seigneur, je ne raille pas. Mais j'ai vu dans ton œil une petite étincelle de joie. C'est bien compréhensible d'ailleurs. Il était riche, tu es pauvre. Il était heureux, tu ne l'es pas, il avait une femme ravissante, tu vis seul comme un chien.

— Qui es-tu? que me veux-tu? de quel droit me parles-tu ainsi? cria Guy d'Astugue avec colère.

— Que deviendrais-tu si je m'en allais? J'ai l'intention de te sauver et de te reconduire dans ta patrie. Tout est possible pour moi, car je suis le diable. Comprends-tu, nigaud? Il vaut mieux m'avoir comme ami que comme ennemi. Ramasse Simorre, ton épée est brisée, et suis-moi.

Le seigneur d'Astugue obéit en silence, poussé par une force inconnue. Il lui semblait faire un cauchemar.

★

Gervaise attendit longtemps encore. Mais un soir il y eut un grand bruit dans la cour, les chiens aboyèrent,

les servantes poussèrent des cris, et le vieil écuyer Bernard entra dans la salle. Il était pâle et sa voix tremblait :

— Madame, il y a là deux hommes, un chevalier et son domestique, qui veulent vous voir.

La jeune femme se leva en hâte, et courut au devant des visiteurs; quand elle les vit ses jambes fléchirent et elle cria :

— Féliu!...

Le chevalier s'approcha, mit un genou en terre et dit doucement :

— Bonsoir, Gervaise!

Alors le rêve se dissipa. Cette voix n'était pas celle de Féliu. Certes, le seigneur avait les mêmes cheveux noirs, la même taille, la même allure. Quant à son visage... hélas! qu'en penser? Une grande cicatrice le défigurait.

Toute tremblante, la petite dame murmura:

— Vous venez de sa part, n'est-ce pas, il est vivant?

Alors le serviteur tout rond, qui jusque-là n'avait rien dit, s'écria :

— Vivant? certes! Mais voyez-vous comme les femmes sont oublieuses! Croirait-on que la plus aimante, la plus fidèle, ne reconnaîtrait pas son mari après trois ans d'absence? Et bien sûr! on change en trois ans dans cet enfer d'où nous sortons! Les belles joues pleines de la jeunesse, les voici creuses et exsangues. La voix

claire et joyeuse, la voici toute assourdie, et le sabre d'un Infidèle peut gâter un visage plus qu'une longue maladie! Qu'en dites-vous, seigneur?

— Je ne dis rien. Tais-toi. Je ne veux brusquer personne, j'attendrai, répondit le chevalier d'un air sombre.

Gervaise écoutait avec terreur ces étranges paroles. Voulait-on lui faire croire que cet étranger était son mari? c'était impossible... Et pourtant? Elle s'appuya au bras de l'écuyer Bernard, car le vertige la prenait. Celui-ci la fit asseoir et s'approcha du chevalier.

— Ma vue est basse, dit-il, je suis vieux. Si vous êtes mon maître, pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnu. Laissez-moi vous décharger de vos armes.

Sans répondre le Chevalier lui tendit son épée. Alors Bernard tomba à genoux et s'écria :

— Je tiens Simorre, je tiens Simorre et jamais Simorre ne quittait Féliu.

A ces mots Gervaise se précipita. Oui, c'était Simorre. Mais alors, quelle honte pour elle de ne pas avoir reconnu son mari! Comme il avait dû souffrir en voyant son indifférence! Voilà l'explication de son air froid, presque désespéré, de ses yeux à la fois pleins d'amour et de honte.

— Allons, seigneur, cria le serviteur vêtu de vert, serrez votre femme dans vos bras! Donnez l'accolade à votre vieil écuyer. Allégresse! mes enfants! Allégresse!

Cette impertinente familiarité dégrisa Gervaise. Non, il était impossible que Féliu eût un aussi étrange valet. D'où venait-il, ce noiraud? Elle se retourna vers le chevalier et lui dit avec dignité :

– Si vous êtes mon époux, vous pardonnerez mon extrême prudence, car vous me l'avez vous-même recommandée. Montrez-moi le gage qui doit nous réunir, et vous retrouverez votre femme aimante et fidèle.

Le valet fit une hideuse grimace et se tortilla comme un ver. Le chevalier devint pâle.

– Madame, dit-il avec hésitation, j'aurais aimé être reconnu sans gage. Votre amour a-t-il tant besoin de preuves? Ne craignez-vous pas de m'offenser? Prenez garde! vous mouillerez peut-être de larmes repentantes le gage que vous désirez voir, comme autrefois ce caillou de cristal, qui est dans votre coffret d'or, à la tête de votre lit.

Gervaise sentit son cœur s'arrêter. Seul son mari pouvait parler de ce vieux souvenir...

– Seigneur, permettez-moi d'attendre demain. Au jour je vous reconnaîtrai peut-être mieux qu'à la clarté des torches. Ne maudissez pas ma froideur, qui n'est qu'obéissance.

– Dame, n'aurez-vous pas peur toute seule? Ne viendrez-vous pas me demander compagnie? Si vous voulez, je vous dirai l'histoire de mon épée Simorre...

— J'attends votre gage, Seigneur. C'est la seule réponse que je puisse vous donner.

Et elle se retira avec Bernard tout aussi bouleversé que sa maîtresse.

Dès qu'elle eut passé le seuil, le chevalier entra dans une terrible colère.

— Quel rôle stupide me fais-tu jouer? A quoi te sert d'être Satan en personne si tu ignores cette histoire de gage?

— Cher joli et vaillant seigneur, ne t'emporte pas, je savais tout. Mais qu'importe? Si tu étais adroit et digne de l'aide que je te prête, tu devrais conquérir l'amour de Gervaise sans le moindre gage. Mais tu n'es qu'un nigaud. Tu es là à hésiter et à bredouiller, timide comme un enfant, raide comme un homme d'église, pâle comme un poisson. Ma parole! on dirait que tu as des remords! c'est ridicule. Songe que la dame est riche, et que tu es le plus pauvre seigneur de toute la Gascogne, si pauvre que tu n'oses même pas retourner dans ton pays...

Mais Guy d'Astugue était tellement désemparé que son compagnon dut passer le reste de la nuit à lui faire la leçon, à l'encourager, à le secouer, ce dont il ragea fort, car tout diable qu'il était, il tombait de sommeil.

★

Une semaine s'écoula. Gervaise était enfermée chez elle, irréductible. Guy restait tout le jour dans la grande salle, l'air sombre et désespéré. Quant au diable, il galopait du haut en bas du château, guettant du haut des tours, se tordant les mains, hurlant de colère et trépignant.

— Jamais, disait-il au seigneur d'Astugue, jamais je n'ai vu un pareil balourd. Tu ne saurais être un saint, je veux bien l'espérer, mais je crois que je devrais renoncer à faire de toi un honnête fripon, un monstre présentable, un de mes disciples enfin. J'ai perdu mon temps. Va-t'en, cela vaudra mieux pour toi, maintenant.

— Non, je veux rester.

— Rester sans rien tenter? A ta guise. Tu le regretteras.

Et le diable montait en haut du donjon, pour inspecter la campagne.

— Après tout, se disait-il, je reste aussi. Je crois que bientôt je m'amuserai comme jamais je ne me suis amusé.

Et il guettait l'horizon, en se rongeant les ongles d'impatience.

Un soir, Guy rêvait au coin du feu, quand la porte de la grande salle s'ouvrit derrière lui. Il se retourna, et vit entrer Féliu.

Le diable se mit à sauter d'un pied sur l'autre en battant des mains :

— Preux chevalier, voici ton ami Guy d'Astugue, qui est le plus félon, le plus vil, le plus...

Mais aucun des hommes ne lui prêtait attention, et il s'immobilisa plein d'intérêt. Féliu disait :

— Pourquoi m'as-tu abandonné mourant en Égypte? Pourquoi m'as-tu volé mon épée? Pourquoi es-tu maintenant installé en maître chez moi?

Mais avant que l'écho de sa voix se fût éteint, un cri de femme retentit et Gervaise parut. Elle vola dans les bras de son mari.

— Holà, dame, holà! s'écria le diable. Et ce fameux gage? l'auriez-vous oublié?

Mais Gervaise, pleurant et riant à la fois, n'entendait rien. Son mari comprit qu'elle l'avait toujours attendu.

— Le gage! le gage! criait toujours la voix de crécelle. Alors, Féliu sortit de son pourpoint un morceau de diamant, au moment où la petite dame tendait le sien, du bout de ses doigts fins. Les deux moitiés de la pierre précieuse se rejoignirent, comme les lèvres se rejoignent après un long chant.

— Pardonnez-moi, murmura Guy en tombant à genoux.

— Cette fois, c'est complet, cria le diable. Cela dépasse tout ce que j'avais espéré. Pour terminer ce touchant

tableau, il ne manque qu'un peu d'attendrissement, et un peu de pitié.

Féliu releva Guy avec douceur et le fit asseoir.

– Voilà, voilà! glapit le diable. Il vaut mieux en rire, je suppose. Mais regardez-moi un peu ce pieux museau! Astugue, mon ami, tu me combles d'aise. Vous y croyez, vous, à son repentir?

Mais il ne put continuer car Gervaise se précipitait sur lui comme une petite furie. Elle enleva sa mule de son pied et le frappa à toute volée. Le diable poussa de grands cris et il se transforma en chien noir, mais un coup plus cruel l'atteignit sur le nez et il passa à travers le mur, avec un grand sifflement, comme une épée rougie au feu que l'on trempe dans l'eau. Il ne revint jamais dans le pays.

Le seul souvenir de sa fuite fut le trou qui resta dans le mur. Plus tard, Féliu y fit bâtir une porte qu'on appela la porte du diable.

Guy d'Astugue, ayant obtenu son pardon, repartit à travers le monde. On raconte que Satan ne le tenta plus jamais, ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant.

Féliu et Gervaise vécurent heureux au bord de la Baïse.

Houdon le loup-garou

LE père de Houdon était couché depuis quinze jours, sa peau était grise comme cendre, ses yeux flambaient comme braise et ses cheveux desséchés comme sarment de Janvier. Les voisins entraient les uns après les autres sur la pointe des pieds, tout doux, tout doux, mais le malade ne reconnaissait personne.

Les braves femmes disaient :

— Tiens, Houdon, je t'apporte une brassée de fougère mâle, glisse-la dans sa paillasse, la fièvre passera.

— Tiens, Houdon, voici sept pieds de mendras, jette dessus neuf miettes de pain et cinq grains de sel, cela fait des cures miraculeuses.

— Le pauvre, il brûle de fièvre, on dit qu'il existe

quelque part une herbe bleue qui chante nuit et jour et qui coupe le fer. Elle guérit toutes les maladies. Mais qui sait où elle se cache...

— En Béarn, on frotte le malade entre onze heures et minuit avec un trèfle blanc à quatre feuilles en disant : « Mal sauvage, mal sorcier, sors de la part du Bon Dieu. » La femme du sacristain est béarnaise, elle raconte qu'elle a été sauvée ainsi quand elle était petite...

Le pauvre Houdon ne savait plus où donner de la tête, entre ces remèdes qui lui venaient de toute la région. Le chuchotement continuel des vieilles femmes lui mettait les nerfs en pelote et le chagrin lui nouait le cœur. Pendant ce temps-là, le vieux charron soupirait et se retournait dans son lit comme s'il était sur des épines.

Tout à coup entra la Grelotte. Elle était vieille et ridée, il ne lui restait que deux dents sur le devant, longues, longues, comme deux pieux fermant un trou dans une haie.

— Houdon, mon fils, dit-elle, as-tu entendu parler du sorcier qui vit au Creux-des-Loups? Oui? Et tu en as peur, naturellement, comme tous ces sots du village? c'est pourtant lui qui peut sauver ton père. Prends un pot de crème, une poulette blanche, un pain de froment et va le trouver de ma part. Sois sans crainte, je reste avec ton père.

Dans le pays tout le monde révérait la Grelotte, tout en la craignant un peu. Houdon obéit donc, sans mot dire. Il baisa le front brûlant de son père et se mit en route.

Après avoir longtemps marché, il arriva devant la cabane en roseau du sorcier. Le soir tombait. On n'entendait que le murmure frais d'une source qui jaillissait tout près. Le sorcier parut sur le seuil et cria :

– Qui marche sur ma terre rouge, sur mon herbe verte et sur mes cailloux blancs?

Houdon salua bien bas en tremblant un peu, car l'homme n'avait pas un aspect très rassurant. Il était grand et gros, avec des oreilles pointues et un teint sombre. Ses cheveux en broussailles lui tombaient jusqu'à la ceinture.

– Je t'apporte trois présents bien modestes en regard de ce que je veux te demander. C'est la Grelotte qui m'envoie. Aie pitié de moi, mon père se meurt.

– Il t'a fallu du courage pour oser venir jusqu'à moi, dit le sorcier d'une voix radoucie, je vois avec plaisir que tu es brave. Il faudra l'être encore plus si tu veux sauver ton père.

– Parle, sorcier, que dois-je faire?

– Ton père ne peut être guéri que s'il mange la queue du chef des loups. Mais aucun homme n'a jamais pu s'en approcher, il semble invulnérable. Tu n'y parvien-

dras toi-même qu'avec mon aide. Je vais te transformer en loup. Tu suivras la horde pendant six jours et six nuits. Au bout de ce temps-là, les loups te considéreront comme leur frère, si toutefois tu te montres assez fort, assez courageux et assez sanguinaire. Ce sera alors la Saint-Sylvestre, les loups comme chaque année se réuniront la nuit dans une forêt. Le chef de la bande se déguisera en curé et dira la messe. C'est pendant qu'il est devant l'autel que sa queue a le pouvoir de guérir toutes les fièvres; tu devras en profiter pour la trancher.

Il y eut un moment de silence.

– Acceptes-tu, charron? reprit le sorcier.

– J'accepte, répondit Houdon.

La nuit était complètement tombée. Le sorcier alors entra dans sa cabane et en ressortit bientôt, portant un petit pot de grès rond qui contenait un onguent fabriqué par les démons. Il fit déshabiller Houdon et l'oignit de la tête aux pieds. Ensuite, il chanta à voix basse :

« Loup, loup, loup,
Va-t'en partout
Ventre vide, ventre saou
Sauf chez moi va-t'en partout
Étrangler brebis et moutons
Étrangler veaux, poulains et mules
Loup, loup, loup
Va-t'en partout. »

Alors Houdon s'aperçut qu'il était couvert de poils rudes et épais. Il se laissa tomber à quatre pattes pour commencer son rôle.

— Va, garçon, bonne chance! cria le sorcier.

Houdon se mit à trotter. Il se sentait léger et infatigable. Ses yeux voyaient dans l'obscurité, ses narines jouissaient de mille odeurs auxquelles il n'avait jamais prêté attention. Il se sentait plein d'espoir.

— Eh quoi, se disait-il, le sorcier exagère. Cette transformation n'a rien de terrible. Comme je me sens à l'aise dans ma nouvelle peau! Hop-là, hop-là!

Et il sautait joyeusement les buissons comme un cabri. Mais soudain, une nouvelle odeur lui piqua le museau, fauve et pesante.

— Les loups... pensa-t-il, et un petit frisson parcourut son échine, moitié d'impatience, moitié d'angoisse.

Il se mit à galoper sous le vent et bientôt entendit des hurlements. Il approchait... Il arriva en vue de la horde en débouchant dans une grande prairie. Il y avait là dix à quinze loups, tous forts, gris et vigoureux comme des ânes, en train de dévorer le cadavre d'un bœuf. Houdon s'approcha sous le regard rouge de leurs yeux et s'arrêta indécis.

— Que dois-je faire, pensa-t-il, pour avoir l'air loup tout autant qu'eux?

Les autres allèrent à lui et le flairèrent avec une sorte

d'inquiétude. Le pauvre charron frissonna, ce contact lui faisait horreur.

On le laissa cependant se mêler à la bande, mais une des bêtes croyant qu'il convoitait son morceau de viande lui donna à l'improviste un terrible coup de dent au poitrail. Houdon, saisi par cette attaque rapide et silencieuse, laissa échapper un cri et faillit se sauver de toute la vitesse de ses quatre pattes. La pensée de son père le retint et il resta, regardant sans bouger ce dégoûtant repas et léchant sa blessure. Le plus gros des loups parut charmé de cette attitude modeste et lui fit mille politesses, le bousculant, le mordillant. Quand la bande repartit, Houdon était toléré par tous puisque le chef semblait l'avoir adopté.

Mais pendant les six jours et les six nuits qui suivirent, le pauvre loup garou eut le temps de souffrir comme il n'avait jamais souffert et de comprendre à quel point le sorcier avait eu raison. Ses pattes neuves ne semblaient pas assez fortes pour soutenir l'allure infernale de la horde, et souvent, il lui semblait qu'il allait mourir de fatigue. Il était couvert de blessures car sa faiblesse en faisait le souffre-douleur des autres, et les preuves d'attachement que lui prodiguait le chef étaient toujours les mêmes : horions, bousculades, morsures.

Mais le pire supplice fut pour lui la chasse et la tuerie qui s'ensuivait. Il devait galoper des heures avec les

autres derrière les biches ou les cerfs; il devait s'embusquer lui aussi pour épier les veaux, les moutons et les chèvres, et il devait même, sous peine de mourir de faim, dévorer ses innocentes victimes.

Jamais on n'avait vu un loup aussi sentimental, aussi tendre, aussi vulnérable, et on le lui faisait payer...

Enfin la Saint-Sylvestre arriva. La nuit fut froide et brillante de lune. La horde, après avoir galopé plusieurs heures à travers la neige, arriva à une grande forêt et s'arrêta dans une clairière couverte de verglas. Au fond se dressait un grand rocher en forme d'autel et Houdon comprit que c'était là qu'aurait lieu la fameuse messe annoncée par le sorcier.

Le chef des loups creusa la terre sous la roche et sortit d'une cachette une robe de prêtre et une étole. Il s'efforça non sans peine de s'en revêtir pendant que ses sujets bousculaient Houdon à coups de museau et le poussaient lui aussi vers l'autel.

— Ils veulent que je serve la messe! Eh bien, ils seront contents et ils se souviendront longtemps de l'enfant de chœur! pensa Houdon.

Il se mit donc en devoir d'aider son curé qui s'embrouillait dans les plis de sa robe. Les loups, sagement rangés comme des petites filles au catéchisme, attendaient les yeux baissés.

Houdon travailla tant et si bien que le prêtre loup,

gigotant et renâclant, se trouva emmailloté en un rien de temps. Sa grande queue touffue restait seule à l'air libre et s'agitait avec fureur.

– Hop! Hop! compère! hop! hop! Donne-moi ton panache!

D'un bon coup de dent, Houdon s'appropria le morceau tant désiré et se sauva à toute allure.

Des hurlements de douleur s'élevèrent derrière lui, mais il n'en avait cure! il galopait rapide comme la tempête, sans même savoir si on le poursuivait. Il ne sentait plus la fatigue. Il aurait bondi jusqu'aux étoiles, son trophée entre les crocs. Ses yeux brillaient comme des lanternes. Ah! le beau loup que c'était là!

Il arriva couvert d'écume devant la cabane du sorcier, qui l'attendait.

– C'est bien, garçon, tu as couru bravement. Viens que je te change de vêtement.

Il fit un grand geste et la peau du loup se fendit de haut en bas. Houdon se redressa sur ses pieds, serrant toujours sa proie entre les dents.

Le sorcier se mit à rire :

– Cesse de mordre cette queue de loup, et sers-toi de tes mains! tu es un homme maintenant!

Quand Houdon eut remis ses vêtements, il remercia le sorcier avec effusion et celui-ci le renvoya vers le village.

— Hâte-toi, garçon, la Grelotte doit t'attendre avec impatience.

La vieille attendait en effet, assise au pied du lit. Le père semblait encore plus pâle. Dans la cheminée une marmite chantait. Sans même prendre le temps de saluer Houdon, la Grelotte prit la queue du loup et la jeta dans l'eau bouillante.

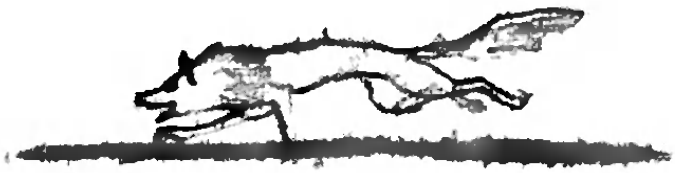
Au bout d'une heure le bouillon était prêt. Le jeune homme soutint son père et la vieille le fit boire, tout doucement. A mesure que l'écuelle se vidait, le malade reprenait des couleurs et, quand tout fut fini, il se laissa glisser sur son oreiller en disant :

— O fils! jamais je n'ai mangé un aussi bon bouillon de poulet... Est-ce vous qui l'avez fait, voisine? quelle fine cuisinière! Mais pourquoi m'avez-vous laissé dormir si longtemps? Ne devais-je pas finir la roue de Jacquin?

Houdon ne répondit pas, mais il se sauva dans la cour où il se mit à danser en chantant.

Son père l'entendit.

— Quel étourneau que ce garçon! dit-il. Toujours le même! Il ne songe qu'à faire le fou. Quand donc prendra-t-il la vie au sérieux?



Pieds-d'or

AU Pont de Piles, près de Lectoure, vivait, il y a très longtemps, un forgeron. Il était grand et sec, avec des yeux couleur de grenouille et des cheveux couleur de bois mort. Il habitait seul dans sa maison au pied des rochers. Les paysans du hameau se signaient en entendant le son clair de son marteau sur l'enclume, car le forgeron avait mauvaise réputation. Plusieurs fois, de braves garçons du voisinage étaient venus s'embaucher chez lui pour apprendre le métier; ils avaient disparu au bout de quelques jours, et plus jamais ils n'étaient revenus.

Il y avait au hameau une pauvre veuve qui élevait

son fils unique en vendant la laine de ses moutons. Quand il eut quatorze ans, le garçon déclara :

– Mère, je veux être forgeron, et même plus. Je veux savoir ciseler l'or et l'argent. J'irai demain m'embaucher au Pont de Piles.

– Fils, tu perds la raison. Le forgeron du Pont de Piles n'est pas de la race des chrétiens. Je ne te laisserai pas aller.

– Mère, le forgeron ne peut rien contre moi. J'irai.

Et il partit le lendemain matin, malgré les gémissements de sa mère, portant dans un mouchoir noué des vivres pour trois jours.

Arrivé en haut du sentier, il vit le forgeron qui sortait de chez lui, en tablier de cuir noir. Le soleil projetait son ombre jusque sur le hameau.

– Hé, forgeron! veux-tu m'embaucher?

– A l'essai, oui. Dans trois jours, nous en reparlerons sérieusement. Entre donc.

Le jeune homme entra sans trembler dans la forge, sombre comme la gueule de Satan. Une énorme enclume brillait doucement dans l'ombre; des tenailles et des marteaux étaient suspendus à la muraille enfumée. Le forgeron alluma le feu et la lueur des flammes repoussa les ténèbres dans les angles.

– Voici un petit lingot de fer, dit lentement l'homme au tablier de cuir. A midi, je veux qu'il soit large comme

un lit, brillant comme un étang et mince comme une feuille de peuplier. Je te laisse.

Et l'apprenti resta seul devant un lingot qui lui arrivait à la taille. A midi, une plaque de fer était appuyée contre le mur, mince comme une feuille de peuplier, brillante comme un étang, large comme un lit. Le forgeron entra, la frappa du doigt. Elle résonna aussi mélodieusement qu'une cloche dans la montagne.

— C'est bon, apprenti. Tu peux te reposer un quart d'heure.

Pierrou s'assit, les bras rompus et les veines gonflées. Il mangea de bon appétit et ne sourcilla pas lorsque le forgeron lui dit :

— Voici un lingot d'or. Avant le lever de la lune, il doit être transformé en une chaîne fine comme un cheveu et longue d'un quart de lieue. Je te laisse.

Et l'apprenti resta seul, tenant dans le creux de sa main un lingot d'or gros comme une noix. Le soir, une chaîne longue d'un quart de lieue et fine comme un cheveu était enroulée devant le feu. Le forgeron la mesura d'un bout à l'autre; elle était si mince qu'elle s'accrochait aux callosités de ses doigts.

— C'est bon, apprenti. Tu peux te reposer un quart d'heure.

Pierrou s'assit, les mains tremblantes et les yeux

clignotants. Il mangea de bon appétit et ne sourcilla pas lorsque le forgeron lui dit :

– Voici un morceau de cuivre. Je veux qu'avant l'aurore tu me fasses un bracelet souple comme un copeau, qui puisse aller à la main d'un nouveau-né aussi bien qu'à la mienne. Je te laisse.

Et l'apprenti resta seul avec un morceau de cuivre gros comme une noisette. A l'aurore, le bracelet était fini, enroulé sur lui-même comme un serpent et souple comme un copeau. Une main d'enfant nouveau-né aurait semblé trop grosse pour lui mais il se distendait sans se rompre et encercla légèrement le poignet velu du forgeron.

– C'est bon, apprenti. Je te prends à mon service. Mais aujourd'hui je te donne congé, tu l'as bien mérité. Va voir ta mère et dors tout ton saoul. Je t'attends demain à la même heure.

Pierrou bondit hors de la forge et respira à pleins poumons l'air frais du matin. Puis il s'élança en courant dans le sentier.

★

Au lieu d'aller chez sa mère, Pierrou s'embusqua au bord de la rivière, parmi les roseaux, et guetta la maison du forgeron.

— J'aimerais savoir, pensait-il, ce que fait mon maître quand il sort de sa forge. Un homme prévenu en vaut deux.

Au bout de quelque temps, il vit le forgeron qui paraissait sur le seuil, les yeux fureteurs et méfiants. Il descendit le sentier d'un pas prudent, passa devant les roseaux où se cachait Pierrou, et se glissa jusqu'à la rivière. Là, sûr d'être seul, il quitta ses habits, puis sa peau humaine qu'il plia soigneusement et déposa dans le creux d'un arbre.

Pierrou se frotta les yeux et tendit le cou.

— Une loutre! ce forgeron est une loutre qui met une peau d'homme comme les chrétiens mettent une chemise!

L'animal, souple et lustré, entra dans la rivière. Son corps noir roulait sous l'eau claire, plongeait et se tordait. De temps en temps, il attrapait un poisson au ventre pâle et le croquait : ses dents claquantes faisaient jaillir l'eau à plusieurs pieds à la ronde. Quand il eut assez mangé, il sortit de l'eau, s'ébroua, regagna l'arbre creux, et y prit sa peau humaine qu'il enfila bien soigneusement, pour ne laisser aucun pli.

Quelques minutes après, le forgeron regagnait la forge à petits pas, se léchant les lèvres, ses grands cils baissés sur ses yeux couleur de grenouille.

— On dirait un chat, pensa Pierrou. Un chat qui vient de manger une nichée d'oiselets.

Il se sentait tout secoué par l'émotion, et s'allongea à son aise dans les roseaux pour réfléchir. Les heures coulèrent lentement et le soleil se coucha. Pierrou se souleva et se remit à surveiller la maison de son maître car il s'attendait à du nouveau. Peu à peu, le ciel pâlit, la brise fraîchit, les étoiles s'allumèrent. Le cœur de Pierrou battait si fort qu'il lui semblait qu'on devait l'entendre jusqu'à la forge. Brusquement, la porte grinça et le forgeron parut sur le sentier; il arriva au bord de la rivière, s'assit sur la berge et se mit à siffler un air lent et doux. Les herbes ondulèrent derrière lui et une énorme couleuvre apparut. Elle était longue comme le Pont de Piles et grosse comme un sac de blé; ses écailles lisses luisaient sous les étoiles, elle portait sur la tête un gros diamant.

— Salut, fille chérie! cria le forgeron. Viens m'embrasser, ô la plus belle des couleuvres!

Et il serra le monstre sur son cœur avec une grande affection.

— Ce joli forgeron a l'enfant qui lui convient, pensa Pierrou. Ils sont faits pour s'entendre.

Le forgeron enleva sa peau humaine et entra dans l'eau avec sa fille. Ils se mirent à jouer dans l'eau noire,

se battant, se poursuivant; ils étincelaient dans des mouvements désordonnés. Pierrou se boucha les oreilles en entendant leurs rires et leurs cris qui montaient jusqu'au ciel; il fut aspergé d'écume, d'herbes arrachées, de débris de poissons. Il poussa un soupir de soulagement quand la loutre et la couleuvre sortirent de la rivière. Le père et la fille s'allongèrent de toute leur taille sur la rive; ils brillaient dans la nuit comme une épée d'or et un poignard d'acier.

– Alors, père, que fais-tu de ton apprenti? Te décideras-tu à le tuer?

– Le tuer? j'y ai renoncé, ô reine des couleuvres. Ce garçon est plein d'avenir. D'ici quelques mois, il sera le meilleur joaillier de la contrée. D'ici un an ou deux, il sera le plus bel homme du monde et je te le donnerai comme époux.

Pierrou mordit la terre pour ne pas crier. Lui, l'époux d'une couleuvre?

– Forgeron, mon ami, tu te crois plus fort que moi, mais patiente un peu!

Il se glissa sans bruit hors des roseaux et regagna la maison de sa mère où il dormit un peu.

Le lendemain matin, il reprit le travail à la forge. Son air était si naïf et si obéissant que le forgeron en fut transporté de joie.

– Mon petit, je vais t'enseigner le plus beau métier

du monde, que je suis seul à connaître. Forger est noble, mais ciseler, tailler, petit, rien n'est meilleur. Assieds-toi et écoute.

A partir de ce jour, la vie de l'apprenti fut agréable. Il travaillait sans se fatiguer, était bien traité et avait toute sa liberté. Mais il se méfiait toujours, et tout en fabriquant bagues et bracelets, il surveillait chaque geste de son maître. Une année passa ainsi.

★

Un matin, le forgeron dit à Pierrou :

— Petit, la fille aînée du châtelain de Puyhouza se marie dans trois mois. Il veut lui donner les plus beaux bijoux de la terre et je suis convoqué au château pour les ciseler. Voici les modèles qu'il a choisis, voici l'or, l'argent et les pierres précieuses. Tu vas partir une semaine avant moi et tu commenceras le travail. Je te sais assez habile pour dégrossir, tailler et souder. Je finirai moi-même.

Pierrou partit donc, chantant le long des chemins, son ballot sur le dos. Arrivé au château, il fut installé dans une belle chambre bien claire. Il se mit au travail en pensant :

— Forgeron, forgeron, tu me prends pour un apprenti, mais tu verras que je suis ton maître.

Les valets et les servantes entraient sur la pointe des pieds pour le voir à l'ouvrage et s'en retournaient les yeux éblouis. Le seigneur, sa dame et tous ses fils venaient aussi, sans faire de bruit. Seule la fiancée n'avait pas le droit de venir, mais elle faisait bavarder ses suivantes et son cœur battait d'orgueil.

Un jour que Pierrou achevait un collier d'émeraudes, il entendit une petite voix fraîche qui disait :

— Comme il est beau, ce collier! Ne dirait-on pas les feuilles de la forêt sous le soleil, et le soleil sur l'eau courante?

L'adolescent se retourna et vit devant lui une petite demoiselle vêtue de blanc, les cheveux dans le dos et les yeux comme des fleurs de printemps.

— Petite demoiselle, merci de votre compliment. Mais ce collier n'est rien. J'en ferai un plus beau quand il sera temps.

— Et quand sera-t-il temps?

— Quand celle que j'aimerai m'aimera assez pour me jurer fidélité. Je le ferai en bel or rouge comme le feu; je le mettrai sur sa peau nue, et il s'y soudera sans que rien puisse l'en détacher jamais. Quand le malheur sera sur moi, mon amie s'endormira et elle dormira tant que durera mon malheur, par la vertu de ce collier.

— Tu parles bien, apprenti. Je n'ai que treize ans, tu me trouves peut-être bien jeune, toi qui en as quinze

passées. Mais tu me plais et j'aimerais bien te plaire et être cette fille dont tu parles.

Pierrou la regarda en souriant :

— Petite demoiselle, je ne t'aurais pas dit tout cela, si tu n'avais pas été justement cette fille dont je parlais!

Et il commença immédiatement le collier magique.

— Qui es-tu, petite demoiselle? demanda-t-il tout en travaillant.

— Je suis Pâquette, la seconde fille du seigneur. Et toi?

— Je suis Pierrou, ma mère habite un hameau près de Lectoure.

Au bout de deux heures, le collier fut fini. L'apprenti ouvrit la fenêtre et le tendit vers le couchant. Les derniers rayons du soleil brillèrent sur l'or, et le collier garda leur éclat pourpré pour l'éternité.

Ensuite, Pierrou grava son nom et celui de la petite demoiselle sur le fermoir. Quand la lune se leva tout était terminé. Alors Pâquette écarta le haut de sa robe et Pierrou posa le collier sur son cou et sa poitrine; il s'y attacha si solidement qu'aucune main humaine n'aurait pu l'en arracher.

Le lendemain, le forgeron du Pont de Piles arriva. En pénétrant dans la chambre où travaillait son apprenti, il s'arrêta net, suffoqué. Ses yeux couleur de grenouille restaient fixés sans expression sur les bijoux amoncelés

sur la table. Ils étaient tous finis et si bien finis que le forgeron se sentit battu.

– Pierrou, tu as voulu dépasser ton maître. Sors d'ici et va m'attendre sur le chemin, je déciderai de ce que tu dois faire.

Le jeune garçon hésita. Devait-il quitter le château? Il se dirigea à pas lents vers la poterne, pensant à Pâquette. S'il avait su, il aurait couru à perdre haleine, le plus loin possible du forgeron.

Celui-ci le rejoignit avant même qu'il eût mis le pied sur le chemin. Pierrou se sentit saisi aux épaules; il vit les yeux couleur de grenouille de son maître tout près de son visage et les siens commencèrent à battre douloureusement, pleins de sommeil.

Pâquette, qui regardait partir son bien-aimé par une lucarne du grenier, poussa un grand cri d'angoisse. Pierrou venait de s'écrouler dans les bras du forgeron. La petite demoiselle chancela à son tour et glissa tout de son long sur les dalles. C'est là qu'on la retrouva plusieurs heures après, blanche comme une pâquerette dans ses cheveux pâles. Elle était morte.

★

Pierrou fut éveillé par des croassements suraigus. Il souleva péniblement ses paupières et vit qu'il était

couché sur une plateforme de pierre entourée de parapets. Au-dessus de lui il n'y avait que le ciel, mais un ciel peuplé de corbeaux qui voletaient, se posaient, tournaient et bavardaient comme de vieilles sorcières, d'une voix grinçante.

L'un d'eux laissa tomber une pomme sur la main du jeune homme, un autre apporta une seconde pomme. Pierrou se redressa et se mit à manger à grandes bouchées. Il eut bientôt avalé une dizaine de pommes et remercia de manière fort civile ses bruyants compagnons. Brusquement, ceux-ci s'envolèrent avec un grand bruit d'ailes et le prisonnier entendit la voix du forgeron qui semblait jaillir du sol. Il se leva, s'approcha du parapet, et vit qu'il était enfermé au haut d'une tour sans porte ni fenêtre. Au pied de la tour était son maître.

— Fils de chienne! es-tu encore vivant?

— Parfaitement vivant, patron!

— Que le diable te rôtisse! je vais te procurer un peu de distraction. Acceptes-tu l'idée d'épouser ma fille?

— Certainement pas. J'ai une grande horreur des serpents. Réellement, je vous plains d'avoir une fille qui vous ressemble si peu.

— Tu te moques de moi, canaille!

Et le forgeron siffla longuement. La couleuvre apparut, une fente s'ouvrit en bas de la tour, elle s'y glissa et

arriva sans bruit sur la terrasse, à côté de Pierrou qui sursauta de dégoût.

— Pauvre innocent, tendre petit poulet! Songe que si tu m'épouses, tu seras roi des couleuvres.

— La belle affaire! les couleuvres me répugnent. Rien que d'y penser, je sens mes cheveux raides sur ma tête. Elles sont repoussantes, visqueuses, gluantes, gélatineuses, puantes, baveuses... Plus elles sont grosses, plus je les trouve dégoûtantes, hideuses, répugnantes...

— Tais-toi, avorton, ou je te gobe comme un œuf. Si tu ne meurs pas à l'instant pour ton impertinence, c'est que j'ai besoin de toi. J'ai besoin de bijoux, tu m'appartiens, et j'exige que tu me fasses autant de bijoux que je le voudrai.

Pierrou allait refuser, mais soudain il eut une idée.

— Belle petite couleuvre, je ferai ce que tu voudras sur ce point. Apporte-moi de bons outils et tous les matériaux désirables.

La couleuvre s'en fut, oubliant sa colère contre le prisonnier. N'allait-elle pas avoir les plus beaux bijoux du monde? Le lendemain, elle fit plusieurs visites à Pierrou, apportant chaque fois des outils, des pierres précieuses, de l'or, de l'argent. Le jeune garçon se mit au travail.

Il était nourri par ses amis les corbeaux, il avait aussi la tête cassée par leurs jacassements admiratifs, sauf

aux heures les plus chaudes du jour où ils disparaissaient. Alors, Pierrou soulevait un coin de dalle brisé et en tirait un peu d'or ou d'argent qu'il y avait caché, et un mystérieux travail auquel il ne touchait que sans témoins.

Quand les corbeaux revenaient, tout était en ordre et Pierrou ciselait des bijoux pour la couleuvre. Tous les soirs, elle venait le voir, glissant sans bruit sur les vieilles pierres; et tous les soirs elle repartait comblée. Les mois passaient lentement, et le jeune garçon travaillait toujours. Il n'avait d'autre plaisir que les discussions sans fin des corbeaux, leurs sauts, leurs fuites, leurs batailles.

Quant à la couleuvre, elle oubliait l'insolence de Pierrou devant les diamants taillés en étoile, les perles montées sur des griffes légères comme des cils, les opales enchassées d'or, les turquoises luisant dans l'argent bruni. Enroulée sur elle-même en énorme spirale, elle contemplait son bijou neuf de ses gros yeux jaunes et immobiles. Puis, elle commandait un nouveau joyau et s'en allait, sans se douter que chaque jour le garçon lui volait un peu de métal précieux.

Au bout d'un an, le forgeron revint.

— Holà, vermisseau! es-tu encore vivant?

— Parfaitement vivant, Dieu merci. Vous en êtes fort aise, j'imagine?

— Ma patience a des limites. Il est temps d'épouser

ma fille. Crois-tu que je vais te laisser engourdir sa bonne cruauté, que j'ai si soigneusement entretenue pendant son enfance? Tu la combles de bijoux qui lui font oublier ses devoirs de fille obéissante. Elle dort toute la journée sur un gros tas de joyaux et la nuit elle ne consent à se baigner en ma compagnie que si j'admire son nouveau collier ou son nouveau diadème. Encore dois-je prendre garde à ne pas la bousculer. Demain à l'aube tu l'épouseras. Demain à l'aube!

— Demain à l'aube? essayez donc si cela vous chante. Je serai loin d'ici demain à l'aube.

Le forgeron poussa un cri de rage. Le bas de la tour s'entr'ouvrit, il monta l'escalier comme un ouragan, son grand manteau flottant sur ses épaules. Arrivé en haut, il tira son poignard et cria :

— Tu n'as pas d'ailes, que je sache, et quant aux pieds, tu n'en auras pas longtemps.

Et il trancha les pieds de Pierrou. Puis il disparut comme il était venu.

Le jeune garçon se traîna jusqu'à sa cachette d'où il tira un beau lingot d'or et ses outils. Les corbeaux, épouvantés, le regardaient faire en poussant des cris stridents. Il cisela une belle paire de pieds d'or qu'il s'adapta fort proprement aux jambes. Après quoi, il se mit à danser sous les étoiles. Jamais mortel n'avait été aussi élastique, aussi léger.

Le lendemain matin, la reine des couleuvres arriva couverte de bijoux. Elle venait chercher son fiancé pour le mener au Pont de Piles où le forgeron les attendait. Mais elle s'arrêta net devant Pierrou, la langue sifflante, les yeux furieux.

— Voleur! tu t'es fait des souliers et un manteau avec mon or et mon argent!

En effet, Pierrou était debout au milieu de la terrasse, de ses épaules tombait une sorte de manteau. Mais quand la couleuvre eut bondi sur lui, elle le vit s'élever en l'air et comprit alors que ce manteau était une paire d'ailes en or et en argent. Pierrou avait tiré un poignard de sa manche et le combat commença. Dix minutes après, le jeune homme écorchait soigneusement sa victime et glissait sa dépouille dans sa ceinture. Alors il s'envola, brillant au soleil comme un grand bijou. Les corbeaux poussèrent des cris de joie. Pierrou arriva bientôt au Pont de Piles, il vit le forgeron, dépouillé de sa peau humaine qui se baignait dans la rivière. Le jeune homme cria de toutes ses forces :

— Regarde, forgeron, ce que je t'apporte! voici la peau de ta fille et sa tête. Je te les donne. En échange, je te prends la tienne, ta belle peau d'homme que tu ne reverras jamais. Ne te précipite pas, je la tiens!

Et Pierrou, éclatant de rire, s'envola en serrant sous

son bras la peau humaine. Jamais plus on n'entendit parler du forgeron.

Le jeune homme gagna à tire d'ailes le château de Puyhouza. Arrivé à la poterne, il enleva ses ailes et les roula autour de la peau humaine. Puis il entra très dignement dans la salle où le châtelain et sa famille devisaient tristement.

– Seigneur, salut à toi. Je viens te demander la main de ta fille Pâquette.

Le seigneur sursauta et devint tout pâle.

– Homme aux pieds d'or, tes paroles remuent mon amertume. Ma fille est morte il y a un an.

– Seigneur, tu ne me reconnais pas, mais je suis déjà venu ici et Pâquette a promis de m'attendre. Tiens! tourne-toi et regarde la porte. Regardez tous, gens affligés, et réjouissez-vous!

Un grand cri retentit dans toute la salle. Sur le seuil se tenait Pâquette, fraîche et rose comme auparavant. Elle entra et se jeta dans les bras de son père.

– Celui-ci que tu vois, avec des pieds d'or, c'est mon fiancé. O père, puisque je suis encore vivante, rends-moi heureuse!

Le chapelain, qui arrivait tout courant dans sa grande robe, poussa un gémissement.

– Est-ce un fantôme? le caveau dans la chapelle est fracassé comme une vieille noix sèche. J'arrive pour

raconter ceci, et je vois... Vois-je? oui, je vois la demoiselle Pâquette ressuscitée!

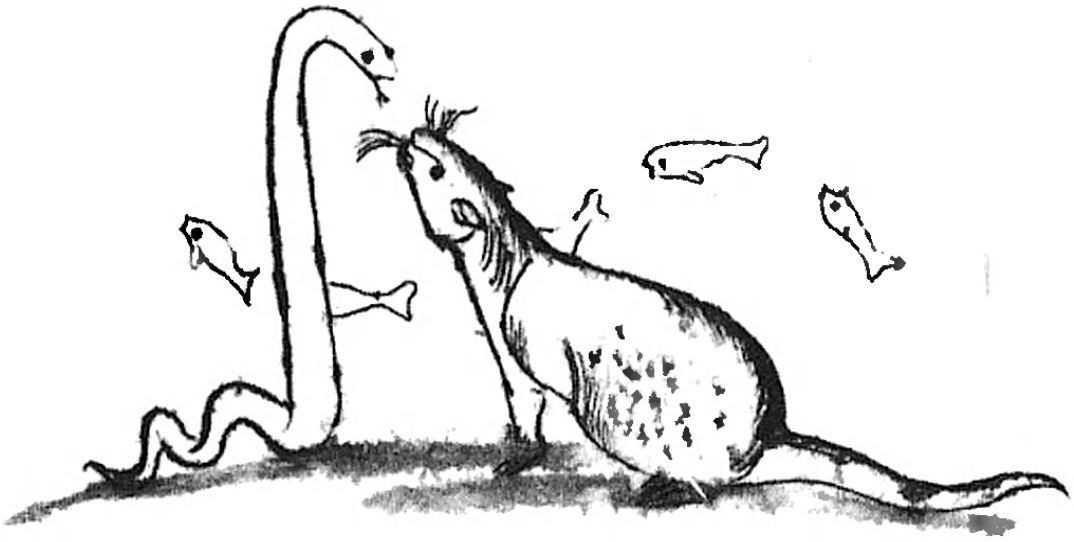
Tout le monde riait et pleurait à la fois. Le seigneur accorda sa fille à Pierrou.

Trois mois après eurent lieu les noces. On vint de très loin pour voir Pieds d'or et sa jolie jeune femme.

Après la cérémonie, le chapelain enterra, selon les indications de Pierrou, un paquet mystérieux.

— Qu'est-ce donc, mon époux bien-aimé? demanda Pâquette.

— Le mauvais souvenir des jours passés, répondit Pierrou.



La princesse, le chevalier et le vin de Gascogne

Il y a très longtemps vivait un roi de Gascogne qui chérissait sa fille plus que tout au monde. Elle était grande et belle avec de belles tresses sombres et des yeux bruns-verts. La reine pensait bien qu'il était mauvais d'élever une enfant dans le luxe, mais elle était douce et timide et fort amie de la paix. Elle laissait le roi agir à sa guise.

La princesse Margalide avait donc cinquante robes de couleurs et d'étoffes différentes, ornées de dentelle, de broderies, de vair, de petit-gris, de perles, de dorures. Quant à ses bijoux, ils étaient si nombreux qu'elle les égarait partout et les oubliait du jour au lendemain.

Mais elle aimait par-dessus tous les animaux; il lui arrivait de déchirer ses robes pour courir avec ses chiens, et puis elle rentrait au château, les yeux dans le vague et chantonnant, sa jupe fendue du haut en bas sur ses dessous au point d'Angleterre.

De temps en temps, à table, elle renversait son hanap ou laissait tomber son couvert d'argent, distraite par la pensée de son dernier petit singe ou de son paon blanc.

Ou bien alors elle disait à brûle-pourpoint :

— Oh! comme j'aimerais un petit crocodile!

Le roi se levait en l'entendant, et envoyait un messager au port d'Hendaye. Un vaisseau partait immédiatement et revenait avec un petit crocodile vert et brillant comme une reinette. Alors, Margalide disait :

— Comme ce doit être gentil, un bébé ours!

Et les meilleurs chasseurs du roi battaient les Pyrénées, pour ramener un ourson luisant et mordoré comme une châtaigne.

Un jour, pourtant, la princesse s'ennuya. Elle connaissait trop ces animaux et demanda des espèces inconnues. On lui apporta des babiroussas, des cabiais, des ornithorynques, mais elle riait dédaigneusement. Elle les connaissait tous, sa bibliothèque était pleine de livres sur les animaux rares, avec des images finement enluminées.

Alors, elle devint languissante. Elle passait ses journées à ne rien faire, à ne rien dire, ou bien elle se fâchait et battait ses servantes, puis pleurait, leur demandait pardon et boudait.

Un matin, elle se promenait dans le parc en chantant tristement :

« You souy abandounade,
Soule sur la Hourcade,
Mon Diou! »

Et vraiment, à la voir avec ses cheveux défaits et son visage triste, on l'aurait crue abandonnée sur la Hourcade, mon Dieu!

Soudain, elle sursauta et poussa un cri. Une bestiole venait de se poser sur son épaule dorée, au ras du décolleté. L'horrible petite bête! C'était une punaise, et Margalide n'en avait jamais vu. Elle la cueillit avec son mouchoir et la regarda attentivement. Et puis, elle rentra chez elle à petits pas, très absorbée. Arrivée dans sa chambre, elle choisit un beau coffret en émail vert et bleu et y déposa la punaise. Elle fit appeler ensuite un jardinier, lui demanda du crottin et arrangea maternellement sa nouvelle pensionnaire.

— Ma fille, dit le roi en tirant sa barbe, croyez-vous qu'une punaise...

— Mais, mon père, elle est si jolie...

— Ma fille, dit la reine en portant un flacon de sels à son nez, croyez-vous que du crottin...

— Mais, ma mère, le crottin a l'air de lui plaire. Je vais essayer aussi du fumier.

La punaise était fort contente de ce régime, elle ne se fatiguait pas et mangeait à sa faim. Bientôt, elle prit un tel embonpoint qu'elle put à peine bouger dans le coffret. Sa peau était brune et luisante et tannée comme du cuir.

La princesse chantait à longueur de journées des rondeaux et des passe-pieds.

Mais un jour, hélas, mourut la punaise, après avoir mangé trop de cruchade. Margalide pleura à chaudes larmes, elle ne voulait pas se séparer du corps de son animal chéri. Le jardinier du roi eut alors une idée si brillante qu'il reçut immédiatement en récompense cinq doublons d'Espagne.

— Demoiselle, votre punaise ne voyait pas plus loin que son fumier et avait moins d'esprit qu'un poireau. Elle ne bougeait pas plus qu'une cloche à melon. On ne pouvait réellement pas dire (tout prévenu que l'on fût en sa faveur) : « C'était une bestiole de bonne compagnie ! » Ce qui faisait son charme, c'était bien plutôt sa taille et la beauté de sa peau. Si vous en faisiez recouvrir ce coffret d'émail, vous auriez quelque chose de magnifique, d'imprévu, d'original.

Margalide battit des mains et sauta aimablement au cou du jardinier qui devint rouge comme ses pivoines.

– Ton idée est excellente, plus encore que tu ne le crois. Oui-dà, je m'amuserai comme une folle. Mais il me faut le secret. Dépouille toi-même cette punaise et va trouver le Grand Maroquinier du roi, auquel tu expliqueras que le travail doit être fait dans les trois jours, dans le plus grand secret. Pour plus de sûreté, à lui-même, ne parle pas de la punaise : il ne saura pas quel cuir il travaille.

La princesse fut obéie, et on lui apporta un coffret couvert d'une peau tellement fine, si savamment travaillée et repoussée, que la cour entière en poussa des cris d'admiration. Tout le monde voulait connaître le nom de ce cuir. Ces dames désiraient des gants, des aumônières, les seigneurs des gaînes pour leurs poignards, des baudriers, des fouets. Margalide prenait des airs mystérieux. Finalement, elle déclara d'une voix flûtée :

– Chers amis, le roi mon père a manifesté plusieurs fois le désir de me marier; j'ai refusé jusqu'à présent, mais je change d'avis. J'épouserai celui qui devinera d'où provient ce cuir.

Le roi et la reine échangèrent un coup d'œil consterné. Voilà bien une nouvelle lubie!

– Ma fille, dit le roi en tirant sa barbe, croyez-vous que cette épreuve...

– Mon père, elle prouvera avant tout l'intelligence de mon prétendant. N'est-ce pas le principal?

– Ma fille, dit la reine en respirant son flacon de sels, croyez-vous que les convenances...

– Ma mère, puisque j'accepte un époux, réjouissez-vous sans arrière-pensée!

Les parents de la princesse se résignèrent et l'on publia la nouvelle à son de trompe dans toute la Gascogne. Les prétendants affluèrent bientôt, et la princesse s'amusa de tout son cœur à les voir aux prises avec le mystérieux coffret.

Les uns étaient couverts d'armes, suivis d'écuyers, entourés de serviteurs mauresques. Les autres étaient vêtus de noir, coiffés pointu, et apportaient des parchemins, des cornues. D'autres arrivaient, une chouette sur l'épaule, les poches pleines d'herbes magiques. On voyait aussi des paysans aux vêtements déchirés, le visage tanné par le soleil.

Ils échouaient tous, chacun à leur tour.

C'est alors qu'arriva le chevalier de Montgausy. Il était cadet d'une maison noble mais pauvre, et voyageait pour chercher fortune, vêtu de drap râpé, monté sur un bidet cagneux. Cependant, il avait grand air, avec son nez en bec d'aigle et sa peau sombre. Il entra un soir dans la ville et se dirigea vers l'auberge. Tout en mangeant dans la salle commune un grand plat de

champignons de pin, arrosés de vin de Sables, il écoutait bavarder les bourgeois, attablés devant leurs cruches et leurs gobelets.

– Rien de neuf au château, compère?

– Rien de neuf. La princesse rit toujours, le roi fulmine. La reine reste enfermée à faire oraison, et les prétendants défilent.

– Aujourd'hui on a cité, entre autres, les cuirs suivants : poisson torpille repoussé, zibeline tannée, éléphant mort-né et paupières de pie rapportées. Depuis des siècles, on n'avait jamais rien vu d'aussi comique dans notre bonne ville.

Le chevalier de Montgausy se demanda s'il n'était pas au pays des fous.

– Pour ma part, compère, je crois que le Grand Maroquinier du roi en sait plus long qu'il ne veut le dire. Après tout, c'est lui qui a recouvert le coffret.

– Bien sûr, mais il est terriblement benêt. Donnez-moi encore une cruche, dame Méniquette.

– En tout cas, si cela continue, la princesse restera fille. Elle ne fait qu'en rire, mais je trouve le roi bien faible...

Le chevalier de Montgausy avait interrompu son repas, signe chez lui d'une grave préoccupation. Il se retira dans sa chambre et passa la nuit à marcher de

long en large. Il lui venait une idée, propre à assurer sa fortune, et, qui sait, son bonheur.

Au matin, frais et dispos, il se rendit à la cuisine et là eut un court entretien avec maître Méniquet, le patron de l'auberge. Quand il sortit sur la place, il portait un tonnelet muni d'un joli robinet neuf. Il marcha avec précaution, à l'ombre pour ne point troubler le vin. Arrivé à la demeure du Grand Maroquinier, il frappa et entra d'un pas solennel.

— Que désirez-vous, Messire?

— Mon ami, répondit le chevalier en prenant un accent de fantaisie, j'arrive de Cordoue en Espagne avec une belle petite pièce de cuir. Pouvez-vous m'en faire une reliure pour mon livre d'heures? Tenez, je vais vous la montrer. Dans quelle poche est-elle donc? Non, pas dans celle-ci. Et alors, l'aurais-je égarée? Elle doit être dans ma bourse. Non plus. Permettez-moi de poser là mon tonnelet, pour avoir les mains libres. Cette peau ne peut être que sous mon baudrier... Ciel! suis-je étourdi! je l'ai laissée à l'auberge. Attendez-moi, mon ami, je reviens immédiatement.

Resté seul, le Maroquinier s'approcha du petit tonneau et le soupesa délicatement. Le robinet brillait comme un bijou. Il l'ouvrit, et, pour passer le temps, il goûta le vin.

— Tout Espagnol sait vivre; il a acheté le meilleur

vin de maître Méniquet. Je reconnais son petit goût de pierre à fusil. Il réveille au moins! goûtons encore un peu!

Et pour passer le temps, il goûta et regoûta le vin de maître Méniquet. Le chevalier de Montgausy revint avec un vieux morceau de cuir ramassé au bord du chemin; il vit l'œil allumé du Maroquinier, et son nez qui avait pris une belle teinte vineuse

– Voici la peau. Qu'en dites-vous?

– Du cuir de Cordoue? vous voulez m'en faire accroire. C'est du cuir de bœuf, travaillé par un tanneur de village.

– Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper?

– Me tromper? riposta l'artisan en haussant la voix. Pour qui me prenez-vous? Je sais reconnaître une peau d'une autre peut-être!

– Pas toujours, pas toujours... j'ai de bonnes oreilles, je sais ce que l'on raconte en ville...

– Que raconte-t-on? cria le Maroquinier d'une voix enrouée par la colère. Ses cheveux s'ébouriffaient sur sa tête, il semblait prêt aux larmes et titubait piteusement.

– On raconte qu'il vous arrive de recouvrir des coffrets sans savoir avec quelle peau vous travaillez...

– Dix mille diables de Montastruc! cria le Maroquinier. Puis sa voix sombra dans des gémissements et des balbutiements d'ivrogne.

— Personne ne le sait : comment le saurais-je? Est-ce ma faute si le jardinier du roi est un suppôt du diable? Si c'était une honnête peau et non un cuir de sorcière, je le saurais, moi!

— Mon ami, pas tant de bruits. Si j'étais vous je ne reparlerais jamais de cela. Que dirait le roi s'il savait que vous volez du vin et que vous vous laissez aller à des bavardages concernant des secrets d'État?

Et le chevalier de Montgausy, tout guilleret, quitta la boutique, portant son tonneau à moitié vide. Il alla trouver le jardinier du roi.

— Est-ce vous l'illustre artiste dont on parle jusqu'à Bilbao? Est-ce vous le Grand Maître des fleurs gasconnes?

— Je suis le jardinier du roi, répondit l'homme. Que puis-je pour votre service?

— O mon ami, ma plus grande joie serait de visiter vos jardins. Mon maître le duc de Bilbao serait désireux de savoir ce qui pousse dans les plus belles plates-bandes du monde.

Le jardinier, flatté, accepta de servir de guide au chevalier de Montgausy tout en lorgnant le petit tonneau. Il fut conquis par son visiteur qui se récriait d'admiration, se mettait à genoux, à quatre pattes, à plat ventre pour mieux admirer les massifs de fleurs.

— Mon ami, vous êtes le roi des jardiniers. Buvons

à votre santé, à celle de vos fleurs et à celle de toute votre famille.

Ils s'assirent dans l'herbe tous les deux et vidèrent joyeusement le tonneau, ou plutôt le jardinier le vida car le chevalier faisait semblant, attentif aux divagations de son compère et lui posant une foule de questions.

— La princesse aime-t-elle ce jardin?

— Oui, assez, Dieu merci. Mais elle préfère à tout les animaux; elle en est folle et cause à ses parents de gros ennuis.

— Vraiment, à ce point? quels animaux, par exemple?

— Léopard, pinson, singe, éléphant, n'importe quoi. Elle a des goûts bizarres. Celui qu'elle préféra fut... oui, messire, fut une punaise...

— Grands dieux, compère, quelle idée! l'a-t-elle encore?

— Elle l'a engraissée comme on engraisse une oie si bien qu'elle est morte d'indigestion.

— La princesse a-t-elle pleuré?

— Ah! ah! vous voulez me faire parler. Vous me croyez ivre, mais je ne ferai aucune allusion à ce que je connais, j'ai assez de finesse pour parler d'autre chose, je ne dirai plus rien, c'est un secret d'État, je sais tenir ma langue, vous n'en saurez pas plus, je connais mes devoirs, j'ai juré de me taire, le coffret...

— Malheureux! tais-toi. Un peu plus tu allais me

mettre sur la voie. Si le roi apprenait que tu as parlé de cette punaise...

– Ah!

– ... de ce coffret...

– Oh!

– ... tu serais pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. N'en parle plus jamais, jamais.

Et le chevalier partit comme une flèche vers le château, laissant le jardinier tremblant de terreur.

La princesse était assise dans la grande salle, son coffret sur les genoux, fort occupée à se moquer de deux seigneurs et mangeant sans se troubler du pain frotté d'ail avec du lard fumé. Les deux seigneurs étaient outrés de son impertinence et regardèrent d'un œil sombre le chevalier de Montgausy qui s'approchait, saluait, et disait :

– Altesse, je crois pouvoir deviner le nom de cette peau.

La princesse sourit aimablement, car le jeune homme n'était pas désagréable à regarder.

– Altesse, ceci est une peau de punaise engraissée.

Margalide poussa un cri d'étonnement et bondit sur ses pieds. Le roi et la reine accoururent.

– Mon père, dit la princesse, cet inconnu a deviné mon secret, il me plaît, je veux l'épouser.

– Ma fille, dit le roi en tirant sa barbe, croyez-vous qu'un simple chevalier...

– Mais, mon père, puisqu'il me plaît!

– Ma fille, dit la reine en respirant son flacon de sels, Dieu sait par quelle ruse inavouable il a pu...

– Ma mère, qu'importe puisqu'il a deviné?

Le roi et la reine se résignèrent assez facilement. Ils espéraient en leur cœur que le chevalier saurait calmer les lubies de leur fille. De plus, il était sympathique, solide, bien élevé, un vrai seigneur de cour.

C'est ainsi que se maria Margalide. Le jardinier et le maroquinier tinrent leur langue, et chaque année le chevalier leur envoya une grande futaille de vin, de ce bon petit vin de Gascogne qui l'avait si bien aidé, de ce bon petit vin qui fait les rois.

La légende de sainte Quiterie

AU Mas d'Aire-sur-Adour, dans l'église, on peut voir un beau sarcophage de pierre sculptée. C'est celui de sainte Quiterie, patronne de la Gascogne.

Il y a bien longtemps, à l'époque des premiers chrétiens, le roi Cateil régnait sur la ville païenne de Blancaye. Sa femme Calsie ne lui avait jamais donné d'enfants et tous deux en étaient désespérés. Elle passait ses journées à pleurer dans sa grande chambre aux murs de marbre, et lui à galoper dans la campagne. Ils en étaient venus à se haïr, et toute la ville tremblait en entendant les injures dont le roi accablait la reine. Mais un jour Calsie se remit à sourire et le roi montra une grosse

mine épanouie. Un fils était annoncé, l'enfant ne pouvait être qu'un fils, personne n'en doutait. Des sorciers l'avaient annoncé à la reine.

Hélas, la joie ne dura guère. Une nuit, sans autre témoin que sa vieille nourrice, Calsie mit au monde, non pas un beau garçon, mais neuf horribles filles grosses comme le poing et noires comme des chauves-souris. Elle crut reconnaître la malédiction des dieux et pria la nourrice d'aller noyer ces neuf petits monstres en lui gardant le secret. On raconterait au roi que son fils était mort.

La nourrice arriva à la rivière qui coulait lourde et noire sous le ciel sans étoiles. Elle frissonna et regarda ces êtres misérables qui piaulaient dans son tablier comme une portée de petits chats. Au lieu de les jeter à l'eau, elle les porta jusqu'à la cabane où habitaient un pauvre pêcheur et sa femme.

— Bonnes gens, dit-elle, je vous connais et j'ai confiance en vous. Voici les neuf filles que la reine a eues en secret. Elle veut les faire mourir, mais moi le cœur me manque. Je vous les donne.

C'est ainsi que les enfants de Cateil furent sauvées de la mort. Le pêcheur et sa femme étaient chrétiens, ils baptisèrent les petites filles et les soignèrent comme leurs propres enfants. Elles devinrent bientôt jolies, rondes et roses.

Quand elles furent grandes, elles partirent tour à tour pour aller prêcher les païens, sauf Quiterie qui restait avec ses parents adoptifs.

Un jour, le roi Cateil reçut un messager qui l'invita à se rendre dans la cabane du pêcheur. On avait de graves révélations à lui faire. Il y trouva l'homme sur son lit de mort, la femme en pleurs et Quiterie en prière.

– Roi, dit le pêcheur, regarde cette fille à mon chevet. Ne crois-tu pas qu'on puisse être fier d'une enfant pareille?

– Certes, dit le roi, une fille vaut presque un garçon et je m'en contenterais. Tu es plus heureux et plus riche que moi, pêcheur. Mais je ne dois pas me plaindre, je suis moi-même la cause de mon malheur. J'ai le caractère un peu difficile, vois-tu, et à force de crier que je voulais un fils, j'ai fini par rendre ma femme à moitié folle. Quand elle a eu des filles, elle les a données à la nourrice pour les tuer. La nourrice est morte peu après et la reine m'a tout avoué. Tu juges de mon malheur!

– Roi, reprit le pêcheur, la nourrice n'a pas tué tes filles. Elles sont vivantes, mais dispersées à travers le monde, sauf Quiterie, que voici, et que nous te rendons, ma femme et moi.

Le roi fut si heureux qu'il oublia que le pêcheur était mourant et voulut emmener immédiatement Quiterie. Elle résista avec calme et déclara qu'elle viendrait plus

tard. Le roi en resta tout pantois. Personne ne lui avait jamais répondu de cette façon. En rentrant au château, il raconta tout à sa femme.

— Et quel caractère remarquable a notre fille! Un vrai caractère de reine. Je crois que nous aurons à faire à forte partie et je me fais une joie de la vaincre. Si tu voyais ce front blanc et bombé! Il est solide comme une pierre. Et ces yeux! une véritable eau de torrent, une eau à truites, limpide et glacée...

Quiterie arriva à Blancaye avec la femme du pêcheur, qu'elle déclara vouloir garder. Le roi céda encore une fois mais se sentit devenir nerveux. Qui donc était le maître ici, lui ou sa fille? Quant à la reine, elle était tellement heureuse qu'elle aurait reçu toutes les femmes de la contrée.

Les jours passaient. Le caractère du roi se gâtait de plus en plus car il voulait faire céder sa fille, et elle ne cédait que sur les points où elle avait, disait-elle, l'approbation de sa conscience. Cateil étant cruel, injuste, fourbe, sa fille lui désobéissait souvent.

— Conscience, conscience, criait le roi, elle n'a que ce mot-là à la bouche. Et ne prétend-elle pas être chrétienne encore? Qu'elle le soit, passe encore : je veux la paix dans mon ménage et je la laisse libre de cela; mais qu'elle soit chrétienne avec discrétion. Elle parle à présent de convertir père, mère, parents, et toute la

Doucement elle se mit en marche. *Page 211.*

Doucement elle se mit en marche. *Page 211.*

ville avec. Un mari, un bon mari, voilà ce qu'il lui faut. Si je n'ai pas su la dresser, Germain, lui, s'en chargera.

Quiterie ne voulait pas épouser Germain. Il était beau comme un dieu païen, mais avec la cervelle épaisse, des manières brutales et une âme fort noire.

Un beau matin le roi Cateil s'aperçut que sa fille s'était enfuie de la ville avec trente jeunes filles et neuf garçons qu'elle avait convertis. Germain eut une crise de rage jalouse tellement effrayante que Cateil lui-même se sentit tout petit. Il jura pour le calmer de retrouver Quiterie, morte ou vive, et de la lui donner immédiatement.

Pendant ce temps, Quiterie était arrivée avec ses compagnons dans la vallée d'Aufrage où régnait le cruel Lentiman. Il les fit prisonniers et voulut les mettre à mort quand il sut qu'ils étaient chrétiens.

— Tu peux nous tuer, Lentiman! dit Quiterie, nous n'avons pas peur de la mort parce que nous savons des choses que tu ne sais pas.

— Tais-toi, pauvre folle. Ne te vante pas. Tu ne dois pas savoir grand chose que je ne sache. Et de plus, tu ne sais pas ce que je sais.

— Mets-moi à l'épreuve, roi!

— Dis-moi, alors, où est caché mon trésor royal. Si tu le sais, je te laisse la vie sauve car ce sera un vrai prodige. Je suis seul au monde à connaître l'endroit.

— Ton trésor que tu dis royal est sous le lit du fleuve Alphien, au coude qui est au pont du Mauvais Pas.

Lentiman fut stupéfait. Il s'entretint longtemps avec la jeune fille et la trouva si savante et si simple à la fois, si douce et si décidée, qu'il se sentit tout ému. Il lui permit de se retirer avec ses compagnons sur le Mont Galgan. Lui, il se chargerait de défendre cet asile par les armes contre tout venant.

Quiterie vécut quelque temps dans la montagne et fit beaucoup de miracles. Elle fit mourir Carnaille, une bête mauvaise qui ravageait la contrée; elle chassa le démon qui habitait le mont Ongle.

Pendant ce temps, son père la cherchait toujours. Il retrouva ses traces dans la vallée d'Aufrage et apprit qu'elle était au Mont Galgan. Il voulut s'y précipiter avec Germain, mais le fidèle Lentiman et ses soldats lui barrèrent la route. La lutte s'engagea entre les soldats de Blancaye et ceux d'Aufrage. Mais, hélas, Lentiman trouva la mort dans la bataille; sa troupe fut décimée. Là-haut sur la colline, Quiterie était en prières, n'entendant rien, ne voyant rien. Germain était pâle de colère et de haine. Il essuya son épée dans l'herbe et s'écria :

— Roi Cateil, laisse-moi le soin de châtier ta fille que tu voulais me donner pour femme. Elle est là-haut.

Si elle me cède, je la ramène à Blancaye saine et sauve. Sinon...

– Sinon, fais ce que tu veux. Tu es mon fils plus qu'elle n'est ma fille. Va.

Et Cateil détourna les yeux. Germain monta au galop et trouva bientôt Quiterie. Elle vit à côté d'elle cet homme couvert de sang. Elle se leva toute droite. Ses pieds nus brillaient sur le rocher, ses longs cheveux pendaient mêlés de feuilles et de brins d'herbe.

– Quiterie, veux-tu être ma femme?

Quiterie répondit sans baisser les yeux :

– Non.

– Je te tue si tu refuses! veux-tu?

– Non.

– Encore une fois, veux-tu? et il leva son épée.

– Non.

Alors, il lui trancha la tête. Les cavaliers, au pied de la colline, virent le corps de la jeune fille rester debout, droit et ferme; ils poussèrent des cris d'épouvante.

Germain était immobile, le sang figé dans les veines. L'un en face de l'autre, ils semblaient encore se défier. Puis on vit Quiterie se baisser et ramasser sa tête. Elle la tint dans ses mains, devant sa poitrine, comme un bouquet de fleurs; les cheveux épars coulaient jusqu'à terre. Doucement elle se mit en marche, tournant le dos à Germain et se dirigea vers la colline de Colomban

qui dominait Aire-sur-Adour. Arrivée là elle se coucha, avec sa tête contre elle, et ne bougea plus.

C'est là qu'on l'enterra et c'est là qu'est maintenant le Mas d'Aire-sur-Adour. On dit que Germain et Cateil rentrèrent chez eux sans se parler, et que le remords se mit à ronger leur âme.

On dit aussi qu'ils se convertirent et qu'ils furent pardonnés.

Le serpent d'Isabit

ANS des temps très anciens, la vallée d'Argelès était ravagée par un monstre d'année en année plus gros et plus féroce. C'était un serpent de si belle taille qu'il lui fallait à chacun de ses repas une quinzaine de moutons et autant de chèvres. Souvent même il avalait le berger et les chiens en guise de dessert.

Jamais il ne s'aventurait dans la vallée. Couché sur les sommets, sa tête pendant jusqu'à mi-pente, il attendait, et ses yeux rouges flamboyaient comme le feu de la Saint-Jean. Il guettait les fermes éparses, et quand un troupeau passait au-dessous de lui il ouvrait sa gueule pustuleuse et aspirait de toutes ses forces. Un

vent irrésistible soulevait bêtes et gens qui allaient s'engouffrer dans la gorge béante.

Quand un coin de la vallée était dépeuplé, le serpent rampait lentement sur les sommets et s'établissait ailleurs. Les paysans n'osaient plus s'éloigner de leurs fermes; ceux qui habitaient trop près de la montagne quittaient leurs demeures et allaient s'installer chez des amis au bord du gave.

Un jour le serpent se roula au lieu dit Isabit. Sur les pentes de la montagne, un peu plus bas, était le petit village d'Arbouix. Cette fois, d'une seule aspiration, le serpent avala trente moutons, et, par-dessus, une bonne quantité de chaume, tellement étaient proches les toits des plus hautes maisons. Au bruit, les habitants se calfeutrèrent chez eux, les hommes jurèrent, les femmes allumèrent des cierges. Que pouvait-on faire contre le grand serpent?

Une des maisons endommagées appartenait à maître Laburthe, le plus riche fermier du village. Il attendait la nuit, tapi dans les décombres avec sa femme et sa fille, quand arriva Jouan de Mirande qui se glissait sur ses semelles de corde en rasant les murs pour échapper au regard du serpent.

– Bièbe, Bièbe, cria le jeune homme, tu n'es pas blessée?

– Nous ne sommes blessés ni les uns ni les autres,

Dieu merci, grogna maître Laburthe. Tu es bien poli de t'intéresser à ma fille premièrement.

Jouan de Mirande rougit. Il aimait Bièbe, mais il était pauvre, fils de veuve, et étranger au pays. Maître Laburthe avait refusé son consentement. Et pour l'instant, accroupi derrière son gros ventre, coiffé des débris de son toit, il avait toujours son air autoritaire. Une fois de plus, Jouan se sentit tout désemparé.

– Maître Laburthe, je suis bien heureux de vous savoir tous sauvés. Je viens vous dire que ma mère vous attend. Sa maison est la plus proche de la vôtre. A la nuit nous sortirons d'ici et vous trouverez chez nous pauvre abri mais bon accueil. Demain, vous irez chez un de vos amis du village.

Maître Laburthe, au temps de sa splendeur, n'aurait jamais mis les pieds chez la Tiennette de Mirande, mais cette offre le toucha et il accepta.

Quand la nuit fut pleine, ils se glissèrent tous hors des murs sans toit et gagnèrent rapidement la maison de Jouan. La Tiennette accueillit de son mieux ses riches voisins, et la nuit passa lentement, au tic-tac de l'horloge. Seule Bièbe dormait à poings fermés sur le lit de son hôtesse, ses cheveux traînant jusqu'au sol.

Au matin, maître Laburthe s'approcha de la fenêtre. Le serpent était toujours à Isabit, sa langue frétillante

et humide brillait comme l'éclair, illuminée par la clarté de l'Orient.

Maître Laburthe devint rouge comme le vin nouveau.

— Fils de sorcière, cria-t-il, me rendras-tu ma maison et mes troupeaux? me laisseras-tu me promener au soleil du Bon Dieu, comme il me chante? Dois-je rester enfermé comme un rat, avec ma rate et ma retoune? Je donnerais ce que j'ai de plus cher au monde pour être débarrassé de toi.

— Maître, dit timidement Jouan, donneriez-vous votre fille à celui qui tuerait le serpent?

— Pauvre petiot! il faudrait l'ange du Seigneur pour le tuer. Ne sais-tu pas combien d'hommes il a avalés depuis sa naissance?

— La donneriez-vous?

— Certes oui.

Alors Jouan sourit jusqu'aux oreilles. Les femmes joignirent les mains.

— N'essayez pas, Jouan, votre mort est assurée.

Jouan continua à sourire. Il alla dans la remise et on l'entendit faire de mystérieux préparatifs.

La journée se traîna. Dehors le soleil brillait et tout était calme; nul autre bruit que le chant des grillons, inconscients du péril qui menaçait Arbouix. Le village, figé sous le regard du serpent, attendait la nuit pour respirer.

Quand tout fut noir, Jouan sortit, portant sur son dos un gros sac plein de ferraille. Il se glissa jusqu'à la forge, tira dehors la lourde enclume et la hissa jusqu'au-dessus du village. Un bon Gascon est de taille à porter une enclume sans fatigue. Il la cacha au pied d'un rocher et alluma du feu. Toute la nuit, les gens du village entendirent le bruit du marteau. A travers les petits carreaux de verre trouble de leurs fenêtres, le reflet du feu dansait, et les deux yeux du serpent flambaient comme deux grosses étincelles à cent pieds au-dessus. Le monstre regardait au fond de la nuit sombre le village immobile et ce curieux reflet qui semblait sortir du rocher. Quant à ce qui se passait exactement, il ne chercha pas à le savoir. Sa masse le gênait pour bouger, l'agrément d'une bonne digestion l'empêchait de s'inquiéter. Il s'endormit.

Il fut réveillé à l'aube montante par un grand bruit. Derrière le rocher, une voix d'homme criait :

— Oh! mon mouton rouge, mon mouton d'or, mon mouton de feu, ne te sauve pas de crainte que le serpent ne te mange!

Le serpent releva sa lourde tête et ses yeux brillèrent.

— Oh! mon mouton rouge, mon mouton d'or, mon mouton de feu, reste caché près de moi, de crainte que le serpent ne te mange!

Alors, une masse incandescente sortit de l'ombre, derrière le rocher. Dans le petit matin gris, elle dégringola

la pente vers le village, enroulant autour d'elle des nuages d'étincelles.

Le serpent ouvrit la gueule et aspira avec mille graviers et mille brins d'herbe la grosse masse de fer chauffée au rouge que Jouan avait poussée hors du feu. Mais, aussitôt, le monstre prit la fuite, dans une avalanche de pierrailles et d'arbres arrachés, hurlant aux échos de la montagne.

Toute la journée, on l'entendit rouler d'une cime à l'autre. Les gaves de la région tarirent, il avala jusqu'à la dernière goutte d'eau du dernier ruisseau pour apaiser le feu qui lui dévorait les entrailles.

Vers le soir, il revint à Isabit, se traînant péniblement. Allait-il descendre jusqu'à la vallée? Alors que les paysans s'armaient de piques et de faux pour l'achever, ils le virent se dresser tout droit vers le ciel, et retomber lourdement, éclatant comme une outre trop pleine. L'eau s'écoula longtemps parmi les débris de son corps. Elle s'amassa dans un large repli de la montagne, aussi pure, aussi fraîche qu'auparavant.

Voilà comment naquit le lac d'Isabit, et voilà comment Bièbe épousa Jouan de Mirande.

Le voyage chez les Bécuts

Il était une fois une veuve qui avait deux enfants, un garçon et une fille, tous deux sains comme des brugnons et vifs comme la poudre. Mais si les chansons ne manquaient pas dans la pauvre cabane, le pain était rare.

Un soir la bonne femme et les deux petits étaient assis auprès de la cheminée où brûlait un maigre feu de sarments. Ils mangeaient en silence leur unique pomme de terre cuite sous la cendre en la trempant dans du sel gris. Le bois craquait sous la flamme et dehors les grillons chantaient.

– Mère, dit soudain la petite fille qui s'appelait Gracieuse (et elle l'était bien avec ses boucles noires

et sa bouche comme une framboise), mère, où est donc le pays des Bécuts?

La mère se signa bien vite et ramena son châle noir autour de son cou, d'un air peureux.

— Des Bécuts? Ne parle pas des Bécuts, ma fine. Cela porte malheur.

— Oh! mère, dit à son tour le petit garçon qui s'appelait Tiennet, comment ne pas parler des Bécuts? Ils mangent de la viande à tous leurs repas, leurs troupeaux ont des cornes d'or, leur terre est couverte de trésors.

— Oui, murmura la mère, comme à regret. Ils sont très riches, trop riches, à ne savoir que faire de leurs richesses. Le soir, le ciel est tout incendié par les rayons du couchant qui se reflètent sur leur or étalé dans la plaine. C'est pour cela que le soleil de l'occident semble plus beau que le soleil de l'orient.

— Alors, mère, le pays des Bécuts est derrière la Montagne Pelée?

— Oui, fillette. Mais assez parlé. Il est l'heure d'aller traire la chèvre. Ne fais pas des yeux larges comme des crêpes! et toi, Tiennet, va fermer le poulailler.

Les enfants semblèrent avoir oublié cette conversation, mais au lieu de manger en entier leur petite ration de fromage sec et leurs pommes de terre, ils en cachaient tous les jours un peu, sous un rocher près de la cabane. Tiennet continuait à garder dans les prés son unique

chèvre en jouant du chalumeau. Gracieuse lavait à la fontaine, faisait cuire la garbure, et tout allait cahin caha.

Au bout d'une semaine, ils partirent sans rien dire, au petit matin gris, la main dans la main. Sous sa couette rapiécée, la mère dormait encore.

Ils marchèrent longtemps, très longtemps, dormant à la belle étoile, grignotant des baies sauvages pour épargner leurs provisions. Ils arrivèrent un soir en haut de la Montagne Pelée. Dieu! qu'ils étaient las... Ils se laissèrent tomber dans les pierrailles après avoir bu à longs traits dans un ruisseau. Devant eux s'étendait la plaine des Bécuts et ce qu'ils y virent les remit vite sur pieds.

Le soleil baissait, et à vingt lieues à la ronde, la terre étincelait sous ses rayons. Elle passa du jaune au pourpre, du pourpre à l'argent, et enfin fut si aveuglante que Gracieuse cacha sa tête dans son tablier à raies et que Tiennet enfonça sur ses yeux son large béret. Le soleil disparut alors et la plaine tourna au rouge de braise, comme du bois que le feu a entièrement consumé. Peu à peu, toute vibrante encore de lumière, elle s'apaisa et rentra lentement dans l'ombre. Les deux enfants descendirent en bondissant sur leurs jambes brunes pour arriver en bas avant la nuit noire. Quand ils parvinrent dans la plaine la lune se levait, lourde et pâle. Le sol

se remit à briller, mais cette fois doucement, d'un éclat assourdi.

— Regarde, Gracieuse! nous marchons sur des cornes d'or! il y en a autant que de pierres au fond du gave.

— Cette lumière est triste. J'aime mieux voir la lune sur l'eau du gave que sur de l'or. Rentrons vite chez nous, Tiennet. Prenons quelques cornes, puisque nous sommes venus pour cela, mais ne nous attardons pas. Je sens le danger qui rôde.

Les enfants se mirent au travail. Une seule corne aurait suffi à enrichir la mère, mais Tiennet ne pouvait pas s'arrêter. Il les entassait dans son sac à grands coups de talons, comme il aurait fait avec des pommes de pin, en automne. De temps en temps il jetait un coup d'œil à la Montagne Pelée. Lui aussi commençait à languir de chez lui. Pour se donner du courage, il chanta une chanson béarnaise :

« Maudites montagnes
qui tant hautes sont :
m'empêchent de voir
mes amours où ils sont. »

— Chut, pas tant de bruits, gémit Gracieuse.
— Allons donc! cela fait du bien!

« Aqueres mountines... »

Mais alors, brusquement, une énorme voix l'interrompit :

– Que le mal colubre vous éventre, petits voleurs! je vous y prends à ramasser des cornes sur mes terres!

Les enfants se retournèrent et virent à côté d'eux un être effrayant. Il était si grand que la montagne disparaissait derrière ses épaules. Des peaux de brebis l'habillaient tant bien que mal, retenues par de lourdes agrafes d'or. Il n'avait qu'un seul œil au milieu du front et sa bouche grimaçait de colère.

– Monsieur, dit Tiennet, vous êtes tellement riche! Ne nous permettez-vous pas de prendre une corne, une seule? c'est pour notre mère.

Le Bécut éclata de rire, ses longues dents brillèrent sous la lune. Il saisit Gracieuse et Tiennet, un dans chaque main, et se mit en marche. La terre tremblait sous ses pas. Il arriva bientôt devant une caverne où brillait un grand feu et déposa les enfants sur le sol.

– Entrez ici, petits brigands! vous pouvez dormir pour cette nuit avec mes moutons, tout là-bas dans le fond. Demain, j'aviserai.

Les enfants entrèrent, suivis du Bécut qui tira un gros rocher devant l'ouverture. Il le poussait d'une seule main comme une légère barrière en roseaux.

Gracieuse s'assit dans ses jupes rapiécées et éclata

en sanglots. Tiennet, rouge et échevelé, se tourna vers le Bécut.

— Tu vas nous laisser sortir tout de suite : sans quoi, prends garde à toi!

Le Bécut se mit à rire. Il s'assit par terre et croisa ses jambes velues, cueillit le petit garçon entre le pouce et l'index et l'approcha contre son visage. Tiennet vit toute la caverne se refléter dans le gros œil unique.

— Petit coq, dit aimablement le Bécut, cesse de crier. Tu me fatigues. Tu n'es pas gras, petit coq. J'attendrai quelques jours pour te manger. Quant à la sœurette, elle me paraît fine comme du beurre et dodue comme une perdriole. Demain à midi, j'en ferai mon déjeuner.

Et il reposa Tiennet à côté de Gracieuse. Puis il étendit un bras dans l'ombre et ramena à lui un mouton aux cornes d'or. Il lui fracassa la tête contre le rocher, lui ouvrit le ventre d'un coup de dent et se mit à le dépecer. Ses gros doigts voltigeaient, adroits comme ceux d'une dentelière. En quelques secondes, le mouton fut prêt. Il l'enfila délicatement sur une broche, activa le feu et fit sa cuisine en chantonnant d'une énorme voix qui ronflait dans toute la caverne.

— Hé, petit coq? tout est prêt! veux-tu manger? je ne propose rien à la sœurette, elle est tout juste bonne à pleurnicher, comme une jeune chouette la nuit du sabbat. Non? tu fais la fine bouche! à ton aise. Elle

te viendra, la faim, petit coq! Et quand tu auras mangé de ma cuisine, tu m'en donneras des nouvelles. J'ai du génie en ce qui concerne la cuisine.

Il dévorait à belles dents, le jus lui coulait sur la barbe, et son œil roulait de plaisir. Quand il eut fini, il se coucha tout de son long, repoussa d'un coup de pied la dépouille du mouton et bientôt un bruit de tonnerre sortit de sa bouche entrouverte. A chacune de ses monstrueuses respirations, les enfants voyaient le feu disparaître derrière sa large poitrine qui semblait s'emplir de tout l'air de la caverne. Puis le feu surgissait de nouveau et brillait au-dessus des peaux de brebis qui enveloppaient le Bécut. C'était comme une succession ininterrompue de levers et de couchers de soleil derrière une montagne couverte de broussailles. Le feu tomba peu à peu. Toute la nuit, Tiennet serra sa petite sœur contre lui et essaya de la calmer. Mais essayez donc de calmer un oiselet guetté par le chat!

Au matin, le Bécut s'éveilla tout joyeux. Il écarta le rocher d'un revers de main et fit sortir ses moutons.

— Soyez sages, petits! je reviendrai à midi!

Et il repoussa le rocher. La caverne était à peine éclairée par un reflet de soleil qui se glissait au fond et tournait lentement à mesure que les heures passaient.

A midi, le Bécut rentra, poussant devant lui son troupeau. Une bouffée de chaleur envahit la caverne

et l'éclat du soleil aveugla les enfants. Mais le rocher masqua la lumière, et de nouveau, il fit froid comme dans une cave.

Le Bécut alluma le feu et le tisonna avec bruit. Il y posa un gros plat de terre.

— Hop! petite caille! au feu, au feu! comme dit la chanson :

« J'aime mieux un chapon
qu'une alouette maigre. »

— Eh! serais-tu jaloux, petiot? ne pousse pas des cris pareils ou je te coupe le cou. Allons, laisse-moi ficeler la sœurette comme une petite caille qu'elle est. Pour l'amour de Dieu dont je suis le serviteur fidèle, cesse de bondir ainsi de tous côtés. Crois-tu que je te garde ici pour te voir danser la pamparruque? Aïe! le maudit! Il me griffe les mollets et il me mord!

Le Bécut lança une ruade qui envoya Tiennet à l'autre bout de la caverne, et il acheva de lier Gracieuse. Après quoi il la déposa dans le plat brûlant avec un bouquet de thym. Tiennet revint à lui et se précipita encore une fois sur le Bécut; mais avant d'avoir eu le temps de comprendre, il se trouva lié de la tête aux pieds et déposé à côté des moutons.

— Peut-être consentiras-tu à me laisser déjeuner, petit bandit!

Pendant ce temps-là, Gracieuse, couchée dans son plat, invoquait sainte Livrade.

– Oh! bonne sainte, ma maison est bien loin de chez vous, mais votre renommée a de grandes jambes. Je vous ai toujours honorée. Vous qui guérissez les enfants malades, guérissez-nous du Bécut!

Et le feu, au lieu de la brûler, l'entourait de chaudes caresses. Elle était bien jolie au milieu de son grand plat de terre, ses cheveux noirs mêlés au thym, allongée comme un nouveau-né au berceau.

– Voici du nouveau. Cette jeune chouette récite ses patenôtres et maléficie mon feu! Sorcière! oserais-tu jeter des sorts à un honnête Bécut?

Le feu alors se mit à baisser. Le Bécut poussa des cris de rage, enleva le plat bien vite, se brûla les doigts, jura et sacra. Chaque fois qu'il remettait le plat au feu, les flammes tombaient. Chaque fois qu'il le retirait les flammes bondissaient, prêtes à rôtir cinq grands Bécuts.

Enfin, affamé, il saisit un mouton, le dépeça et l'avala aux trois quarts cuit. Il mit un grand quart d'heure à s'endormir tellement il était agité et furieux. Quand il commença à ronfler, Tiennet rampa tout lié, avec force contorsions, et arriva lentement jusqu'au feu. Il tendit ses poignets à la flamme qui brûla la corde sans brûler sa peau; il libéra ses jambes et bondit. Gracieuse, épuisée, s'était endormie dans le plat de terre. Il la détacha

rapidement en chuchotant quelque chose qui fit briller les yeux de la petite fille. Ils saisirent à eux deux la lourde broche de fer et firent rougir sa pointe au feu. Puis, han! de toutes leurs forces, ils l'enfoncèrent dans l'œil clos du Bécut et se sauvèrent à toutes jambes parmi les moutons.

Le Bécut s'était levé et se heurtait aux murailles en poussant des cris épouvantables. Ses mains balayaient l'espace en tous sens, les moutons se bousculaient, et les enfants, bondissant et rampant, commençaient à perdre souffle.

Une grande troupe de Bécuts se précipita vers la caverne.

— Hé! camarade! que se passe-t-il? as-tu besoin de secours?

— N'ouvrez pas, n'ouvrez pas, ils se sauveraient! ah, les butors, les mâtins, les bâtards! ah, si je les prends!

— A qui en as-tu? tes moutons sont-ils devenus enragés?

— Moutons? il s'agit bien de moutons! j'ai l'œil crevé par le petit coq et la petite caille!

— Tu deviens fou, camarade, ou tu te moques de nous!

— Par le petit coq, dis-je, et par la petite chouette Sainte Nitouche, qui dévidait ses patenôtres dans mon plat. Ah! si je les prends!

Et de crier. Les Bécuts s'en allèrent, hochant la tête.

– Il a été piqué par une araignée.

– Il a trop bu.

– Il a pris un coup de soleil.

Le Bécut aveugle finit par se calmer et s'assit farouchement devant l'entrée. Mais les heures passaient; les moutons eurent soif et se mirent à bêler.

– Pauvres mignonnets! vais-je vous laisser mourir parce que ces monstres m'ont crevé l'œil? Sortez, mes jolis, sortez.

Et le Bécut poussa un peu le rocher, barrant le passage de ses mains et tâtant chaque mouton. Tiennet ramassa les deux peaux de moutons tués la veille et à midi par le géant, en couvrit habilement ses épaules et celles de sa sœur.

Le Bécut comptait :

– Sept, huit, neuf...

Les enfants s'approchèrent courageusement.

– Dix, onze, dit le Bécut en les laissant passer.

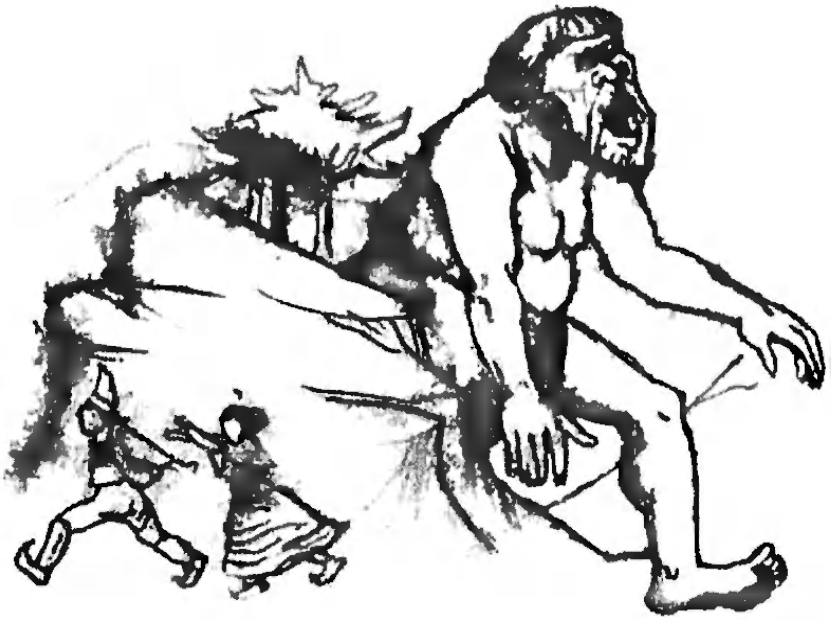
– Gracieuse, ne lâche pas tes cornes d'or, et courons, courons le plus vite possible. Quand il aura compté vingt moutons au lieu de dix-huit, il comprendra.

Et tous les deux galopèrent vers la Montagne Pelée. Bientôt ils entendirent les hurlements du Bécut et le virent se précipiter à leur poursuite. Mais il trébuchait, tombait, hésitait. Il arriva à la montagne et tâta les

premiers rochers de ses mains, un peu partout. Tiennet et Gracieuse étaient déjà loin.

Ils arrivèrent deux jours après chez la mère, qui les pleurait sans pouvoir se calmer une minute. Avec les quatre cornes d'or, ils firent agrandir la cabane, achetèrent deux autres chèvres et plusieurs poules. La mère eut des robes chaudes, les enfants de bons sabots.

Ils vécurent heureux et jamais ne parlèrent de retourner chez les Bécuts.



L'expédition de Périgou

Il était une fois un roi qui avait une fille si belle qu'il n'en dormait pas la nuit. N'allait-on pas la lui voler? Il y a tant de pères qui ont des filles laides, il y a tant de jaloux, tant d'aventuriers, tant de forbans, tant de corsaires en ce monde...

Estélou avait grandi sous l'œil de treize duègnes qui ne la quittaient jamais, ni jour ni nuit. Elle vivait dans un palais et dans un jardin enclos de treize murailles. Quand elle s'ennuyait trop, le roi lui permettait de sortir à cheval dans la ville, mais sous l'escorte de treize hallebardiers, de treize écuyers et de treize pages. Malgré cette surveillance, elle était si heureuse de caracoler dans les rues qu'elle chantait à pleine gorge. Alors les bourgeois se mettaient aux fenêtres et disaient :

— La princesse Estélou a une voix d'ange et une beauté de fée, mais elle a aussi des yeux bien assoiffés. Avez-vous vu comme elle regarde le ciel, et le fond des rues? Sa prison lui pèse, un jour elle partira. Elle n'en peut plus, la pauvre.

Quant au roi, il croyait que tout était bien ainsi. Un jour pourtant, un de ses conseillers lui avait dit :

— Sire, permettez à votre humble sujet une humble observation. Votre fille est un joyau, certes, mais est-il bon de l'enfermer ainsi? Songez que l'on en parle partout, cela excite la curiosité et l'imagination des gens. Ces précautions que vous prenez semblent presque des provocations. Vous êtes comme un homme très riche qui enterre son trésor sur la place publique et crie : « Avis aux voleurs! Mes écus sont là! Il y en a beaucoup, beaucoup, plus encore qu'on ne peut le supposer. Qu'on se le dise! »

Mais le roi trouva le conseiller si impertinent et si stupide qu'il l'enferma un mois en prison, pour lui changer les idées. Après quoi, il n'eut plus besoin de remontrances, car les événements se chargèrent de lui donner tort.

★

La sorcière Saraga, qui vivait dans la montagne depuis des siècles, entendit parler de la princesse Estélou

par un marchand d'herbes de ses amis, qui connaissait toute la Gascogne, de la Gironde aux Pyrénées.

— Bonne dame, lui dit-il, si vous me vendez la fleur à couper la toux un peu moins cher que le mois dernier, je vous raconterai une chose curieuse, dont vous ferez votre profit.

— Pour le prix de la fleur, nous en reparlerons. Depuis la nouvelle lune elle pousse mal, je n'en ai presque plus dans mes jardins. Mais voyons un peu cette chose curieuse...

— Il y a dans une certaine ville une fille de roi si belle et si choyée que, tout du long de votre vie, vous n'en avez jamais connu de semblable.

— Belle affaire! le monde est plein de filles un peu mignonnes, j'en sais des quantités, cela ne m'intéresse pas.

— Songez pourtant que celle-là vit derrière treize murailles, sous la garde de treize serrures, de treize duègnes et d'autant de hallebardiers, d'écuyers et de pages. Son père ne la laisse jamais seule. C'est son plus cher trésor.

Cette fois Saraga resta silencieuse, les sourcils froncés. Au bout de quelque temps de réflexion, elle demanda :

— Le roi est très riche, n'est-ce pas?

— Très. Et son peuple aussi. La ville est pleine de

bourgeois couverts d'or et d'armes précieuses. Il y a vingt caravelles dans le port.

— C'est bien. Tâche d'aborder la princesse, de l'enlever et de la conduire ici. Ta fortune sera faite.

Le marchand d'herbes repartit sur son cheval, au grand galop. Les dragons qui gardaient le palais de la sorcière le laissèrent passer sans rien dire, car ils le connaissaient bien.

★

Estélou essayait de dormir, mais la nuit était si chaude qu'elle n'y parvenait pas. Pourtant, autour d'elle les treize duègnes ronflaient en chœur, ce qui était exceptionnel, car une partie d'entre elles devaient veiller sur la princesse. La jeune fille, profitant de cette occasion inespérée, se leva, se promena dans sa chambre, puis jeta un coup d'œil dans la pièce voisine. A son grand étonnement, elle vit que les treize hallebardiers dormaient aussi, couchés les uns sur les autres, dans un grand désordre d'armures et de piques.

Quelle chance! Elle allait pouvoir faire un petit tour au jardin, sans surveillance. Cela ne lui était jamais arrivé. Elle se faufila dehors, sans bruit. Il n'y avait pas de lune, mais la nuit était claire et elle découvrit, couchés sous un oranger, ses treize jeunes pages endormis.

Cette fois, elle fut un peu ennuyée. Puis la solitude lui pesait déjà. Et elle avait envie de jouer aux charades, ou même à cache-cache. Elle essaya donc de les réveiller, mais ce fut peine perdue. Elle put à peine leur arracher un soupir. Quel sommeil de plomb! Tout le monde dormait donc aujourd'hui, sauf elle! Que faire? Partir à la recherche des écuyers? Mais eux aussi devaient dormir, et d'ailleurs, comment jouer avec ces lourdauds?

Au moment où elle se demandait tristement si elle ne ferait pas mieux d'aller se recoucher, elle vit devant elle un homme vêtu de pourpre, qui lui sembla fort beau.

— Demoiselle, je vous salue. La renommée de vos perfections est venue jusque dans mon lointain pays, et je mourais d'envie de vous connaître. Pour y parvenir j'ai versé un somnifère dans le vin de vos hommes, sachant bien que les duègnes aussi y goûteraient... Je suis entré ici sous le déguisement de cuisinier. Les clefs des treize serrures sont dans ma poche, les écuyers qui les gardaient cette nuit n'ont rien senti quand je les ai fouillés. Princesse, vous êtes libre, mon royaume vous attend, vous y serez reine et libre de chacun de vos actes.

Estélou ouvrait de grands yeux. Cet homme disait-il la vérité? Bah! après tout il fallait tenter la chance. Tout valait mieux que de rester une heure de plus dans

cette prison. Et elle suivit le marchand d'herbes, si beau dans son costume de seigneur...

★

Quand le roi découvrit l'enlèvement de sa fille, il faillit devenir fou et toute la ville avec lui. Ce fut un beau vacarme. Mais quand il apprit qu'Estélou était en vie, chez Saraga, il fut presque soulagé. Saraga ne demandait, pour délivrer la princesse, que vingt sacs d'écus, vingt sacs de pierres précieuses et les vingt caravelles qui étaient dans le port. Le roi alla tout seul au-devant des dragons envoyés par la sorcière et leur livra sacs et bateaux. Les gens de la ville tremblaient de peur, enfermés chez eux à double tour.

Mais Estélou ne revint pas. Ce fut un autre dragon qui se présenta le lendemain. Cette fois, la sorcière demandait toutes les bêtes de somme de la ville, tous les chariots, et la provision de foin de l'année. De nouveau le roi accepta et le lendemain, bêtes, chariots et fourrage furent enlevés.

Les ministres se réunirent chez le roi. Il était évident maintenant que Saraga ne rendrait pas la princesse, elle s'en servirait pour extorquer au pays toutes ses richesses; il était urgent, à leur avis, d'envoyer l'armée contre cette mégère.

Mais le roi refusa tout net, il craignait trop pour la vie de sa fille. Les ministres obtinrent seulement de lui qu'il demandât un délai aux dragons à leur prochaine visite, en donnant comme prétexte qu'il n'y avait plus rien dans la ville et qu'il fallait chercher trésors et bestiaux dans la campagne environnante. Les dragons accordèrent une trêve de sept jours. Pendant les trois premiers jours, un grand nombre de seigneurs et de soldats disparurent en cherchant à rejoindre la princesse. Les rares qui revinrent étaient couverts de blessures et à moitié fous. Personne n'osa plus rien tenter, et la ville attendit dans l'angoisse la fin de la semaine.

C'est alors que Périgou tenta sa chance sans en rien dire à personne.

Périgou était un grand et beau garçon de vingt ans, habile de ses mains, encore plus de son cerveau, mais il était aveugle. Il n'avait jamais vu le soleil et la ville, la campagne et les gens; il n'avait jamais vu la princesse Estélou. Il connaissait seulement sa voix qui pénétrait, lorsqu'elle chantait, jusqu'au plus profond des plus pauvres maisons, et il voulait l'entendre encore.

Il partit donc, le matin du quatrième jour, plein d'espoir et de confiance.

Tant qu'il fut dans les rues, tout alla bien. Il connaissait par cœur chaque détour, les odeurs et les bruits le guidaient. Mais quand il arriva en pleins champs il se mit

à regretter une fois de plus la mort de son chien Jodet, qui lui avait servi si longtemps de guide. Il continua pourtant sa marche.

Soudain, il entendit des piaulements de douleur qui partaient des fourrés. En tâtonnant, il se fraya un chemin, dans la direction des cris et se baissa, les mains en avant. Ses doigts agiles rencontrèrent un pelage doux et tiède, de longues oreilles et de grandes pattes tremblantes, serrées dans un lacet de cuir.

— Cesse de bouger ainsi, ami lièvre, dit-il. Je vais rompre ce piège rapidement et tu seras libre. Tiens, voilà qui est fait. Tu peux filer.

Mais le lièvre ne profita pas de l'invitation. Il s'assit dans l'herbe et contempla son sauveur d'un air attentif. Puis il dit avec dignité :

— Homme, je te remercie. Je te remercie d'autant plus que je vois ton infirmité. Tu es aveugle, et pourtant tu n'as pas hésité à te détourner de ton chemin, au risque de te perdre, pour me délivrer. Puis-je t'aider? Je te servirai de guide, ou de messager, si tu le veux. Je connais toute la contrée, j'ai l'oreille fine et les jambes rapides. Tu m'as sauvé la vie, dispose de moi.

Périgou accepta avec joie. Il expliqua ses projets à son nouvel ami, qui se montra tout disposé à l'accompagner, bien que peu courageux de son naturel. Le jeune homme arrangea le lacet de cuir pour en faire une laisse

qu'il passa au cou du lièvre et ils se mirent en marche tous les deux.

Au bout de quelques heures, ils traversèrent une forêt obscure et épaisse. Brusquement, ils entendirent des grognements semblables aux roulements du tonnerre, des craquements de branches et un énorme sanglier parut, pirouettant sur lui-même, labourant la terre et les troncs d'arbre de ses terribles défenses.

Le lièvre fit un saut en arrière et cria :

– Cher ami, sauve qui peut! je ne veux pas être réduit en pâté.

– Lièvre, tu ne me quitteras pas ainsi. Dis-moi plutôt qui fait ce bruit effrayant. Est-ce un des dragons de la sorcière?

A ces mots le sanglier arrêta sa danse menaçante, fixa ses petits yeux sur le jeune homme et se dandina d'un air flatté.

– Mon garçon, tu es aveugle, je le vois bien, mais ton bon sens est plus grand que celui de tous les clairvoyants. Je suis en effet le seul animal de la contrée capable de se mesurer avec les dragons dont tu parles. Rien qu'à m'entendre, tu l'as deviné. Mais, pour l'instant, je ne suis bon à rien, j'ai des ennuis de santé.

– Puis-je faire quelque chose pour toi?

– Peut-être. J'ai une grosse écharde dans le museau,

depuis vingt-quatre heures; cela me donne la fièvre et me fait souffrir mille martyres.

Sous les regards admiratifs du lièvre, qui se remettait peu à peu de sa frayeur, le jeune homme tâta doucement le groin endolori et brûlant. Il trouva vite l'écharde et l'enleva avec adresse. Le sanglier alla rafraîchir sa plaie dans le ruisseau, puis revint tout joyeux, trottinant et ronronnant.

— Me voilà hors d'affaire. Que puis-je faire pour toi?

Périgou lui raconta son histoire. Le sanglier écouta en grognant, puis déclara :

— A nous trois, nous viendrons à bout de cette vieille femme et de ses misérables petits dragonnets. En route!

Ils poursuivirent leur chemin. Bientôt ils traversèrent de grandes prairies semées de pommiers. A leur passage des cris aigus s'élevèrent d'un des arbres :

— Sauvez-moi, sauvez-moi, sans quoi ces monstres me suceront jusqu'au trognon!

— Qui donc crie ainsi? demanda Périgou.

— Cher ami, répondit le sanglier, c'est une pomme. Elle est vraiment étonnante. Elle saute et danse au bout de sa tige comme un chien de garde au bout de sa chaîne. De toute ma vie je n'ai vu une pomme se démener ainsi.

— Il faut dire, cher ami, ajouta le lièvre, que deux

grosses guêpes jaunes tournent autour d'elle, certainement avec de mauvaises intentions.

Périgou s'approcha, et guidé par le bruit, chassa les guêpes et caressa le fruit, encore tremblant de rage.

— Allons, petite pomme, calme-toi. Tu es sauvée.

— Merci, merci. A mon tour je veux te rendre service. Je suis un peu sorcière et mon art peut t'être utile. Je devine, par exemple, que tu veux délivrer la princesse Estélou avec l'aide du sanglier et du lièvre. Détache-moi de mon arbre et mets-moi dans ta poche. Tu n'auras pas à te plaindre de moi, tu verras.

Ainsi fut fait. Mais au moment où ils allaient repartir, les deux guêpes se précipitèrent en bourdonnant.

— Emmène-nous aussi, s'il te plaît. Nous n'aimons pas la sorcière, nous aimons Estélou. Nous jurons de ne plus taquiner la pomme, mais laisse-nous venir!

Périgou accepta. La pomme, après quelques cérémonies, finit par se laisser attendrir et ils se remirent en route tous ensemble.

Ils arrivèrent enfin en vue du château de Saraga.

La pomme jaillit hors de la poche du jeune homme et se mit à sauter sur le chemin comme une balle.

— Entrons, entrons sans hésiter. Je devine que les dragons gardent la seconde enceinte de ce parc, mais la première n'est formée que de cette étrange barrière piquante.

En effet, devant eux se dressait un mur épineux, fait de plantes entrecroisées. Périgou se blessa la main en la touchant, et le sanglier s'écorcha le museau une fois de plus.

— Parbleu, la pomme! Entrer, c'est facile à dire, mais qui de nous peut démolir cette palissade? La force ne sert à rien ici.

— Le lièvre va nous aider, déclara la pomme. Je le devine. N'est-ce pas?

Celui-ci se mit à grignoter délicatement de ses longues dents les tiges maléfiques.

— Curieuse, cette herbe. Elle est dure comme de l'acier, et coupe comme du verre. Je n'en ai jamais vu de semblable. A moi seul, je ne parviendrai pas à y faire une brèche. Mais attendez-moi quelques secondes, je vais chercher du renfort.

Et il disparut comme l'éclair dans le sous-bois.

Peu de temps après, on le vit revenir, accompagné de quarante de ses frères et sœurs. Ils se mirent à ronger avec adresse et bientôt le passage se trouva suffisant même pour le gros sanglier.

Périgou remercia les quarante lièvres qui se sauvèrent aussi vite qu'ils étaient venus.

— Attention, maintenant, dit la pomme. Je devine que la sorcière est dans son château, avec trois de ses dragons, l'orangé, le jaune et le rouge. Le dragon violet

garde Estélou. Le dragon vert et le dragon bleu gardent la porte que vous voyez là. Derrière cette porte s'étendent le parc et les jardins où poussent les herbes magiques dont la sorcière fait le commerce. Au fond est le château. Il faut donc commencer par supprimer les deux gardiens, et, malgré toute sa force, le sanglier ne pourra en venir à bout, s'ils restent ensemble. Reculons un peu derrière ces arbres, nous y serons cachés. De la porte on ne peut nous voir. Et maintenant, Sanglier, tiens-toi prêt. Je vais attirer ici un des deux dragons. Ne le manque pas.

— Sois tranquille, jeune pomme!

La petite pomme se mit alors à crier d'une voix de fausset :

— Au secours! au secours!

On entendit du bruit du côté du mur d'enceinte, puis de nouveau le silence.

— Au secours! hurlait la pomme.

Tout le monde en avait les oreilles cassées et le lièvre grinçait des dents.

— Qui que vous soyez, cria une voix de bronze, cessez ce bruit insupportable.

— Je cesserai quand je pourrai. Au secours!

Alors on entendit un pesant galop et un dragon parut.

Il était énorme, couvert d'écailles bleues; sa queue était tranchante comme un sabre et ses dents semblaient des couteaux.

La pomme devint verte de peur et sauta dans la poche de Périgou. Les guêpes bourdonnantes volèrent en haut d'un arbre, hors d'atteinte. Le lièvre gémit : sauve qui peut! et tira sur sa laisse de toutes ses forces.

Quant au jeune homme, il ne broncha pas. Il écoutait, il écoutait les craquements, les grincements, les grognements.

Le sol résonnait comme un tambour sous les pas des deux combattants et le sanglier ne cédait pas un pouce de terrain.

Enfin une des guêpes crie :

– Il en a! Il en a! Il perd son sang! Bravo, sanglier!

Alors, la pomme reprit courage et se montra un peu à la fente de la poche. Elle piailla des encouragements de sa voix aigrelette.

– Ouf! dit finalement le sanglier. Je suis un peu las tout de même. La mise en train chez moi est toujours assez pénible. Mais quand j'en serai au troisième ou au quatrième...

Et il s'assit à côté du dragon mort pour se reposer.

– Mes enfants, dit la pomme, je devine que l'autre dragon est inquiet de l'absence de son frère. Il n'ose quitter son poste pour aller prévenir la sorcière, il est nerveux, il piétine sur place. Laissons-le s'énerver davantage encore et sortir sur le pas de la porte. Nous tenterons

alors une attaque brusquée, l'effet de surprise sera tel que tu n'en feras qu'une bouchée, sanglier.

– Quel cou, cou, courage tu as! balbutia le lièvre plein d'admiration, mais encore tremblant de terreur.

Périgou se mit à rire et lui caressa les oreilles.

– Allons, petit frère! nous sommes entrés ici grâce à toi. Toi aussi tu es courageux!

– Je suis reposé, grogna le sanglier en s'étirant. En route!

– En route, répéta Périgou, je compte sur toi, lièvre!

Et ils se précipitèrent au pas de charge.

Le dragon qui était devant la porte sauta en l'air en voyant ce spectacle imprévu.

Devant courait Périgou, tiré par le lièvre ivre d'orgueil et de terreur mêlés; à côté d'eux bondissait la pomme rouge d'excitation, puis les deux guêpes bourdonnant comme la foudre.

Le sanglier fermait la marche. Il arriva sur le dragon lancé de tout son poids. Comme l'avait prévu la pomme, le dragon fut tellement surpris qu'il se trouva rapidement hors de combat.

Alors ils entrèrent triomphalement dans le parc et marchèrent sur le château. Leur pas se ralentit petit à petit et le lièvre se fit même un peu tirer par sa laisse.

– Allons, enfants, dit la pomme, vous n'avez pas peur, j'imagine? Il ne nous reste que quatre dragons

et une sorcière. Il importe cependant de diviser les opérations. Et je suis d'avis de faire un peu travailler les guêpes, qui jusqu'à présent ne nous ont rendu aucun service. Par exemple, elles pourraient se charger du dragon violet qui garde la princesse.

— Parfaitement, répondit une des guêpes d'un air piqué, nous nous en chargeons!

— Qu'on nous laisse seulement aller chercher de l'aide, comme le lièvre tout à l'heure, dit l'autre.

Et elles s'envolèrent vers la forêt pour revenir bientôt avec un essaim tout entier, semblable à un nuage d'orage.

Ils arrivèrent alors devant le château dont la porte était ouverte, car la sorcière se croyait bien gardée par le dragon vert et le dragon bleu.

Ils entrèrent sans faire de bruit, le sanglier lui-même marchait comme une biche.

— Je devine que le cachot de la princesse est là au fond, chuchota la pomme, suivez-moi...

Et elle roula doucement sur les marches d'un sombre escalier.

Les autres la suivirent.

Les guêpes bourdonnaient en sourdine, le lièvre agitait ses oreilles, tout apeuré. Ils arrivèrent en bas et virent au fond d'un corridor le dragon violet, qui faisait les cent pas devant une porte d'acier.

— Attention, murmura le commandant pomme. Les

guêpes vont attaquer. Toi, sanglier, guette l'escalier, tu y verras apparaître un ou deux autres dragons attirés par le bruit. Nous autres, cachons-nous.

Ainsi fut fait.

L'essaim vola le long du corridor et attaqua le dragon. Celui-ci sautait de droite et de gauche, donnait de grands coups de queue, et hurlait comme la tempête sous les horribles piqûres qui trouvaient sans hésitation le joint de chaque écaille. Il s'écroula bientôt, boursouflé de venin, hors de combat.

Mais déjà arrivaient dans l'escalier le dragon rouge et le dragon orangé. Ils descendaient à grande allure, semblables à une coulée de lave enflammée.

– Je me charge du rouge! cria le sanglier plein de colère.

Le combat commença. Les guêpes se jetèrent sur le dragon orangé. Au bout de quelques minutes, tous deux tombèrent immobiles au pied de l'escalier.

– Cachez-vous tous! ordonna la pomme. La sorcière arrive. Que personne ne bouge sans ma permission.

Saraga arrivait en effet, suivie du dragon jaune. Elle s'arrêta devant le carnage, le souffle coupé.

– Dragon jaune! dragon jaune! as-tu vu? Qui a fait cela? Où est ma prisonnière?

Elle se précipita sur la porte, une clé à la main et l'ouvrit en tremblant de rage.

— Sanglier! cria la pomme, sus au dragon jaune! Et vous, guêpes, sus à la sorcière! Poussez-la au fond du cachot!

Saraga se retourna, mais trop tard. Les guêpes étaient déjà sur elle. Elle savait des formules magiques contre les monstres, contre le diable, contre les serpents, mais elle n'avait jamais pensé à celles qui pouvaient servir contre les insectes.

Elle essaya l'incantation destinée aux oiseaux de proie, mais ce fut inutile. Elle se retrouva au fond du cachot.

Pendant ce temps-là, Estélou s'en était échappée et refermait bruyamment la porte derrière elle.

Les guêpes sortirent alors une à une par le trou de la serrure. S'étant assurées que le sanglier était victorieux, elles regagnèrent leur forêt natale, sans même attendre des remerciements, sauf les deux fidèles amies de Périgou.

— Alors, jeune demoiselle, susurra aimablement le sanglier, vous n'avez pas trop souffert en prison? Eh! vous êtes pâle d'épouvante, savez-vous?

La pauvre Estélou se tordit les mains. Elle n'avait pas encore bien compris ce qui lui était arrivé, et avisant Périgou, le seul être humain qui fût présent, elle se jeta à ses genoux en criant :

— Sauvez-moi! Ramenez-moi chez mon père!

– Demoiselle, dit la pomme en sautillant alentour, vous êtes déjà sauvée, ne vous y trompez pas.

– Nous sommes tous sauvés, cria le lièvre plein de joie. Les dragons sont morts, la sorcière tempête dans son cachot, tout va bien. Pourtant... Écoutez! Ah! sauve qui peut! j'entends du bruit!

– Je devine que c'est un marchand d'herbes, dit la pomme.

L'on vit alors entrer un homme vêtu de rouge, le sourire aux lèvres. Ce sourire se figea immédiatement en grimace d'étonnement.

– C'est lui! cria la princesse en se jettant dans les bras de Périgou. C'est lui qui m'a trompée et enlevée!

Entendant cela le sanglier, plein d'ardeur chevaleresque, fonça sur le marchand d'herbes, lequel poussa un cri d'épouvante et s'enfuit à toutes jambes, si vite, si vite, qu'on dit qu'il court encore, et que nul ne le revit jamais.

– Excusez-moi de ne pas le poursuivre, dit le sanglier, mais il est trop petit pour mon goût. Parlez-moi plutôt d'un bon dragon...

– Assez bavardé, vantard, dit le lièvre. On n'entend que toi. Mais quelle est cette herbe étrange que l'homme rouge a laissée sur le carreau? Encore une nouveauté? Je n'en connais pas l'odeur. Ici, il n'y a que des herbes inconnues. Partons.

— C'est l'herbe qui rend la vue, dit Estélou d'une voix timide. Le marchand l'a achetée ce matin à la sorcière. Il devait porter ce remède à Pampelune. Il suffit de mâcher un peu, c'est très simple.

— Mâche, mâche, Périgou! crièrent en chœur le sanglier, la pomme, le lièvre et les guêpes.

La princesse, tout étonnée, vit Périgou qui ramassait la plante à tâtons, la portait à sa bouche.

— Mais... murmura-t-elle, tu n'es pas aveugle?

Le jeune homme ne répondit pas, car, pour la première fois de sa vie, il voyait, il voyait la princesse Estélou.

— Mais... dit-elle encore, tu étais aveugle et tu as osé partir à mon secours? Seul?

— Pas seul! cria la pomme, rouge et surexcitée. Nous y étions tous!

Alors la princesse embrassa la pomme, le lièvre et le sanglier. Pour les guêpes, ce fut plus difficile, elle avait un peu peur. Mais quand arriva le tour de Périgou, tout alla très bien.

Ils reprirent triomphalement le chemin de la ville, laissant la sorcière dans son cachot. On dit que, lorsqu'on vint la délivrer, elle était retombée en enfance, et qu'elle resta inoffensive comme un bébé au maillot. La prison lui avait été salutaire...

La ville n'en crut pas ses yeux, et le roi faillit mourir de joie.

— Sire, demandèrent les treize duègnes d'une seule voix, devons-nous enfermer la princesse?

— Non, répondit Estélou. Je me marie aujourd'hui même avec Périgou et il se charge désormais de ma protection, avec ses amis le lièvre, le sanglier, la pomme et les guêpes.

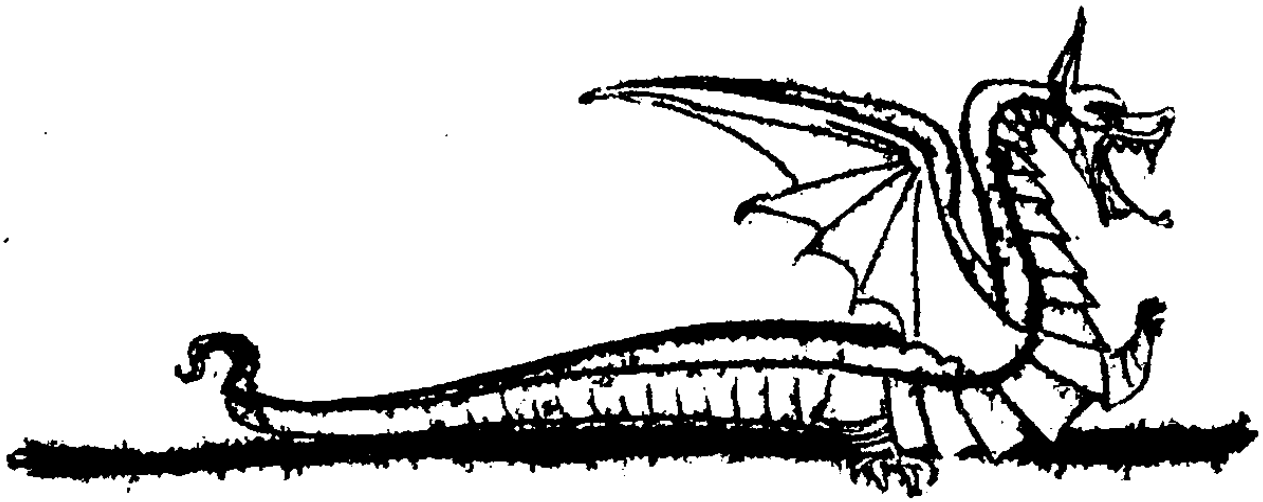


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le combat avec la fée	5
Le prince aux sept vaches d'or	21
Le renard et le chat	37
La belle Aude, la sorcière et le diable	45
Annette du Boucau	63
La chèvre et le loup	73
Oudelette et le basilic	79
L'homme aux dents rouges	85
Bernard-Pêcheur	97
Huon de Bordeaux	107
Huon de Bordeaux à Babylone	123
Les jumeaux du Poisson-Bleu	135
Gervaise et Féliu	149
Houdon le loup-garou	163
Pieds-d'or	173
La princesse, le chevalier et le vin de Gascogne	191
La légende de sainte Quiterie	205
Le serpent d'Isabit	213
Le voyage chez les Bécuts	219
L'expédition de Périgou	231

DANS LA MÊME COLLECTION *(suite)*

LE MONDE

Contes et Légendes des Antilles, par Thérèse GEORGEL.
Contes et Légendes arabes, par Jean CORRIÈRAS.
Contes et Légendes de Bohême, par J. SLIPKA.
Contes et Légendes du Caucase, par Dimitri SOROKINE.
Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes d'Espagne, par M. SOUPEY.
Contes et Légendes du Far-West, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Grande-Bretagne, par S. CLOT.
Contes et Légendes de Hongrie, par E. BENCZE.
Contes et Légendes de l'Inde, par R. FOUGÈRE.
Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Ch.-M. GARNIER.
Contes et Légendes d'Israël, par A. WEILL.
Contes et Légendes du Japon, par F. CHALLAYE.
Contes et Légendes du Liban, par R.R. KHAWAM.
Contes et Légendes de Madagascar, par R. VALLY-SAMAT.
Contes et Légendes du Mexique, par Robert ESCARPIT.
Contes et Légendes d'Outre-Rhin, par H. WEILLER.
Contes et Légendes du Pakistan, par S. HASSAM et A. RASSOOL.
Contes et Légendes du Portugal, par Jean DEFRASNE.
Aventures et Récits de la Conquête des Pôles, par C. ALZONNE.
Contes Populaires russes, par E. JAUBERT.
Contes et Légendes du Sénégal, par A. TERRISSE.
Contes et Récits de Sibérie, par P. RONDIÈRE.
Contes et Légendes de Sicile, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Suisse, par H. CUVELIER.
Contes et Légendes de Wallonie, par Max DEFLEUR.

LITTÉRATURE

Récits tirés du Théâtre de Corneille, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Racine, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Molière, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Shakespeare, par S. CLOT.
Contes et Récits tirés des Opéras Célèbres, par Dimitri SOROKINE.

DIVERS

Contes et Légendes des Hommes volants, par L. SABATIE.
Contes et Légendes de la Mer et des Marins, par QUINEL et de MONTGON.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BERGER-LEVRAULT A NANCY
EN JUIN 1965

N° d'Éditeur : H. 9 397. (C. VII) — Imprimé en France — 779894-6-1965

Dans ce recueil de choix, où Fanette Pézard a dosé avec habileté le merveilleux, l'élément féerique et la rudesse première du folklore gascon, nous retrouvons Huon de Bordeaux et la belle Aude, la vieille légende de sainte Quitterie qui évoque Aire-sur-Adour, et celle du prince aux sept vaches d'or... Mais il y a aussi cette Annette du Boucau, et puis Gervaise, et puis Ondelette, et Hondon le loup-garou, le serpent d'Isabit, le voyage chez les Bécuts ou l'expédition de Périgou... Nous souhaitons que vous soyez passionnés par ces contes tour à tour amusants ou émouvants.